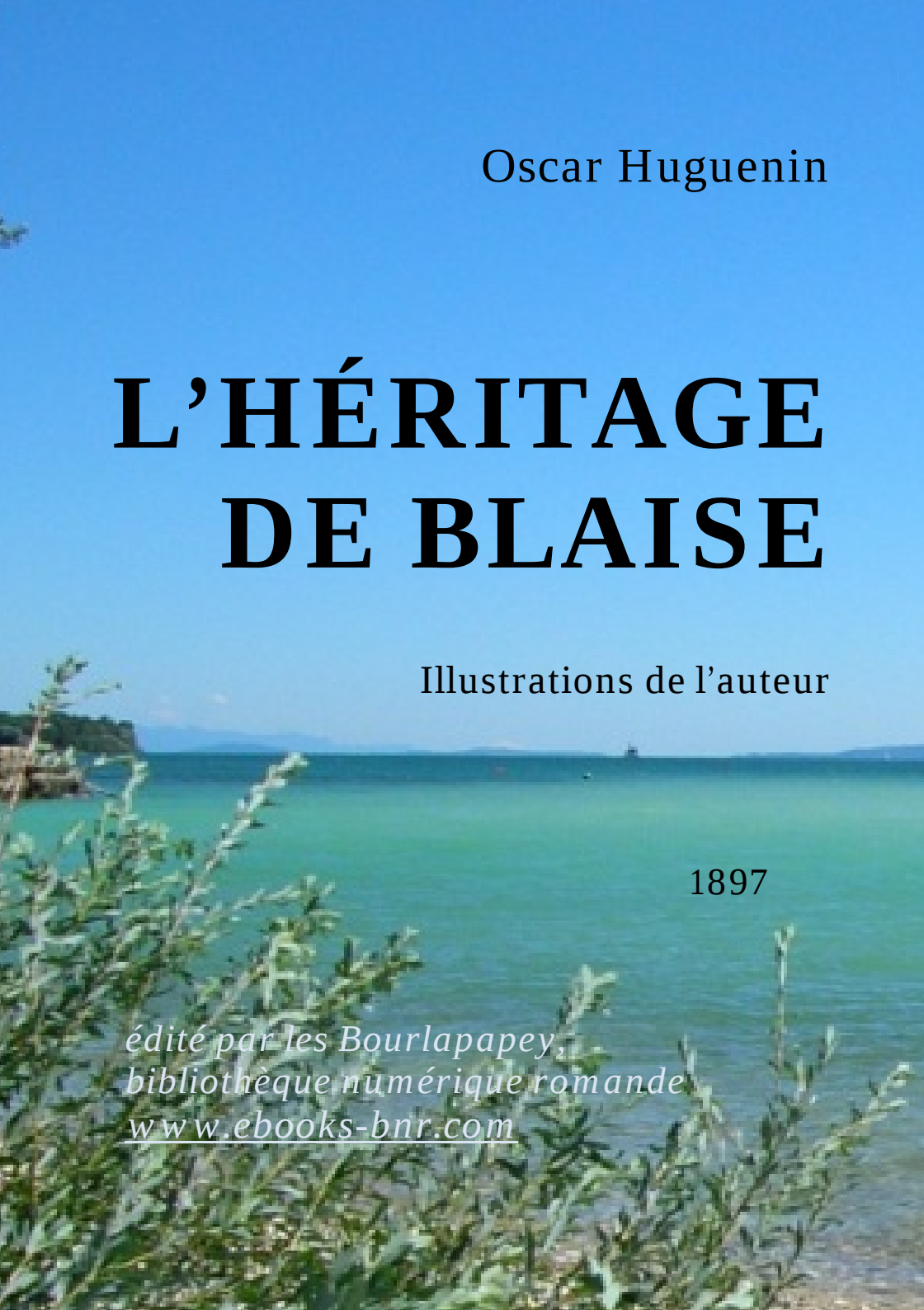


The background of the entire page is a photograph of a calm lake under a clear blue sky. In the foreground, there are green, leafy branches of a shrub or tree, slightly out of focus. In the distance, a small boat is visible on the water, and a shoreline with some buildings can be seen on the left.

Oscar Huguenin

L'HÉRITAGE DE BLAISE

Illustrations de l'auteur

1897

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

Chapitre 1	4
Chapitre 2	24
Chapitre 3	40
Chapitre 4	57
Chapitre 5	73
Chapitre 6	87
Chapitre 7	101
Chapitre 8	114
Chapitre 9	129
Chapitre 10	144
Chapitre 11	162
Chapitre 12	180
Chapitre 13	197
Chapitre 14	210
Chapitre 15	228
Chapitre 16	245
Chapitre 17	261
Chapitre 18	278
Chapitre 19	294

Chapitre 20	311
Chapitre 21	328
Ce livre numérique :	348

Chapitre 1

Ceci est une vieille histoire : en ce temps-là, Rodolphe, marquis de Hochberg, était comte souverain de Neuchâtel, et Jean Udriet, curé de Colombier.

Ces deux noms ne sont point ici rapprochés pour faire entendre qu'il y eût étroite relation entre le grand seigneur badois, qui pouvait joindre au sien toute une kyrielle de titres, et le modeste conducteur spirituel du troupeau de Colombier et Auvernier, mais à seule fin de bien fixer la date du présent récit où, à l'inverse de ce qui se passe au théâtre, ce sont les petites gens qui jouent les rôles principaux et les grands seigneurs qui font les comparses.

Donc en ce temps, le curé Jean Udriet paissait ses ouailles, et Rodolphe de Hochberg régnait sur ses sujets avec le concours de son lieutenant-gouverneur, Antoine de Colombier, qui fut le dernier de son nom. Le curé avait été investi de sa charge sans contestation aucune, de par la volonté souveraine de l'évêque de Lausanne. Le puissant comte et marquis, lui, n'avait pu arriver à la pleine possession de sa souveraineté, qu'en subissant mainte vexation, en soutenant maint procès par-devant toute sorte de juridictions, et finalement recourant à l'intervention du pape et de l'empereur d'Allemagne.

Prince et curé avaient, chacun dans sa sphère, et toutes proportions gardées, les soucis et les ennuis du pouvoir. Ce n'étaient pas toujours des brebis paisibles et soumises qu'avait à paître Jean Udriet : ses ouailles se montraient parfois rebelles à s'acquitter envers leur curé des dîmes et corvées qui faisaient sa prébende, comme aussi de l'obligation de recouvrir et réparer, quand besoin était, le temple et la cure de Colombier.

Et même, à quelques années de celle où s'ouvre notre récit, les paroissiens d'Auvernier ne

devaient-ils pas émettre, à la grande indignation de Jean Udriet, la prétention inouïe de posséder une chapelle ou oratoire en leur village, sous le fallacieux prétexte qu'ils étaient trop éloignés de l'église paroissiale.

D'autre part, le comte souverain ne rencontrait point toujours chez ses sujets une soumission parfaite, particulièrement chez ses bourgeois de Neuchâtel, lesquels lui rappelaient plus souvent qu'il ne l'eût désiré, qu'il avait juré de respecter leurs franchises, et recouraient au besoin à l'arbitrage de leurs Excellences de Berne, quand, par exemple, Rodolphe prétendait limiter leur droit de chasse. Et qu'étaient-ce que ces menues tracasseries en comparaison des soucis que donnait au comte sa situation délicate d'ami du duc de Bourgogne et d'allié des Suisses !

Bref, seigneur et curé faisaient l'expérience qu'en ce monde toute autorité plus ou moins souveraine procure autant de tracas et de tourments d'esprit que d'honneur et de profit.

C'était apparemment une réflexion de ce genre que faisait Jean Udriet certaine matinée de septembre où il sortait de la cure de Colombier,

car sa physionomie, ordinairement joviale, paraissait assombrie par de soucieuses préoccupations. Cependant à mesure qu'il descendait à petits pas, les mains derrière le dos, le chemin de la Saunerie réunissant les deux villages de sa paroisse, son front se redressait, ses traits se rassérénaient peu à peu ; c'était peut-être l'influence apaisante de la nature, de cette radieuse journée d'automne. Le ciel était sans nuages ; la campagne, rafraîchie par des ondées récentes, les vergers, les vignobles riches de promesses, la douce et agréable chaleur d'un soleil qui n'avait plus les ardeurs de l'été, tout conviait à la joie.

Au bruit des pas de l'ecclésiastique sur les cailloux roulants du chemin, les vigneron, courbés entre les ceps pour sarcler les mauvaises herbes, se relevaient, saluant avec respect leur conducteur spirituel, qui répondait par un geste de bénédiction, une parole affable, et parfois s'arrêtait pour parler de la récolte prochaine ou de la beauté de la journée.

Ainsi fit-il, interpellant un vieillard à la peau tannée, bronzée, sillonnée de rides, et qui, appuyé

d'une main sur son rablet¹ et de l'autre se soutenant les reins, regardait autour de lui d'un air rechigné.

— Hé ! ça, Pierre Miéville, nous voilà tantôt à la vendange ; et il y en aura foison et de bonne sorte, de quoi il nous faut rendre grâce à Dieu et à Notre Dame.

Le vieux vigneron soulève son bonnet et fait avec révérence un signe de croix, mais ensuite hochant d'un air ambigu sa tête chenue, il répond en s'efforçant de mitiger de respect le ton chagrin qui paraît lui être habituel :

— Vous le dites, messire curé, nous voilà sur le point de vendanger. Pour ce qui est de savoir si le vin a chance d'être bon et de garde, qui le peut certifier d'avance ? Pour la quantité, voyez-vous, il ne se faut point méprendre. Qu'il y ait foison de grappes, je n'y contredis pas ; mais combien « ganguilleuses ! » À la saison de la fleur, il y a eu de la coulure. Plus outre, les « urbecs » et les petites aragnes ne sont point sans avoir fait quelque

¹ sarcloir, ratissoire.

dégât ; voire ci et là de la brûlure, dont la pluie est cause, comme c'est elle aussi qui fait fructifier toutes ces méchantes herbes, race empoisonnée et gourmande !...

Ce disant, le vieux s'est remis à racler le sol rugueux de la vigne avec rancune, pendant que le curé secoue la tête et murmure avec un sourire indulgent :

« Le More ne change pas sa peau ! Quand Pierre Miéville se tiendra pour pleinement satisfait du rendement de sa terre, on verra dans le même temps sur des chardons pousser et mûrir des figes, et ce ne sera miracle plus étrange. »

Là-dessus, le curé, certain qu'un sermon sévère ayant pour texte l'ingratitude humaine envers le Créateur n'aurait pas plus d'effet sur l'esprit chagrin de son paroissien qu'une averse sur son crâne chauve, lui épargna cette homélie et poursuivit son chemin avec sérénité, en sortant son bréviaire de la pochette suspendue à sa ceinture.

Messire Jean Udriet était un petit homme vif, replet, dodu, aux joues colorées ; les longues mèches plates de cheveux gris sortant de dessous

sa barrette noire, suivant la mode du temps, fixaient à peu près son âge, qui confinait à la soixantaine. Tout en récitant son bréviaire du bout des lèvres, il ne perdait rien de la scène riante et paisible qui l'entourait. Le regard vif de ses petits yeux gris se promenait, charmé, des vignobles verdoyants, parsemés de villages, à la nappe éblouissante du lac, dominé par la croupe arrondie de Chaumont et les ondulations fuyantes du Jura, tandis que par delà les falaises bleuâtres de la rive opposée s'estompaient délicatement dans la brume les découpures des Alpes.

Oui, le digne curé était sous le charme, et vraiment il serait à craindre que le sérieux de ses dévotions n'eût été quelque peu compromis par son admiration pour les beautés de la nature, si après tout, goûter les œuvres de Dieu et s'en délecter, n'était pas aussi une manière d'adorer le Créateur.

Ainsi partageant son attention entre le petit volume de piété et le paysage, l'ecclésiastique poursuivait lentement son chemin et se rapprochait peu à peu d'Auvernier par la rive du lac,

bordée de champs de roseaux aux panaches ondonants.

Au fond de son golfe, le village des pêcheurs et des vigneronns a vu passer les siècles sans changer beaucoup d'aspect. Cependant, à la lointaine époque où remonte notre récit, sa physionomie était quelque peu différente de celle d'aujourd'hui : aucun clocher d'église, aucune tour de manoir ne rompait la ligne monotone de ses toits bruns. Le temple ne devait être édifié que quelques années plus tard, et le château ne dressait pas encore près du lac sa haute masse, surmontée d'une tour élancée, car le personnage considérable qui construisit ce manoir de plaisance, le gouverneur Blaise Junod, superintendant et commissaire en la seigneurie de Valangin, n'était pas encore de ce monde.

En arrivant aux premières maisons du village, le curé Udriet réintégra son bréviaire dans sa pochette, sa figure joviale se rembrunit visiblement comme si la vue des lieux habités, en le rappelant aux réalités de la vie, lui remettait en mémoire quelque misère morale ou matérielle dont il avait le souci.

Ce n'était pas chez quelqu'un de ses paroisiens de marque qu'il avait affaire, car il passa sans s'arrêter devant les demeures cossues aux portes ornementées des honorables preud'hommes Claude Junod, Jehan Perrochet, Rollin L'Hardy, et s'en vint jusqu'à une chétive mesure qui penchait son pignon vermoulu sur la plage où les pêcheurs étendent leurs filets au soleil.

Assise devant la petite maison, une vieille femme, le chef branlant, les mains étendues sur ses genoux, se chauffait au soleil.

Comme la mesure, c'était une ruine, ruine humaine, mais combien plus triste à voir que l'autre ! Aucun rayon intérieur n'éclairait cette face décrépite ; les yeux clignotants étaient ternes, sans regard, la bouche édentée, à la mâchoire tombante, sans expression. L'âme paraissait avoir déjà quitté cette misérable enveloppe qui s'en allait bientôt retourner dans la poudre.

Le curé s'arrêta en face de la vieille et se mit à la considérer fixement, sans lui adresser la parole. La physionomie de Jean Udriet, si joviale alors qu'il conversait avec les vigneron, s'était assom-

brie ; ses petits yeux gris, sous leurs sourcils froncés, exprimaient non la pitié, mais une aversion évidente, qui paraissait étrange et déplacée chez un ministre du Dieu de charité. Cependant la vieille ne semblait pas se douter de la présence du curé. Ses yeux comme son intelligence devaient être éteints, et la seule preuve d'existence que donnât cette pauvre épave humaine, était le tremblement machinal qui agitait continuellement sa tête aux cheveux gris et rares, la faisant ressembler à un automate détraqué.

Le prêtre se détourna bientôt pour entrer dans la mesure ; on eût pu remarquer qu'il cherchait à éviter tout contact avec la vieille femme, car en passant près d'elle il serra contre lui le pan de sa robe, de peur qu'elle ne vînt à le frôler.

Dans la chétive pièce où il pénétra et qui servait à la fois de chambre et de cuisine, une autre femme gémissait, étendue sur un grabat. Celle-là avait à peine atteint la quarantaine, mais les soucis, les chagrins, la maladie, avaient vieilli avant le temps ce visage dont les traits avaient dû être agréables, mais qui était en ce moment d'une pâleur cadavéreuse et d'une maigreur effrayante.

Accroupi près de l'âtre, un jeune garçon paraissant âgé d'une quinzaine d'années, activait le feu allumé sous un chaudron. À l'entrée du curé, il se détourna vivement, lança vers le visiteur un regard rapide de ses yeux noirs, puis reprit aussitôt son occupation en ébauchant un salut plus recliné que respectueux.

Le curé s'était approché de la malade qui paraissait arrivée au dernier degré de la consommation.

— Le mal vous tient plus fort, Salomé Galand ? dit-il avec une compassion mêlée de contrainte. Vous m'avez voulu voir ?

On eût dit qu'il faisait effort pour parler avec cordialité, lui qui, tout à l'heure, interpellait si joyalement les campagnards, et écoutait avec indulgence les propos chagrins de Pierre Miéville.

La femme chercha à soulever sa tête pâle, mais n'y put parvenir.

— Las ! messire, répondit-elle haletante, la fin, je crois, est proche, et je voudrais... quand Blaise m'aura donné mon breuvage...

Le jeune garçon avait versé dans une sébile de bois la tisane qu'il préparait, et soufflait dessus pour la refroidir ; il apporta aussitôt le breuvage, à cette requête indirecte de sa mère, et le présenta silencieusement à la malade.

— Blaise, fit celle-ci après avoir bu avidement, laisse-nous et vois dehors ce que fait ta grand'mère.

Le regard du jeune garçon se porta avec irrésolution de sa mère au curé, comme s'il hésitait à laisser ce dernier seul avec elle. Mais un coup d'œil suppliant de la malade le fit céder, et il sortit brusquement.

La vieille femme n'avait pas changé de position ; ses mains sèches et crochues étaient toujours étendues sur ses genoux, et sa tête grise, au masque momifié, continuait sans trêve son mouvement machinal.

Comme le curé l'avait fait tout à l'heure, Blaise vint se placer en face d'elle, et se mit à l'observer avec une fixité singulière où la sympathie semblait avoir peu de part.

Les traits accentués du jeune garçon étaient empreints d'une gravité qui n'était pas de son âge ; la résolution, la ténacité se lisaient dans ces yeux noirs, aux sourcils abaissés, dans ce menton ferme, dans ces lèvres comprimées qui ne devaient guère s'ouvrir pour parler à l'étourdie. Un observateur superficiel eût pu croire que le triste état où étaient sa mère et sa grand'mère affectait peu cet enfant à l'extérieur si froid et si peu démonstratif. Cependant le geste expressif de ses mains violemment pressées l'une contre l'autre, trahissait une angoisse profonde.

— La fin, murmura-t-il entre ses dents serrées ; elle dit que c'est la fin ! Grand'mère, cria-t-il soudain à l'oreille de la vieille ; grand'mère, écoutez : ma mère s'en va trépasser ! entendez-vous, Jaquette Grandjean ? C'est votre fille, votre fille Salomé ! que lui faut-il donner, dites, pour retenir la vie en son corps ? Vous vous connaissiez aux herbages, ci-devant, aux herbages qui guérissent... aussi bien qu'à tous autres, ajouta-t-il plus bas avec une certaine amertume.

Et Blaise, dans sa ferveur, secouait les mains inertes de la vieille femme.

Celle-ci eut un rire idiot et bredouilla d'une voix chevrotante :

— La Babylioche a du « pousset », du « pousset » qui fait mourir gens et bêtes ! Ah ! ah ! ah ! elle est « arse² » la Babylioche ! et aussi Hanchemand-le-Mazelier et Rollin Bor-guignon ! Mais qui dit que la Jaquette Grandjean est « valdoise » et « casserôde » ? Mes bons seigneurs, c'est menterie insigne, n'en croyez rien !

Elle se prit à larmoyer, puis peu à peu retomba dans la torpeur et l'insensibilité auxquelles l'avait arrachée pour un moment l'interpellation désespérée de son petit-fils.

Celui-ci, dès les premiers mots articulés par sa grand'mère, s'était redressé en secouant la tête avec impatience.

— Toujours les mêmes propos insensés ! fit-il en se tordant les mains. Quand on lui peut délier la langue, ajouta-t-il d'un ton amer, ce n'est que pour l'ouïr parler de ces sorciers et mécréants qu'on brûla au temps jadis, comme si elle eût eu

² Brûlée.

commerce avec eux ! À ceux qui me l'ont corné aux oreilles, Bachelin, Percheta et Convert et les autres, j'ai fait rentrer ce propos dans la gorge avec le poing, et je le ferai encore, s'ils y reviennent. Ce nonobstant... !

Il s'interrompt, comme s'il reculait à l'idée de formuler le doute qui flottait vaguement dans son esprit.

Les sourcils contractés, le regard sombre, il arpentait la grève, sans avoir un coup d'œil pour la nappe étincelante du lac, dont les petites vagues venaient clapoter à ses pieds.

Ah ! c'est que pour Blaise Galland la vie n'avait que des tristesses. Entre sa mère malade, qu'il aimait de toutes les forces de son être, qu'il soignait de son mieux, malgré l'inexpérience de son âge, et sa grand'mère aveugle, impotente, tombée en enfance, le pauvre garçon menait une existence morne et déprimante.

C'était sur cet enfant que depuis plus d'une année retombaient les soucis domestiques, sa mère, affaiblie, brisée par la maladie, étant devenue incapable de gagner par son travail le pain de la famille. Blaise était trop fier pour manger celui

de l'aumône, et personne à Auvernier ne s'était jamais approché d'eux pour leur tendre une main secourable.

Avec un courage et un savoir-faire au-dessus de son âge, le jeune garçon parvenait à subvenir tant bien que mal aux besoins du ménage. La pêche était sa principale ressource. Sur un vieux bateau vermoulu, rapiécé, faisant eau plus que de raison, digne pendant de la mesure et peut-être son contemporain, Blaise se lançait hardiment en plein lac, et suivant la chance, y trouvait, tantôt la nourriture de la journée seulement, tantôt de quoi l'assurer pour plusieurs jours, par la vente de quelque pièce de choix ou de quelques quarterons de bondelles.

Vigoureux et robuste comme il l'était, le jeune garçon eût pu aisément trouver à louer ses bras pour le travail de la vigne ; mais outre qu'il répugnait à sa nature fière et ombrageuse de se plier à l'obéissance d'un maître, il ne pouvait songer à abandonner pour une journée tout entière les deux êtres qui dépendaient absolument de lui. D'ailleurs, au lieu de la sympathie qui lui aurait allégé sa tâche, Blaise sentait flotter autour de lui et

des siens comme une atmosphère d'aversion et d'hostilité, dont il avait peu à peu deviné l'origine. Pourquoi tout le monde se tenait-il à distance de la mesure de la plage, comme si elle eût été la demeure de pestiférés ? Pourquoi ne rencontrait-il jamais, lui qui ne faisait de mal à personne, que des regards malveillants, n'entendait-il, à l'adresse des siens et de lui-même, que des propos ironiques, durs, blessants ? Pourquoi le curé lui-même, dans les rares visites qu'il faisait à la mère de Blaise, avait-il ce regard froid, cette attitude contrainte ? Pourquoi ses paroles de commisération, d'encouragement, étaient-elles si peu affables, si peu senties et faisaient-elles l'effet d'une leçon débitée par devoir professionnel, au lieu d'être dictées par un cœur vraiment ému de pitié ?

À ces questions douloureuses, que le jeune garçon s'était posées bien souvent, sans s'en ouvrir à sa mère, par crainte de la peiner, la réponse qu'il pressentait vaguement dans les allusions malignes, les mots à double sens qu'on lui lançait au passage, avait enfin été faite ; la lumière avait éclaté dans l'esprit de Blaise, aveuglante et brutale, certain jour où, attiré par les clameurs joyeuses d'une troupe de garçons de son âge, il

avait voulu se joindre à leurs jeux. À son approche le silence s'était fait brusquement, et comme Blaise s'arrêtait interdit, un des plus grands de la bande avança le bras, lui faisant les cornes et criant :

— Va-t'en, fils de sorciers, va vers ta mère-grand, la commère à la Babylioche !

Les autres applaudirent, répétant, aggravant l'apostrophe infamante, y mêlant le nom du père de Blaise, accolé aux épithètes d'occiseur et méchant meurtrier.

Exaspéré, Blaise s'était rué sur les insulteurs, frappant des deux poings avec fureur, sans souci des horions et des cailloux qui pleuvaient sur lui. Sa rage était telle, qu'il mit en fuite la bande, et meurtri, sanglant, les vêtements en lambeaux, resta maître du champ de bataille.

Mais dès lors la vie, bien austère déjà pour le pauvre garçon, lui parut plus amère encore, son fardeau plus lourd à porter. On les tenait donc, lui et les siens, pour des maudits, des êtres en dehors de l'humanité. Son cœur se soulevait d'amertume et d'horreur, et il se demandait avec angoisse ce

qu'il y avait de vrai dans l'accusation monstrueuse lancée contre sa famille.

De sa mère, heureusement, de cette mère douce et tendre qu'il chérissait, qui était son seul intérêt, sa seule joie au monde, on n'avait rien dit, et c'était comme un point lumineux dans la nuit sombre et pleine d'horreur où l'avaient plongé les outrages qu'on venait de lui jeter à la face.

Mais ces propos infamants, ne se pouvait-il point qu'ils eussent quelque fondement en ce qui touchait sa grand'mère ? Car enfin, n'était-ce pas toujours de sorciers et de sorcellerie qu'elle parlait, quand, à de rares intervalles, son esprit endormi semblait se réveiller et que ses lèvres se descellaient pour un instant ?

Quant à son père, que devait-il en croire ? Blaise ne l'avait pas connu, et tout ce que sa mère lui en avait dit, en réponse à ses questions enfantines, c'était ces paroles prononcées tristement :

— Il est mort, voici longtemps ; tu n'étais qu'un enfantelet au maillot.

Et Blaise, voyant des larmes s'échapper des yeux de sa mère, s'était reproché de les avoir fait couler :

— Je ne veux plus parler du père, s'était-il promis à lui-même ; elle en a trop de chagrin !

Et maintenant il se demandait si ce qui faisait pleurer sa mère, ce n'était pas autre chose encore que le souvenir de la perte de son mari.

Saisi d'horreur et d'angoisse, l'esprit de l'enfant évoquait malgré lui l'affreuse image d'un être malfaisant, criminel, vendu au Prince des ténèbres et expiant finalement sa vie infâme sur l'échafaud.

Chapitre 2

– Enfant, ta mère te réclame !

C'était le curé Udriet qui appelait Blaise du seuil de la mesure. Le jeune garçon, qui arpentait la plage, releva vivement la tête et accourut.

En s'effaçant pour le laisser entrer, le prêtre lui dit tout bas au passage, avec plus de pitié qu'il n'en avait témoigné à son arrivée dans le pauvre logis :

– Elle s'en va être délivrée de ses maux, enfant, je lui eusse apporté le saint viatique, si...

Mais Blaise, sans l'écouter, était allé se jeter à genoux devant le grabat où reposait sa mère, et étreignant convulsivement la main décharnée de la malade, criait d'un accent déchirant :

– Oh ! mère, mère, je n'ai que toi ! oh !
mère !...

Un rauque sanglot lui coupa la voix et il enfouit son visage dans le chevet de la moribonde. Celle-ci, entourant son fils d'un de ses bras, agita faiblement l'autre main dans la direction du curé comme pour le prier de les laisser seuls.

Jean Udriet sortit avec un certain empressement. Aussi bien paraissait-il singulièrement embarrassé de sa personne, et partagé entre la compassion que faisait naître en lui cette scène navrante et un reste de cette froideur étrange qui, à son entrée dans la mesure, semblait avoir glacé sa jovialité naturelle.

La vieille femme continuait à dodeliner de la tête sur son banc ; il passa rapidement auprès d'elle, en ne lui accordant qu'un regard oblique, empreint de répulsion et accompagné d'un signe de croix, devant évidemment faire l'office d'exorcisme.

Le soleil n'avait pas cessé de briller radieux dans son azur profond, la nature respirait toujours la paix et la joie, mais le front du curé demeura couvert de nuages.

Les clameurs joyeuses d'une troupe d'enfants prenant leurs ébats dans l'eau tranquille et tiède, ne l'arrachèrent pas à ses préoccupations soucieuses ; il cheminait sur la grève d'une allure indécise, les mains croisées derrière le dos, et la tête inclinée.

Il vint ainsi, sans y prendre garde, jusqu'au vieux bateau de Blaise, amarré à une grosse pierre, considéra d'un air distrait les bordages pourris et rongés de l'embarcation, l'eau saumâtre qui en remplissait le fond, puis releva la tête en soupirant, et tournant brusquement le dos au lac, comme s'il prenait une décision subite, il s'éloigna de la mesure et pénétra dans le village. Celui-ci paraissait à peu près désert, les campagnards faisant à la vigne sa dernière toilette avant la vendange, le sarclage, qu'en leur parler local ils nomment le « recartage ».

Cependant il régnait une certaine animation aux abords des demeures des notables, gros propriétaires de vignes : de longues files de cuves et de bosses de toutes dimensions, alignées sur les pavés, étaient examinées une à une et soigneusement remises en état, cerclées, radoubées par les

tonneliers jouant du maillet et du marteau avec entrain.

Au milieu d'un de ces groupes affairés, Jean Udriet s'en fut accoster un grand et gros personnage d'âge mûr, costumé en bourgeois aisé, la mine autoritaire et le teint fleuri, qui surveillait les travailleurs et leur prenait parfois le marteau des mains avec impatience.

— Maître Claude Junod, fit le curé avec déférence, pourrais-je vous entretenir en votre particulier ?

— Entrez, entrez, je vous prie, messire curé, répondit courtoisement le gros homme en ouvrant la porte de sa maison, demeure d'apparence aussi cossue que son propriétaire, et faisant gravir à son visiteur l'escalier aux degrés de pierre jaune creusés par l'usage.

Il l'introduisit dans une grande pièce dont le centre était occupé par une massive table de chêne à pieds tors, supportant deux grosses pintes d'étain et une demi-douzaine de gobelets.

— Bon ! fit le maître du logis en soulevant le couvercle d'une des pintes pour en flairer le con-

tenu, voilà qui est pour nos manouvriers. Ma Margot y a pourvu. Mais de celui-là qui est nouveau, je ne vous offre point, messire ; il y en a du meilleur et plus vieux en mon cellier, ajouta-t-il avec un clignement d'œil et un petit hochement de tête expressifs.

– Mais, maître Junod, voulut protester le curé, que la communication qu'il avait à faire préoccupait visiblement, je ne suis point venu pour...

– Ta, ta, ta, c'est l'heure de se sustenter, et quand un homme d'église me fait la grâce d'honorer mon logis de sa visite, je prétends le désaltérer avec mon meilleur.

– Margot, appela-t-il d'une voix impérative, par l'entrebâillement d'une porte, monte-nous du vieux de l'an 36, au fond du petit caveau !

Et revenant à son hôte demeuré debout :

– Prenez place, messire curé ; puisque vous avez quelque ouverture à me faire, il faut nous installer commodément et nous humecter la langue. Gosier sec jase malaisément, ainsi qu'avait coutume de dire mon défunt père, dont Dieu ait l'âme. Et rien n'est tel qu'un honnête coup de vin,

pris avec raison, pour vous égayer les esprits, vous délier la langue et éclaircir l'entendement.

— Pourvu qu'on y mette la mesure, comme vous l'avez dit, appuya le curé en souriant ; faute de quoi, par excès de libation, entendement s'obscurcit, langue s'embarrasse, esprits tournent en vinaigre.

Comme maître Junod soulignait d'un large rire la remarque de son hôte, le vin demandé arriva enfermé dans un flacon ventru, recouvert d'osier, et porté par une matrone grassouillette, à la physionomie douce et soumise, que le curé salua comme la maîtresse du logis.

Celle-ci, après l'échange de quelques propos affables avec l'ecclésiastique, se retira, emportant le vin destiné aux ouvriers tonneliers, pendant que son mari versait dans deux coupes ciselées, avec toutes les précautions indispensables et les égards dus à un liquide généreux et vénérable, le contenu doré du flacon. Après quoi le dit nectar fut humé et dégusté avec tout le recueillement voulu, par le curé et son amphitryon, celui-ci observant celui-là, afin de ne rien perdre de l'hommage rendu au produit de ses vignobles.

Il eut lieu d'être satisfait ; Jean Udriet se connaissait en vins ; le claquement significatif de sa langue, accompagné d'un hochement de tête lent et mesuré, était déjà le plus éloquent des éloges ; il le compléta par cette déclaration bien sentie :

– Une vraie goutte d'or !

Le gros homme se frottait les mains.

– Vous l'avez dit, fit-il triomphalement ; c'est pur jus de mon perchet des Gouttes-d'or, le bien nommé.

Or ça, reprit-il en se mettant en devoir de remplir les gobelets, présentement je vous écoute.

Ainsi mis en demeure d'exposer le sujet de sa visite, le curé reprit aussitôt son air préoccupé. Il se passa à plusieurs reprises la main sur le front et finit par dire d'un ton soucieux et sans regarder son interlocuteur :

– Je sors de la Gravière. La mort n'est pas loin d'y entrer.

– Ah ! fit Claude Junod, qui demeura le bras suspendu, mais cessa de verser pour mieux considérer son interlocuteur. Est-ce la mère ou la fille qui s'en va trépasser ?



Dans le ton de froide curiosité dont était posée la question on n'eût pu démêler aucune nuance de compassion.

— C'est la Salomé qui est à son heure dernière, répondit le curé en interrogeant du regard la physionomie du gros homme subitement assombrie. La lampe s'éteint faute d'huile.

Sans rien dire, l'autre fit un bref hochement de tête et se remit à verser son vin dans les coupes avec précaution.

— Cette femme fut toujours de complexion maladive et souffreteuse, reprit le curé sans se laisser décourager par l'accueil glacial que rencontrait sa communication. C'est assurément délivrance que mort la prenne, et puissent Dieu et Notre Dame la recevoir à merci ! Au surplus, elle n'avait pas, que je sache, le fâcheux renom des siens, encore qu'étant de leur race.

Comme il paraissait en appeler au témoignage de maître Junod, celui-ci répondit comme à contre-cœur, avec un haussement d'épaules et d'un ton sec :

— Il se peut, encore qu'en ces matières de sorciers et nécromants, il soit malaisé de démêler qui est net ou qui en est taché. Mais peut-il sortir rien de bon de la Gravière ? Les louveteaux boivent lait de louve : pourraient-ils devenir agneaux ? La Salomé est fille de la Jaquette Grandjean, laquelle fut ce que vous savez, au temps où elle était en état de raison, et si jamais « casserôde » mérita le fagot... ! Mais il ne m'appartient pas de trouver à redire à la clémence du grand inquisiteur à son endroit, en l'an 39. Toutefois, ajouta-t-il d'un ton amer et vindicatif, que n'a-t-elle été traitée alors

selon ses mérites, avec l'enfant qu'elle portait dans son sein, et qui lui valut peut-être d'être épargnée ! Il y aurait encore à mon foyer celui qui m'était comme fils et me délaissa pour se laisser prendre aux enchantements et sortilèges de ces femmes maudites !

Le visage enflammé, les yeux étincelants, Claude Junod, emporté par la douleur et la colère, se leva brusquement et fit un tour de chambre pour chercher à recouvrer son calme.

Jean Udriet le suivait du regard avec sympathie. Quand il revint à sa place, le prêtre lui serra la main en disant d'une voix basse et concentrée :

– Comme vous, maître Junod, j'ai souffert en ma famille par l'une de ces femmes, et ne peux l'oublier. Mais Dieu l'a châtiée en la privant de la raison et de la vue. À lui appartient la vengeance. Lui seul aussi sonde les cœurs et peut dire ce que fut la fille en sa vie de dure misère. Ce qui est certain, c'est qu'elle fut bonne mère, car son fils, ce Blaise, encore que farouche et ombrageux, l'aime de toutes ses forces. C'était grande pitié que de l'ouïr se lamenter sur elle, lui si taciturne à son ordinaire.

Jean Udriet cherchait évidemment à attendrir son interlocuteur en faveur de Blaise Galland. Mais lui ne voulait pas se laisser émouvoir.

– Moi aussi, dit-il amèrement, j'aimais celui que la Salomé m'a pris et qui, en la Gravière, s'est perdu corps et âme.

– Blaise est son fils, remarqua doucement le curé, en posant la main sur le poing crispé de son interlocuteur.

Celui-ci secoua la tête avec impatience.

– Il est celui d'une race maudite, répliqua-t-il violemment, et ne m'est rien !

Incapable de demeurer en place, il se remit à arpenter la chambre à pas pressés, la tête baissée, les mains serrées l'une contre l'autre.

Jean Udriet hocha la tête en soupirant. Sentant qu'il était inutile de poursuivre ses tentatives en ce moment, il se leva pour prendre congé et vint tendre la main à Claude Junod, qui, faisant effort pour reprendre son calme, voulut retenir son hôte.

– Ce sera pour quelque autre jour, répondit le curé en secouant la tête. En votre esprit, comme

dans le mien, la vieille plaie a été ravivée ; il la faut laisser reposer.

Et il s'en alla, suivi par le maître du logis, dont l'attitude embarrassée trahissait un certain regret de s'être abandonné à son emportement, sans qu'il voulût toutefois le témoigner d'une façon explicite.

Dame Margot enlevait de la table le flacon vide et les coupes encore à demi pleines, quand son seigneur et maître rentra, le front soucieux.

En personne avisée et femme soumise qu'elle était, elle ne demanda pas à son époux pourquoi il fermait la porte avec une violence inaccoutumée et brusquait un escabeau qui se trouvait sur son passage. Aux nuages amassés sur le front du maître, elle vit bien que quelque communication fâcheuse avait dû lui être faite par le curé, mais elle était trop discrète pour l'interroger à ce sujet, connaissant le prix du silence dans certaines occasions.

« S'il a quelque peine et ait besoin de se décharger l'esprit, pensa-t-elle, il me dira ce qui le met en souci, car il sait que je partagerai son fardeau. Mais ce peut être chose qu'il tienne à garder

par devers lui, et il lui déplairait que je m'en en-
quière. »

C'est ainsi qu'elle procédait depuis quarante ans, pour la plus grande paix du ménage. C'était très méritoire de sa part ; seulement, une soumission aussi complète n'avait pas peu contribué à entretenir et développer chez maître Claude Junod un penchant naturel à l'absolutisme.

Si discrète qu'elle fût, dame Margot était femme ; aussi dans l'espoir de voir son époux lui confier le secret de son chagrin ou de son irritation, s'était-elle avisée tout à coup que la poussière, enlevée dès le matin sur les meubles, s'était subtilement réintroduite par les fenêtres ouvertes, et qu'il était urgent de recommencer l'opération. En conséquence, elle déposa sur la table flacon et gobelets qu'elle se disposait à emporter, et fit consciencieusement la chasse aux moindres atomes de poussière qui offensaient la netteté de sa belle crédence et de son bahut ciselés, les pieds tors de la table et ceux des escabeaux.

Le silence discret qu'elle gardait pendant ses allées et venues agaça-t-il son seigneur et maître, qui, debout devant une fenêtre, contemplait avec

une attention extraordinaire la silhouette bleue des montagnes formant l'entrée du Val-de-Travers ? On l'eût dit, car il se détourna brusquement ; dans ce mouvement, son regard tomba sur les gobelets que la retraite un peu précipitée du curé avait fait négliger de vider.

— Margot, fais-moi raison, dit-il en prenant un des gobelets. C'est pitié de voir faire des restes du meilleur de mon cellier.

Et il avala le vin jusqu'à la dernière goutte. Sa femme s'y prit à plusieurs fois pour achever le sien.

— Il est bon, Claude ; il est très bon, disait-elle entre deux gorgées. Est-ce que messire Udriet en aurait fait fi ?

Le gros homme haussa les épaules en répondant d'un ton bourru :

— Il l'a déclaré à son goût ; mais encore avait-il l'esprit trop plein d'autre chose pour y faire honneur.



Et comme dame Margot, n'osant poser une question directe, le regardait d'un air interrogateur, il condescendit à s'expliquer et dit brusquement, comme pour se décharger d'un fardeau embarrassant :

— Le curé sortait de la Gravière ; il paraît que la Salomé est à la mort.

Il s'était détourné vers la fenêtre, peut-être pour ne pas voir l'expression de commisération qui passait sur les traits de sa femme. Mais décidé

à couper court à toute manifestation de pitié, il ajouta d'un ton dur :

– Elle le doit avoir endoctriné, pour qu'il me soit venu parler d'elle et de son rejeton comme il l'a fait. Entre eux et moi il n'y a rien de commun ; qu'on se le tienne pour dit !

Dame Margot soupira, et sans rien dire, emporta à sa cuisine flacon et gobelets, pendant que son époux s'en retournait surveiller ses tonneliers, et disposé à tout voir en noir, les gourmandait de leur paresse prétendue et découvrait mainte imperfection à leur travail.

Chapitre 3

Les époux Junod n'avaient point d'enfant et cependant ils en avaient élevé un dès son bas âge et l'avaient aimé et considéré comme leur. C'était Perrin Galland, fils de la sœur de Claude Junod. Perrin n'avait que deux ans quand une épidémie de petite vérole, qu'en ce temps on qualifiait de peste, comme toutes les maladies contagieuses, emporta dans la même semaine son père et sa mère. L'orphelin avait aussitôt retrouvé une famille dans la personne de son oncle et de sa tante Junod. Dame Margot, à qui avaient été refusées les joies de la maternité, put dès lors les goûter avec leur accompagnement de soucis, et Claude Junod s'accorder la jouissance de conduire à sa guise et de morigéner quelqu'un de son sang. Il ne

s'en était pas fait faute, et si son système d'éducation, qui ressemblait étonnamment au dressage des poulains, n'eût pas eu pour contre-poids la tendresse et la patience de sa femme, l'existence de Perrin n'eût guère été enviable. Et pourtant Claude Junod aimait beaucoup son neveu, mais il l'aimait à sa manière despotique et égoïste, qui était l'opposé de celle de sa femme. Or le neveu, nature vive et ardente, ne se pliait pas aussi aisément aux volontés arbitraires du conseiller que l'épouse soumise. Il en était fatalement résulté entre l'oncle et le neveu une lutte sourde, un conflit perpétuel, dont dame Margot s'affligeait et qu'elle cherchait à atténuer à force de patience et de soumission envers son mari, de tendresse et de conseils judicieux prodigués en secret à son neveu.

Ainsi, tandis que Perrin chérissait sa tante à l'égal d'une mère, il ne considérait guère son oncle que comme un maître sévère et capricieux.

Avec les années la situation ne fit qu'empirer et ne pouvait qu'aboutir à une crise.

Dame Margot en avait le pressentiment angoissant et redoublait d'efforts pour la conjurer,

tout en se rendant bien compte de son impuissance et s'en désolant dans le secret de son cœur.

À vingt ans Perrin voulut se marier. Son oncle n'eût pas dit non, à la condition de choisir lui-même l'épouse.

— C'est la Salomé Grandjean que je veux, non une autre, déclara-t-il nettement.

Or la Salomé Grandjean était la dernière fille d'Auvernier à qui un notable personnage pourvu de biens au soleil et entiché de son importance comme Claude Junod, eût songé pour en faire sa nièce. Non seulement elle était de sa personne frêle, chétive, de constitution délicate, n'avait d'autre dot en perspective qu'une méchante bicoque toute délabrée, avec un courtil et trois ou quatre pruniers, mais appartenait à une famille et habitait une maison sur lesquelles planait une ombre sinistre : la Gravière était mal famée depuis deux générations, et ses occupants tenus pour être plus ou moins vendus à l'Esprit du mal.

Rollin Grandjean, le père de la Salomé, n'avait-il pas de son vivant des allures extraordinairement suspectes ? Il faisait fi du vin, chose contre nature en pays de vignoble, et injure mani-

feste adressée à la Providence. Il aimait la solitude, fuyait les divertissements bruyants, avait le parler bref et rare ; on lui trouvait le regard mauvais et sournois parce qu'il était de nature timide, et comme il s'attardait souvent le soir sur la plage, regardant d'un air rêveur les étoiles s'allumer une à une dans le ciel, on se disait en hochant la tête, que Rollin Grandjean se connaissait au cours des astres et y lisait l'avenir. D'ailleurs n'était-il pas mort de façon surnaturelle ? Cette grosse mouche noire qui l'avait piqué au front, ce qui le fit sur-le-champ enfler prodigieusement et passer en deux jours de vie à trépas, n'était-ce point manifestement l'Esprit du mal qui l'était venu prendre en vertu d'un pacte jadis passé avec lui ?

Pour sa femme, la Jaquette, son cas était plus clair encore et plus certain. Connaissant par le menu simples, onguents et formules de prières plus ou moins cabalistiques et les utilisant pour soigner gens et bêtes, elle ne pouvait manquer de passer pour être en commerce familier avec le Prince des ténèbres et soupçonnée véhémentement de se servir à l'occasion de son pouvoir occulte pour mettre à mal ceux de qui elle avait à se plaindre. Comment, avec une réputation aussi

bien établie, la Jaquette Grandjean avait-elle échappé au bûcher, lors des grandes enquêtes de 1431 et 1439, conduites avec la dernière rigueur dans notre pays, par le moine dominicain Ulrich de Torrente, contre toutes gens suspects de sorcellerie, hérésie, casserôderie, vaulderie, etc., quand nombre d'autres avaient été cruellement torturés et livrés aux flammes sur de moindres indices de culpabilité ? Contrairement à l'attente générale, elle avait été épargnée par le grand Inquisiteur.

Mais cette clémence inexplicable, en protégeant la Jaquette Grandjean contre de nouvelles délations, n'avait fait qu'augmenter la méfiance et l'aversion générale à son endroit, en dépit des services réels qu'elle avait rendus. Des cures opérées, on ne lui tenait point compte, tandis qu'on se mit à lui attribuer gratuitement tous les incidents fâcheux qui survenaient au village. On n'osait cependant l'en accuser ouvertement, de crainte de représailles, et parce qu'on la croyait couverte d'une protection mystérieuse, depuis sa comparution devant le redoutable tribunal de l'Inquisition.

Et c'était la fille de cette femme suspecte que voulait épouser le propre neveu de Claude Junod !

Celui-ci, d'abord suffoqué par l'indignation, finit par dire en bégayant de colère :

— Cette fille... fille de sorciers... de la Gravière ! As-tu perdu le sens ou ces femmes t'ont-elles fait boire un philtre ?

Et comme Perrin, haussant les épaules, dédaignait de répondre, son oncle, absolument furieux, lui cria, les yeux dans les yeux, les poings serrés :

— Par le nom de mon saint patron, tu prendras la femme que je te donnerai, et si tu ne te rétractes pas sur-le-champ et ne declares que c'étaient là propos en l'air, je te renie pour mon neveu et héritier et te maudis pour ce monde et pour l'autre.

Non moins excité que son oncle, Perrin Galand répliqua fièrement :

— Ce que j'ai dit, c'est de sens rassis, et je le maintiens : la Salomé sera ma femme. Pour ce qui est de votre héritage, gardez-le ; je n'en ai nul souci, pas plus que de votre malédiction.

Aussi tenaces et obstinés l'un que l'autre, l'oncle et le neveu se séparèrent avec éclat, malgré

les larmes et les adjurations de dame Margot, dont cette rupture brisait le cœur aimant.

Perrin, époux de Salomé Grandjean, n'exista plus pour Claude Junod, qui interdit formellement à sa femme toute relation avec celui pour qui, depuis dix-huit ans, elle avait été une mère tendre et dévouée.

Le jeune homme, installé à la Gravière, entretenait aisément le ménage au moyen du gain de sa pêche et de sa chasse, car il était habile, adroit et robuste et n'avait point de rival pour abattre les canards sauvages à coups d'arbalète. Mais Perrin Galland s'aperçut bientôt que le vide se faisait autour de lui ; on le regardait de travers ; ses anciens camarades le fuyaient : amis du neveu de Claude Junod, ils faisaient froide mine au gendre de la Jaquette Grandjean, et ne voulaient plus rien avoir de commun avec lui. L'ombre maudite de la Gravière s'étendait sur sa personne et sur sa vie.

Il faut qu'un amour soit bien profond et bien pur de tout alliage d'égoïsme pour sortir victorieux d'une épreuve pareille. Celui de Perrin Galland y sombra. La pauvre Salomé, femme aimante et dévouée, qui cherchait à force d'affection à tenir

lieu de tout à son mari, s'aperçut bientôt avec douleur qu'il regrettait le sacrifice qu'il lui avait fait de sa position en l'épousant. Un jour, il en vint à lui reprocher avec amertume, comme si elle en était responsable, cette souillure qui tachait le nom de sa famille et avait rejailli sur celui de son mari. Frappée au cœur, la pauvre femme ne répondit que par des larmes à ces injustes récriminations ; mais sa mère, qui avait la répartie prompte et la langue affilée, se campa furieuse devant son gendre et lui répliqua avec véhémence :

— Rappelez-vous, Perrin Galland, que ce n'est ni moi ni la Salomé qui vous avons recherché dans la maison de Claude Junod, pour vous attirer en la nôtre, mais bien vous qui étiez toujours alentour des cotillons de ma fille. Et alors comme aujourd'hui vous saviez pertinemment en quelle odeur est tenue la Gravière et ceux qui y demeurent, par le fait de la science des herbages et onguents efficaces pour guérir, que ma mère m'a enseignée et que je n'ai pourtant usagée que pour le bien, encore qu'on m'accuse perfidement du contraire. Vous le saviez, et néanmoins vous avez passé outre, tenant, disiez-vous, le mal qu'on dit de

nous pour diffamation et méchanceté manifestes. Il vous sied bien, présentement, Perrin Galland, de venir aussi vous tourner contre nous, aboyant méchamment comme un mauvais chien hargneux qui mord la main des gens de la maison !

Ce n'était là que la vérité ; mais pour calmer un homme aigri, comme l'était Perrin, il eût fallu tout autre chose que la violence.

– Sorcière maudite ! cria-t-il exaspéré, c'est de toi que vient tout le mal. Que ne t'a-t-on brûlée au temps jadis !

Et d'une violente bourrade, il envoya sa belle-mère rouler sur le plancher, puis comme atteint de folie, il se précipita hors de la maison.

Le soir du même jour, au moment où sa femme le rendait père d'un garçon, le malheureux Perrin, toujours plus irascible, provoquait un de ses anciens camarades, qui refusait de l'accompagner à la pêche, et l'assommait d'un coup de rame, puis, épouvanté de son crime, s'en allait en plein lac et de son bateau se jetait dans les eaux profondes.

On ne s'étonnera pas si, à la suite de cet événement tragique, l'animadversion générale contre les habitantes de la Gravière ne fit qu'augmenter.

N'était-ce pas la fatale influence de ces deux femmes qui avait poussé Perrin Galland à commettre ce double crime ? Déjà son mariage avec la Salomé ne prouvait-il pas jusqu'à l'évidence qu'on lui avait jeté un sort, fait boire quelque philtre ?

Ensuite, avait-on jamais vu pareil changement chez un homme, depuis qu'il était entré dans cette maison maudite ? Lui, auparavant si gai, si insouciant, n'était-il pas devenu bientôt sombre, taciturne, irascible, prompt à chercher noise à propos de rien ? Il va sans dire que de la froideur, du mépris dont le jeune homme avait été abreuvé, on ne tenait aucun compte.

L'homme est le même partout, et en tout temps : il se décharge sur autrui de ses responsabilités, depuis qu'Adam a dit pour se disculper : « La femme que tu m'as donnée m'a séduit », et qu'à son tour Ève a rejeté sa faute sur le serpent.

Comme à cette époque d'ignorance et de crédulité superstitieuse, le mot de sorcellerie expliquait tout, il était vraiment fort commode

d'attribuer tous les méfaits, tous les malheurs publics ou privés aux individus qui prêtaient plus ou moins le flanc à la méfiance et au soupçon.

Cependant, après la mort de Perrin Galland, deux circonstances maintinrent dans de certaines bornes la malveillance publique à l'égard de la Jaquette Grandjean et de sa fille : en premier lieu, le pouvoir occulte qu'on attribuait à la mère, et la crainte qui en était la conséquence ; puis le fait que l'une et l'autre étaient employées assez fréquemment au château de Colombier pour des travaux d'intérieur, de couture et de blanchissage.

Dame Jaqua de Dompney, veuve du seigneur Jean et mère d'Antoine, seigneur actuel de Colombier et lieutenant-gouverneur du comté, plus reconnaissante que d'autres à qui la Jaquette Grandjean avait donné des soins, n'avait pas oublié que c'était elle qui avait aidé à sa délivrance, lors de la naissance de sa fille Marguerite. Aussi, sans tenir compte de l'opinion publique, ne cessait-elle jusqu'à sa fin d'utiliser ses services et ceux de sa fille, afin de leur aider à gagner leur vie. Or s'attaquer ouvertement à quelqu'un qu'une dame de si haut rang employait dans sa maison, fût-ce

aux besognes les plus humbles, eût été bien osé, et l'on se borna à tenir les malheureuses à distance comme des pestiférées.

Salomé Galland, un moment terrassée par la fin tragique de son mari, s'était reprise à la vie pour l'amour de son enfant. Et pendant que les années faisaient peu à peu de sa mère l'être inconscient, la ruine vivante que nous avons vue à la porte de la Gravière, la pauvre Salomé luttait avec toute l'énergie de son amour maternel, contre le mal implacable qui allait bientôt rendre Blaise complètement orphelin. Vaincue enfin, elle avait voulu répandre son âme devant un ministre du Dieu de miséricorde et réclamer de lui pour son fils la pitié et la justice que les hommes lui avaient refusées à elle et aux siens.

Et pourtant elle avait bien remarqué que le curé Jean Udriet partageait l'aversion de ses ouailles pour les habitants de la Gravière ; avec une tristesse résignée, elle l'avait attribué au seul renom d'infamie qui mettait sa famille en dehors de la société. Ce qu'elle ignorait, c'est que Jean Udriet avait un motif personnel pour considérer la Jaquette Grandjean comme un être malfaisant.

Au temps de la grande enquête, quelque trente ans en arrière, le frère aîné du curé de Colombier, Antoine Udriet, avait été condamné au bûcher. Appelé d'abord en témoignage devant le tribunal, il avait passé du rôle de témoin à celui d'accusé, grâce aux délations de plusieurs inculpés, parmi lesquels était la Jaquette Grandjean. C'étaient, disait-on, les accusations dont celle-ci l'avait chargé qui avaient décidé de son sort. Et tandis que la délatrice était relâchée, Antoine Udriet périssait dans les flammes.

L'un était-il plus coupable que l'autre ?

L'opinion publique, qui du reste n'osait se manifester ouvertement, n'avait pas ratifié cette sentence. Antoine Udriet, gros propriétaire, pourvu de biens au soleil, n'avait pas les antécédents fâcheux de la Jaquette Grandjean. Aucun des siens n'avait jamais senti le fagot et on ne pouvait lui reprocher à lui-même que de lâcher trop aisément après boire des propos grivois. Nul ne s'était avisé jusque-là qu'il pût être de la secte, ainsi qu'on disait alors, et les révélations faites sur son compte au grand inquisiteur avaient été généralement tenues dans la contrée pour des propos

mensongers, et un moyen, pour la Jaquette Grandjean, de se sortir elle-même d'embarras.

Qui pourrait, au milieu des sombres drames de cette triste époque, démêler le vrai du faux, distinguer les coupables des innocents, faire la part des responsabilités ? La façon dont les enquêtes étaient conduites, les procédés barbares et insidieux mis en œuvre pour arracher aux prévenus des réponses qui devaient les condamner, n'inspirent qu'une médiocre confiance dans la justice des sentences rendues contre ces prétendus sorciers et hérétiques, victimes, bien souvent, d'une crédulité superstitieuse ou de vengeances personnelles.

Quoi qu'il en soit, la réputation de la famille Udriet n'avait pas souffert de la mort infamante d'un de ses membres, tandis que, comme on l'a vu, tous les habitants de la Gravière, de la grand'mère au petit-fils, étaient confondus dans une réprobation et une hostilité communes.

Il y avait pourtant quelqu'un à Auvernier qui plaignait dans le secret de son cœur ces victimes d'un injuste et cruel préjugé, tout en n'osant montrer ouvertement la compassion que lui inspirait

leur sort. C'était dame Margot Junod. Quand elle avait dû se séparer de son fils adoptif et obéir à la dure injonction de son mari de n'avoir plus aucune relation avec ce révolté, la bonne dame avait gardé à Perrin toute sa tendresse, sans accuser personne de la séparation douloureuse qui lui était imposée, sans en rendre responsable la jeune fille pour qui Perrin quittait la maison paternelle.

« Était-ce sa faute à cette Salomé, contre qui on n'avait d'ailleurs jamais entendu articuler d'autre reproche que d'être la fille de sa mère, si Perrin l'avait trouvée si fort de son goût, qu'il ne voulait pas d'autre femme, toute déshéritée qu'elle était ? » Cela ne prouvait qu'une chose, aux yeux de dame Margot, c'est que cette jeune fille méritait d'être aimée, et du fond de son cœur maternel, elle ressentait une secrète fierté de la constance et du désintéressement de son fils adoptif.

Mais tout cela, elle le gardait soigneusement, craintivement par devers elle, de peur d'allumer la colère de son tyrannique époux. Quant à la tentation d'enfreindre la défense qui lui avait été intimée, et de se glisser jusqu'aux alentours de la Gravière pour réconforter Perrin et l'assurer de la

constance de sa tendresse maternelle, elle effleura bien la pensée de dame Margot ; mais l'habitude de la soumission, l'appréhension d'affronter la malignité publique, sa timidité naturelle retinrent toujours la pauvre femme, qui avait les défauts de ses qualités.

Quand vint la catastrophe, dame Margot se reprocha amèrement son manque de courage et en vint à se demander si son devoir n'eût pas été de désobéir à son mari, et d'encourager de sa sympathie le pauvre Perrin, qui avait dû se croire abandonné de sa mère adoptive elle-même.

Mais Perrin avait laissé un fils : quelque jour, plus tard, bien entendu, quand le temps aurait cicatrisé la plaie, elle plaiderait la cause de cet enfant, oh ! bien prudemment, auprès de son mari.

Hélas ! toujours combattue entre les conseils généreux de son cœur et les frayeurs de son incurable timidité, la pauvre dame Margot laissa s'écouler les mois, puis les années, sans oser jamais toucher à ce sujet brûlant. Il faut dire pour sa décharge qu'à plus d'une reprise Claude Junod eut soin de faire voir clairement à sa femme que la rancune ne s'éteignait pas dans son cœur.

À la suite de la visite du curé Jean Udriet, l'épouse timorée en put moins douter que jamais. Claude Junod oublierait-il jamais que la Gravière lui avait pris celui qu'il considérait comme son fils et héritier ? Mais cet enfant, ce fils de Perrin, qui allait arriver à l'adolescence, sans qu'elle eût jamais osé s'approcher de lui pour lui dire : Sais-tu, enfant, que ton père fut le fils de mon cœur, si ce n'est celui de mes entrailles ? sais-tu que je t'aime en secret par souvenir de lui ? — ce Blaise Galland qu'elle n'avait jamais vu qu'à distance, et en qui, cependant, elle retrouvait l'image de l'enfant qu'elle avait élevé, son mari n'en viendrait-il pas un jour à le regarder comme le fils de Perrin ? Et la bonne dame Margot se remit à espérer contre toute espérance.

Chapitre 4

Dans le cimetière de la paroisse, commun alors aux deux villages de Colombier et d'Auvernier, sous un tertre fraîchement formé et surmonté d'une croix de bois, dormait Salomé Galland.

Cette dernière demeure, en terre consacrée, lui eût peut-être été marchandée, si dans ce domaine le curé n'avait pas eu le premier et le dernier mot à dire. La confession de la pauvre Salomé avait remué le cœur de Jean Udriet. Il s'en voulut d'avoir, comme ses ouailles, enveloppé dans une commune réprobation, et cela sans motif raisonnable, tous les habitants de la Gravière. Aussi, tenant à rendre à la défunte une justice tardive, il déclara à qui voulait l'entendre que Salomé Gal-

land était morte en état de grâce et que son corps serait déposé en terre sainte, au lieu d'être relégué, comme on l'eût trouvé naturel à Auvernier, dans le coin sinistre, envahi par les ronces et les orties, où l'on enfouissait de nuit les corps des criminels et des suicidés. Sans se mettre à ce sujet en lutte ouverte avec leur curé, les paroissiens d'Auvernier protestèrent en laissant le fils de la défunte accompagner seul sa dépouille mortelle au cimetière.

Le dernier voyage de la pauvre femme fut ainsi l'image fidèle et navrante de ce qu'avait été son existence. Il fallut même toute l'autorité et les admonestations indignées du curé pour décider quatre des plus proches voisins de la Gravière, parmi lesquels un cousin de Perrin Galland, à porter en terre la fille de la sorcière.

Absorbé et comme hébété par sa douleur, l'orphelin, pauvrement accoutré, qui formait à lui seul tout le cortège funèbre, ne parut pas prendre garde à cet isolement, suprême injure adressée à sa mère et à lui-même. Il ne voyait qu'une chose, ne sentait qu'une souffrance : ce départ, cette séparation éternelle, gouffre horrible, sans fond, qui

s'ouvrait devant lui. Seul, valait-il la peine de vivre ? pour quoi, pour qui vivre en ce monde mauvais et cruel ?

À cette question amère que se posait son cœur meurtri et désespéré, répondit aussitôt une recommandation que lui avait faite sa mère, à mots entrecoupés, peu avant d'expirer :

— Désormais ta grand'mère n'aura plus que toi, mon Blaise, soigne-la jusqu'à la fin, et que Dieu te soit en aide !

À ce moment suprême où tout ce qu'il aimait allait lui être enlevé, Blaise, tout au déchirement de la séparation, avait à peine pris garde à ces paroles ; mais elles lui revenaient maintenant à la mémoire avec une netteté singulière, que l'égoïsme de son chagrin lui faisait trouver importune. C'est qu'elles lui montraient quelle allait être désormais sa vie, quelle tâche ingrate, sans compensations, devait être la sienne. Soigner cette grand-mère inconsciente, cette morte ambulante, en qui les rares lueurs de la vie intellectuelle, apparaissant parfois comme des éclairs, en avaient la durée fugitive et l'aspect sinistre. Et il n'aurait plus pour alléger sa tâche, pour éclairer sa voie

douloureuse, le regard aimant qui lui faisait tout oublier, et lui avait rendu jusque-là presque supportables son isolement et l'injustice humaine.

De toute la cérémonie funèbre, où assistaient curieusement quelques vieilles femmes de Colombier, Blaise ne vit, n'entendit qu'une chose : la terre retomber brutalement sur le cercueil de sa mère. Il semblait à l'orphelin recevoir sur le cœur chaque pelletée que jetait avec l'indifférence de l'habitude le vieux fossoyeur à la face ridée.

Quand, à la place de la fosse béante, s'éleva un petit tertre, et que l'homme, ayant fait un signe de croix machinal, s'en fut, la pelle sur l'épaule, Blaise ne put retenir un gémissement, bien que de ses yeux brûlants pas une larme ne s'échappât.

Le curé avait ôté son surplis qu'emportait un jeune garçon qui lui servait d'assistant. Lui-même demeura sur le cimetière, où il se promena à pas lents entre les tombes, en jetant des regards impatients du côté des vieilles qui avaient assisté à la cérémonie et chuchotaient à l'écart, curieuses, sans doute, d'assister au départ de l'orphelin et de constater si le prêtre lui adresserait la parole.

La patience de Jean Udriet n'était pas sans limites. Saisissant fort bien l'intention des comères, il marcha délibérément sur elles, ce qui suffit pour les faire disparaître comme un vol de corneilles effarouchées. Le curé revint alors à Blaise, qui n'avait cessé de regarder à ses pieds d'un œil morne et désespéré.

— Enfant, fit-il en lui posant doucement la main sur l'épaule, il faut t'en retourner au logis.

Et comme le jeune garçon le regardait, l'air farouche et hagard, Jean Udriet, ému de ce désespoir muet et concentré, ajouta avec compassion :

— Elle n'est plus là, enfant ; ce qui était périssable est revenu à la poudre ; mais l'âme qui ne meurt point est retournée à Dieu qui l'avait donnée.

Du doigt il montra le ciel à Blaise, dont le regard s'adoucit et interrogea ardemment la figure du prêtre, qui en ce moment n'exprimait que bienveillance et pitié.

Jean Udriet comprit la question posée par ce regard intense, et il y répondit aussitôt avec bonté :



— Tu la reverras, enfant, si sur cette terre tu t'appliques à la tâche qui t'est dévolue, si tu fais le bien et hais le mal, si tu crains Dieu et lui obéis, en résistant au diable et à ses embûches. Va, enfant, et que Dieu te soit en aide !

Blaise tressaillit : c'étaient là les dernières paroles qu'avait prononcées sa mère en lui traçant sa tâche.

Pensif et comme apaisé, le jeune garçon s'en alla docilement du côté de la Gravière, en suivant les bords du lac, tandis que le curé, après s'être

détourné à plus d'une reprise, rentrait au presbytère.

Il faisait une accablante chaleur d'orage ; le lac, couleur de plomb, reflétait la teinte des lourds et sombres nuages qui s'amoncelaient dans le ciel et allaient bientôt lancer la foudre.

Déjà, dans l'épais rideau de brume qui recouvrait les Alpes, couraient de rapides sillons de feu, un grondement continu roulait sourdement à la surface du lac, pareille à une lourde nappe d'huile. Soudain une brusque rafale de joran s'éleva, soulevant en tourbillons la poussière des chemins, amassée par une longue sécheresse, couchant les panaches des roseaux, faisant passer un frémissement à travers les branches flexibles des saules et ridant capricieusement par endroits la surface de l'eau qui se tachait de zones blanchâtres aux formes capricieuses et mobiles.

En dépit de ses préoccupations douloureuses, Blaise qui vivait plus avec la nature qu'avec les humains, s'arrêta pour observer les progrès de la tempête ; il arrivait au débouché du chemin de la Saunerie, en face du port de Colombier.

Son regard attentif qui se promenait sur la surface du lac s'arrêta tout à coup sur un point précis. Derrière un champ de roseaux venait d'apparaître un bateau flottant à la dérive, à une centaine de pas en avant, sur le blanc fond du port. On ne distinguait personne à son bord. L'embarcation, mal amarrée, sans doute, avait été prise par la première rafale et poussée brusquement au large.

« Il ne serait point malaisé d'y arriver pour la ramener, fit Blaise entre ses dents, en s'avancant peu à peu sur la grève. Mais il ajouta bientôt avec un haussement d'épaules : — Bah ! point ne me chaut ! que me font à moi les affaires des autres ? »

Et il allait se détourner pour poursuivre sa route, sur cette remarque pleine d'amertume, quand des clameurs bruyantes éclatèrent derrière le champ de roseaux, puis l'on vit émerger de l'eau une tête suivie de bras nus s'agitant avec détresse.

Le personnage qui se démenait ainsi en poussant des cris aigus, paraissait être à la poursuite du bateau, mais ne sachant probablement pas nager, il perdait courage à mesure que l'eau devenait

plus profonde. On percevait nettement ses exclamations dépitées et les apostrophes indignées qu'il adressait au fuyard pour le sommer de s'arrêter.

— Ah ! le pendard de vent ! ah ! la nef enragée ! Holà ! bellement, bellement ! Faudra-t-il que je me noie pour rattraper mes hardes ? Grand Saint-Guillaume, à l'aide ! Arrêtez-moi ce méchant larron !

La voix qui appelait à l'aide sur ce ton mi-lamentable, mi-burlesque, était celle d'un enfant. Ce fut peut-être ce qui mit en déroute la misanthropie de Blaise. Le fait est qu'en un tournemain le jeune garçon se fut dépouillé de ses vêtements et jeté à l'eau. S'avancant à grandes enjambées sur le banc de sable, il eut bientôt atteint l'endroit où barbotait désespérément celui auquel il venait en aide, le dépassa sans s'arrêter à le considérer ni à lui parler, et se mit à la nage à la poursuite du bateau.

Blaise était dans son élément ; à grandes brasses régulières il traversait les vagues courtes et pressées que soulevaient les rafales de joran, en poussant au large l'embarcation avec un in-

croyable vitesse. Le jeune garçon finit par l'emporter dans cette chasse à courre ; d'un vigoureux coup de reins il se hissa dans le bateau, à l'avant duquel il s'était accroché.

— Bon ! fit-il, avisant les rames sous des vêtements épars, et les ajustant aux bordages. Si elles n'y avaient été, j'eusse perdu ma peine.

Même avec leur aide, le jeune pêcheur, malgré toute son habileté et sa vigueur, eut fort à faire pour ramener au rivage l'embarcation fugitive, tant il devait lutter contre le joran. Il n'y parvint qu'en louvoyant et traçant maint zig-zag ; pendant ces manœuvres, le jeune garçon auquel Blaise était venu en aide, ne doutant pas de l'heureuse issue de l'aventure, regagna la rive où il s'accroupit à l'abri des roseaux, et encouragea le sauveteur de sa défroque et de son bateau, par des bravos chaleureux.

— Hardi ! l'ami ! Vous a-t-il de la poigne, tré-dame ! Voyez ça, comme il gouverne sa nef ! Par Saint-Guillaume ! ni vent ni joran ne tiennent contre ce gaillard ! Noël ! Noël !

Dans son enthousiasme, ne pouvant tenir en place, il bondit sur ses pieds et rentra dans l'eau

pour se porter à la rencontre de Blaise. Celui-ci, debout à l'arrière, nu comme un de ses ancêtres lacustres, maniait avec l'aisance que donne l'habitude, ses deux rames croisées ; d'un dernier élan, il engagea la proue de l'embarcation – bateau en meilleur état et plus élégant que sa vieille barque de pêche – sur les galets et le sable de la grève.

L'autre jeune homme s'y accrocha lestement et l'attira assez en avant pour que le vent ne pût l'emmener une seconde fois. Au reste, Blaise avait déjà sauté à terre et amarrait solidement le bateau à une lourde pierre à demi enfoncée dans la vase.

Quand il se releva et chercha ses vêtements du regard, le jeune inconnu qui s'habillait dans le bateau, lui tendit la main en s'écriant avec cordialité :

– Tope-là, l'ami ! tu m'as sorti une vilaine épine du pied : sans ton aide, j'en étais réduit à attendre la nuit parmi les roseaux, dans mon costume de père Adam, pour pouvoir rentrer sans trop de honte au logis. Encore, trédame ! au château on m'eût fait les cornes ! quelles risées, quels brocards ! Oui-da, tu m'as rendu là un signalé ser-

vice. D'aucuns eussent passé outre sans se vouloir mouiller pour autrui. Toi, tu n'as pas balancé ; au surplus, on voit que le lac et toi vous avez ensemble commerce étroit et familier. Tu nages comme une carpe et manies ces rames aussi aisément qu'un tailleur d'habits ses ciseaux.

Blaise, intimidé et comme étourdi par cette faconde, confus de cette cordialité à laquelle il n'était guère accoutumé, se laissait secouer la main et n'osait jeter sur son interlocuteur que des regards furtifs. Il cherchait une réponse et ne savait trop comment dire que le service rendu ne valait pas tant de gratitude. C'est qu'il sentait instinctivement que ce jeune garçon aux cheveux blonds et soyeux, aux allures dégagées et à la parole facile était d'une tout autre condition que la sienne.

« S'il savait qui je suis ! » songeait Blaise avec amertume.

— Or ça, s'écria l'autre, qui vit l'embarras de son sauveteur et voulut le mettre à l'aise, ce vent enragé te fait quasi grelotter, nu comme te voilà ; et moi qui t'empêche de rentrer dans tes hardes

que tu as jetées là-bas pour me secourir ! Vas-y promptement. Moi j'ai tôt fini.

Blaise endossait son pauvre bourgeron de toile, rapiécé aux coudes, quand le loquace jeune garçon vint le retrouver, vêtu d'un coquet costume à côté duquel l'humble défroque du jeune pêcheur faisait piètre figure.

Si ce contraste frappa péniblement Blaise, l'autre ne parut pas y prendre garde.

— Or sus, fit-il gaiement, je t'ai appelé « l'ami », ne sachant pas plus ton nom que tu ne sais le mien. Moi, je suis Simonet d'Engollon, page de Monseigneur Antoine de Colombier, depuis une quinzaine ; et toi ?

La fierté ombrageuse de Blaise se réveilla soudain et ce fut d'un ton de défi qu'il répondit :

— Oh ! moi je ne suis que Blaise Galland, un pauvre pêcheur d'Auvernier.

— Et un maître nageur et batelier ! ajouta le page sans rien perdre de sa cordialité. Trédame ! le lac et toi vous êtes compères ! Pour moi, dans l'eau je suis tout empêtré, faute de pratique. Ce n'est pas au Val-de-Ruz, où demeure monsieur

mon père, le donzel d'Engollon, qu'on peut se rendre habile en ces choses ; il n'y a là que mares à grenouilles et ruisselets sans conséquence.

— Or ça, ami Blaise, il faudra que tu m'enseignes, veux-tu ?

Il avait l'air si ouvert et si gai, parlait à Blaise d'un ton si exempt de hauteur ou de condescendance, que le jeune pêcheur, complètement gagné, cessa de se tenir sur la réserve et mit sa main brune et calleuse dans la main blanche, tendue vers lui.

— Ce sera quand vous voudrez, messire, dit-il avec un reste de timidité.

— Ah ! ça, se récria le page, c'est Simonet que je m'appelle ; quand j'aurai du poil au menton, et aux talons des éperons de chevalier, il sera temps de me bailler du « messire ». Mais le tard se fait et l'on ignore où je suis. Il me faut regagner le château en hâte, ou gare les étrivières ! L'écuyer Renaud n'est guère endurant, et je me suis échappé au bain, sans lui en demander le congé. Holà ! sauvons-nous, voilà la pluie !

De larges gouttes commençaient en effet à tomber en crépitant à la surface de l'eau.

— On se reverra à cette place ! cria le page en prenant sa course du côté de Colombier.

— Sûrement, Simonet ! osa répondre Blaise qui regardait courir le jeune page, sans se préoccuper de se soustraire lui-même à l'averse qui augmentait.

Il était accoutumé, lui, à toutes les intempéries et en avait essuyé bien d'autres ! D'ailleurs, en ce moment il était tout à ce sentiment nouveau d'affection qui venait de naître en lui, baume bien-faisant à son âme endolorie.

Voilà qu'au moment où il venait de se séparer pour toujours du seul être qui lui avait fait paraître la vie supportable, un autre se trouvait sur sa route qui lui rendait comme un reflet de cet amour perdu.

Ah ! certes, ce n'en pouvait être qu'un reflet : l'amour d'une mère ne se remplace pas. Mais lui, le déshérité, le paria, il aurait quelqu'un à aimer et qui répondrait à son affection.

Il se remettait en route sur cette pensée pleine d'espoir, quand soudain l'image de sa grand'mère se présenta à son esprit, et avec elle le sentiment de l'ignominie qui le souillait, lui aussi, devant la société, parce qu'il était le petit-fils de cette femme.

— Fils de sorciers ! murmura-t-il avec amertume. Ah ! s'il l'avait su, m'eût-il parlé comme il l'a fait ?

Et Blaise sentit son cœur se glacer à cette pensée, tandis que ses membres recevaient sans frissonner les torrents de pluie qui l'inondaient.

Chapitre 5

Le page Simonet n'était pas aussi indifférent à l'averse que son nouvel ami, à voir la façon dont il cherchait à s'y soustraire en jouant des jambes comme un cerf. Malgré son agilité, il n'en arriva pas moins à Colombier trempé jusqu'aux os, et à son entrée au château reçut de l'écuyer Renaud, chargé de sa surveillance et de son éducation, l'accueil le moins sympathique.

— Or sus, maître rôdeur, vous voilà bien accommodé, présentement, et c'est bien fait, par ma dague ! pour vous apprendre à courir la pretantaine, au lieu d'être au logis à faire vos besognes. Dirait-on pas d'un barbet qui sort d'une mare. Allez vous égoutter plus loin et endosser d'autres

hardes, s'il vous en reste, après quoi vous reviendrez céans m'expliquer...



Mais le page était déjà parti, pressé qu'il était de dépouiller sa défroque saturée d'eau.

L'écuyer, un homme dans la force de l'âge, long, sec, nerveux, vigoureusement découplé, mais au regard froid et dur, à la mine morose, secoua la tête d'un air vindicatif :

– S'il n'en tenait qu'à moi, grommela-t-il rageusement, tu ne t'en tirerais pas les braies nettes, effronté dameret ! quelques bons coups

d'étrivières t'auraient tôt assoupli. Mais nos seigneurs sont à tel point coiffés de ce damoiseau, qu'on n'ose toucher à sa peau. Messire Antoine s'ébaudit à l'écouter jacasser comme une pie, et dame Marguerite en fait son mignon et le compagnon de damoiselle Louise en ses jeux.

Tout en maugréant, l'écuyer se remit à fourbir avec brusquerie le harnais qu'il avait déposé pour admonester le page.

Ce mentor revêche, que son caractère peu accommodant avait fait surnommer de bonne heure « le hutin », était depuis sa jeunesse au service des sires de Colombier. Il n'était pas du pays ; dame Jaqua de Dompney, mère du seigneur Antoine, l'avait amené tout enfant avec elle au château, quand elle y était entrée elle-même. C'était son page, une des pièces de son trousseau ; aussi Renaud-le-hutin, de page devenu écuyer, les années aidant, en vint à être considéré comme faisant partie de la maison, où il jouissait d'immunités particulières, en dépit de son humeur revêche. C'était, au reste, un serviteur fidèle et dévoué, un écuyer expert, rompu à tous les

exercices du corps, maître dans l'art de la vénerie, et en particulier fauconnier sans rival.

Seulement la pétulance et l'étourderie du jeune âge ne trouvaient pas grâce à ses yeux. Renaud-le-hutin ne se souvenait pas de ses frasques de jouvenceau et traitait sans la moindre indulgence les pages qui lui passaient par les mains. Simonet d'Engollon, qui n'était pourtant sous sa férule que depuis deux semaines, en savait quelque chose, bien qu'il eût échappé jusque-là par grâce spéciale aux coups de lanière qui faisaient partie du système d'éducation de l'écuyer.

Le page, sans doute pour conjurer autant qu'il était en son pouvoir les effets du courroux que sa fugue avait allumé, eut échangé en un clin d'œil ses vêtements trempés contre d'autres.

Malgré cet empressement louable, il fut accueilli à sa rentrée dans la salle basse où l'on maintenait en état armes, harnais de chasse et de guerre, par cette verte apostrophe de Renaud-le-hutin :

— Or çà, maître coureur, vous m'allez dire sans détour où vous passez vos après-dînées, et ce, sans nul congé de moi ni de personne.

– C'est du lac que je viens, répondit franchement Simonet, tout en décrochant de la muraille une dague de chasse et se mettant à la fourbir avec zèle. Voyez-vous, sire écuyer, pour-suivit-il d'un ton persuasif, c'est la chaleur qui m'a induit en tentation : il m'a pris soudain une envie véhémente de m'aller plonger à l'eau, et comme c'était juste le moment où vous faisiez votre somme...

– Vous en avez profité pour décamper sans bruit comme un larron !

– Je ne voulais point troubler votre repos, fit le page d'un air innocent ; au surplus je comptais être tôt de retour, mais...

– Mais on s'accointe d'autres garnements, on muse, on barbote de compagnie, sans souci du temps qui s'écoule !

– Sur ma parole, sire écuyer, je fus seul au bain ; mais voici ce qui m'est advenu : ayant avisé là un bateau, je m'essayai d'abord à voguer le long des bords ; mais le maniement de la rame ne m'étant point familier, ma nef ne faisait que virer sur elle-même. Aussi je quittai tôt ce jeu pour me baigner, en laissant mes hardes dans le bateau. Sans y prendre garde, je m'en étais éloigné pour

trouver plus de fond, et soudain le vent s'éleva si fort qu'il emporta la nef plus vite que je ne pouvais la suivre, et en eau trop profonde pour moi qui ne sais point nager.

La face rechignée de Renaud grimaça une sorte de sourire.

— C'était bien fait, grommela-t-il en hochant la tête ; et s'il vous avait fallu revenir céans nu comme un têtard, vous auriez été payé selon vos mérites.

— Je le confesse, fit le page avec une contrition un peu affectée ; et si le bon Saint-Guillaume ne me fût venu en aide...

— Or ça, maître discoureur, interrompit l'écuyer d'un ton sévère, allez-vous mettre les saints de moitié dans vos déportements, et vous imaginer que Saint-Guillaume ait souci d'un méchant page qui n'en fait qu'à sa tête ?

— Je l'ai appelé à mon aide, ainsi que fait monsieur mon père en ses perplexités, répliqua Simonet avec vivacité, et il m'a envoyé un brave garçon qui n'a pas balancé à se jeter à la nage pour donner la chasse à la nef et la ramener avec mes

hardes. Ah ! pour celui-là, ajouta le page avec enthousiasme, c'est un vaillant ! Il le fallait voir se jouer des vagues et manœuvrer le bateau contre les coups de vent !

Renaud fit une moue dédaigneuse.

– Quelque manant de pêcheur ! grommela-t-il d'un ton méprisant. La belle prouesse pour qui vit dans l'eau plus que sur terre ! Ce qu'il en a fait, d'ailleurs, c'était pour la récompense.

Le page rougit violemment et ouvrait déjà la bouche pour protester contre cette insinuation, quand une réflexion subite l'arrêta :

« Et moi qui ne lui ai donné qu'une poignée de main ! »

Mais aussitôt, se rappelant l'expression de physionomie à la fois fière et timide de Blaise Galland, Simonet comprit pourquoi l'idée ne lui était pas venue d'offrir une récompense au jeune pêcheur.

– Vous vous méprenez, sire écuyer, dit-il en secouant la tête. Celui-là n'a point besoin pour le gain, mais par bon et serviable vouloir. J'eusse été malvenu à lui parler de récompense.

Le misanthrope écuyer haussa les épaules et ricana d'un air incrédule.

— À d'autres, mon jouvenceau ! Vous ne m'en ferez point accroire ; ce serait le merle blanc que ce manant-là ! Savez-vous seulement où il niche et qui est cet oiseau rare ?

Le page rougit de nouveau et peu s'en fallut qu'il ne lâchât une réplique acerbe. Mais il sut se contenir à temps et répondit froidement :

— C'est un pêcheur d'Auvernier du nom de Blaise Galland, et je le tiens pour brave et honnête.

Renaud-le-hutin releva brusquement la tête en sifflant d'une façon méprisante.

— Par ma dague ! maître page, fit-il d'un ton sardonique, vous vous portez garant bien à la légère de l'honneur d'autrui. Votre merle blanc, sachez-le, n'est qu'une méchante chouette. Allez demander à Auvernier en quelle estime y est tenue la noble maison dont ce Blaise Galland est issu, ce qu'est sa grand'mère, ce que fut son père et pourquoi il se jeta au profond du lac.

Le page avait interrompu son travail pour écouter Renaud, qu'il considérait avec attention. Jamais la figure de l'écuyer ne lui avait paru plus déplaisante ; d'ailleurs le ton agressif, haineux de ses insinuations malveillantes, mettait le jeune garçon en défiance.

Aussi, au lieu de demander à l'écuyer de préciser ses accusations, ce qu'attendait sans doute celui-ci, Simonet se prit-il à réfléchir, tout en continuant son travail ?

Tout à coup relevant la tête :

— Et sa mère, vous n'en avez point parlé ; qu'y a-t-il à dire d'elle ? fit-il, scrutant de son regard limpide et franc le visage renfrogné de Renaud qui s'assombrit encore à cette question.

Évidemment mal à l'aise pour y répondre, l'écuyer ne le fit qu'en se détournant à demi pour grommeler avec un haussement d'épaules une réponse indistincte ; le page n'en comprit que ces mots : « Portée en terre aujourd'hui. »

— Il revenait certainement du cimetière ! s'exclama Simonet avec compassion. Le pauvre garçon ! il me paraissait bien que quelque griève

peine le devait tourmenter. Or sus, ce qu'est sa grand'mère, poursuivit-il avec chaleur, ce que fut son père, je ne le sais, et Blaise n'en est point responsable, à mon sens. Pour lui, je l'ai dit et je ne m'en dédis point ; je le tiens pour brave et honnête jusqu'à preuve assurée du contraire.

Renaud haussa les épaules et marmotta entre ses dents :

– Il n'est pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre.

Puis relevant la tête :

– Écoutez, mon damoiseau, reprit-il d'un ton d'avertissement menaçant ; j'ai charge de vous, et n'entends point que vous vous accointiez d'un manant de qui, par surcroît, les proches ont méchant renom. Tenez-vous-le pour dit.

Et sans doute afin de couper court à toute velléité de réplique, il se leva pour aller retourner la clepsydre posée sur un bahut.

– On va sonner l'eau ; laissez là cette besogne et allez aux vôtres.

Le service du page l'appelait auprès des seigneurs à l'heure des repas, qu'on signalait dans la

cour par une sonnerie de trompe. C'était ce qu'en ce temps on appelait « sonner l'eau ».

Simonet accrocha au mur l'arme de chasse qu'il fourbissait, et en sortant de la salle basse, fit à l'écuyer qui lui tournait le dos un geste et une grimace de défi.

– J'en aurai le cœur net, fit-il entre ses dents, quand il fut engagé dans le corridor obscur conduisant à la cuisine. S'il n'y a rien contre ce garçon que ce que disent de ses proches quelques méchantes langues, nous verrons bien si ce maroufle d'écuyer m'empêchera de le hanter, s'il me plaît de le faire.

Le page n'avait pas, comme on le voit, de préjugés de caste, ce qui tenait, sans doute, autant à sa nature ouverte et joviale, qu'à sa première éducation et au genre de vie qu'il avait eu jusqu'alors au Val-de-Ruz.

Son père, le donzel Girard d'Engollon, bien que de condition noble, était un homme sans morgue et de nature bienveillante et débonnaire, qui, loin d'inculquer à ses fils Simonet et Jean le mépris du manant attaché à la glèbe, se plaisait à les voir prendre leurs ébats avec les enfants des vi-

lains du lieu et ne leur eût pas permis de se poser vis-à-vis de ceux-ci en tyranneaux.

Aussi les fils du donzel avaient-ils appris de bonne heure à estimer le mérite personnel, en dehors de toute autre considération.

Dans la cuisine où le page fit irruption en courant, une vieille femme corpulente, mais encore alerte, surveillait ses casseroles et activait son feu sous le grand manteau de cheminée à colonnes.



Simonet s'approcha vivement du foyer flambant :

– Dame Barbely, dit-il avec courtoisie, j'aurais une requête à vous adresser.

– Dites, maître Simonet, mais faites vite, le temps presse ! répondit la cuisinière en tournant vers le page une figure bienveillante et sillonnée de rides.

– À Colombier vous connaissez tout le monde, n'est-il pas vrai ?

Elle fit en souriant un signe de tête affirmatif et souleva le couvercle d'un pot de fer pour en remuer le contenu.

— Et loin à la ronde, pareillement ? continua à interroger le page.

— J'ai septante ans, mon jeune maître, et suis née à Areuse, conséquemment... mais hâtez-vous ; on va sonner la trompe.

Et tout en parlant, elle enleva du feu le pot de fer et versa le potage qu'il contenait dans une soupière d'étain soigneusement polie.

— Savez-vous qui est Blaise Galland ?

La vieille femme regarda attentivement le jeune garçon avant de répondre ; puis satisfaite, sans doute, de son examen, elle répondit :

— Je le sais, il demeure à Auvernier, où sa mère vient de défunter. On l'a mise en terre aujourd'hui.

Cependant elle se tenait sur la réserve, attendant de voir où en voulait venir le page.

— Y a-t-il du mal à dire contre ce garçon ? continua Simonet.

– Je sais qu’il fut toujours bon fils et depuis tantôt trois ans le soutien de la maison. Quelqu’un vous a-t-il dit le contraire, mon jeune maître ?

– L’écuyer Renaud n’aime ni lui ni les siens, à ce qu’il m’a paru, et ce tantôt...

– Renaud-le-hutin est une méchante langue, s’écria vivement la vieille cuisinière en brandissant sa cuiller à pot. De qui parle-t-il jamais en bien ? Au surplus, s’il a une dent contre ceux que vous dites, c’est que... mais voilà la trompe qui sonne ; vite allez à votre besogne et laissez-moi à la mienne.

Chapitre 6

Malgré sa haute charge de lieutenant-général du comte Rodolphe, Antoine de Colombier n'était en somme qu'un vassal, aussi sa demeure n'affectait-elle pas les allures de château-fort des seigneurs de Vaumarcus et de Gorgier.

Au XVe siècle, le manoir de Colombier était de dimensions plus modestes qu'aujourd'hui ; les seigneurs de cette famille ne menaient pas un grand train de maison, et ne se faisaient pas servir par un nombreux domestique. La cuisinière Barbely, l'écuyer Renaud cumulaient des emplois fort divers, secondés, il est vrai, auprès des seigneurs, par le page et par une jeune fille du village faisant l'office de chambrière. À l'écurie se tenait à de-

meure et n'en sortait guère un palefrenier caduc et au caractère bizarre, du nom de Leschet.

Étant de noble lignée, Simonet d'Engollon, tout en servant les seigneurs auprès desquels son père l'avait placé pour le former aux belles manières et compléter son éducation, avait le privilège de manger à leur table, et toute proportion d'âge gardée, était traité par eux sur un pied de quasi égalité.

Comme l'avait dit l'écuyer Renaud dans son monologue bourru, le jeune garçon était entré d'emblée dans les bonnes grâces des maîtres du logis, et il le devait à son heureuse nature, à son caractère droit, ouvert, à sa gaîté de bon aloi.

La petite damoiselle Louise, âgée de huit ans, en avait aussitôt fait son grand ami, son chevalier, l'esclave de ses caprices d'enfant unique et volontaire. La mère de cette petite despote, dame Marguerite d'Asuel, bien qu'assez hautaine par nature et par éducation, daignait traiter avec condescendance le jeune page qui jouait d'une façon si chevaleresque son rôle de cavalier servant vis-à-vis d'elle et de sa fille. Quant à Monseigneur Antoine de Colombier, il se délectait aux saillies impré-

vues, aux récits drolatiques qu'improvisait Simonet au cours des repas, en réponse aux questions incessantes et parfois saugrenues de la petite damoiselle.

Ces gais propos faisaient oublier pour un moment au maître du logis les tracas de la politique ; et Dieu sait si sa charge de lieutenant-gouverneur lui en procurait, en ces temps agités où retentissaient autour de la comté les cliquetis des hallebardes suisses, et le grondement lointain du canon bourguignon !

Le digne seigneur, peu belliqueux par nature, et ami de ses aises, était de l'avis de son suzerain, lequel avait pris le parti d'une prudente neutralité entre ses bons amis les Suisses et son non moins bon ami le duc Charles de Bourgogne. Mais, hélas ! les sujets peu soumis de Rodolphe et notamment les turbulents bourgeois de Neuchâtel ne l'entendaient pas de cette oreille, et cherchaient malicieusement à le compromettre et à lui forcer la main, en manifestant en toute occasion leur sympathie pour les cantons, auxquels les attachaient de vieilles traditions de confraternité. Il en résultait que le lieutenant-gouverneur, au lieu

de goûter paisiblement les joies du foyer domestique, passait le plus clair de son temps à Neuchâtel, occupé à démêler l'écheveau que brouillaient à plaisir ces incorrigibles bourgeois, tandis que son suzerain, fort en peine pour l'intégrité de sa souveraineté, était sans cesse sur le chemin de Berne pour aller assurer Leurs Excellences de son attachement et de sa fidélité à leur combourgeoisie, en dépit des apparences contraires, et les prier de ne pas s'offusquer de la présence de son fils Philippe sous les drapeaux de Charles. Le duc se refusait absolument, au dire de Rodolphe, à libérer Philippe qui était depuis onze ans à son service. À vrai dire, le jeune homme qui, à l'âge de treize ans, avait déjà combattu dans les rangs des Bourguignons à la sanglante journée de Montlhéri, se trouvait bien où il était et ne tenait nullement à quitter ses compagnons d'armes pour des raisons de convenances politiques.

Et voilà pourquoi, depuis deux jours, Antoine de Colombier ne tenait plus sa place à la table de famille.

Le page Simonet s'était trop attardé auprès de la vieille Barbely ; quand il entra dans la salle à

manger, la châtelaine, déjà installée avec sa fille devant la table servie, lui dit avec un regard et un ton sévères :

— Qu'est-ce à dire, maître Simonet ? Est-il séant à un page de se faire attendre de sa dame aux repas ou ailleurs ? Renaud a dû remplir votre office et mettre Mademoiselle de Colombier sur sa chaise.

Simonet se glissa à sa place en baissant la tête avec contrition, sans chercher à se justifier.

La petite demoiselle de Colombier le suivait avec compassion du candide regard de ses yeux bleus, et nous avons regret de le confesser, elle profita du moment où sa mère disait le « bénédicité », pour faire à son chevalier déconfit un signe de réconfort.

Ce n'était déjà plus le temps patriarcal où, chez les plus grands seigneurs, maîtres et serviteurs s'asseyaient côte à côte pour manger à la même table. On ne voyait plus prendre place aux repas, à côté des nobles maîtres du logis, que les gens du seigneur composant ce qu'on appelait la « maison » : l'écuyer, les pages, les hommes d'armes, quand il y avait de ceux-ci à demeure,

l'intendant, l'aumônier, le maître-veneur, si l'importance du manoir et de ses maîtres comportait un personnel aussi complet.

Ce n'était pas le cas chez le seigneur de Colombier, où l'écuyer Renaud, sorte de maître Jacques, cumulant toute sorte d'emplois, était avec le page Simonet d'Engollon le seul commensal du manoir.

Assis vis-à-vis du jeune garçon, au bas bout de la table, le hargneux écuyer avait joui méchamment de la réprimande adressée au page, et le clin d'œil qu'il lui décocha avait une tout autre expression que celui de la petite damoiselle Louise.

Simonet haussa les épaules et répondit au regard sarcastique de l'écuyer par un regard de défi.

Décidément, page et écuyer n'étaient pas faits pour s'entendre.

Commencé sous de si fâcheux auspices, le repas ne pouvait que manquer d'entrain. Si messire Antoine de Colombier eût été présent, il eût, d'une parole conciliante, remis toutes choses au point, car c'était un homme jovial et débonnaire. Mais

dame Marguerite née d'Asuel avait une si haute idée de sa dignité, qu'elle eût cru y manquer en paraissant faire des avances au page pris en faute.

Droite et raide sur sa chaise à haut dossier sculpté, elle portait les mets à sa bouche d'un air aussi sévère que si elle se fût acquittée d'un devoir impérieux et pénible.



La petite Louise qui avait le cœur gros, ne mangeait que du bout des dents et regardait à tout moment du côté de Simonet, auquel elle n'osait adresser la parole.

Pour mettre sa petite amie à l'aise, le page eût volontiers fait amende honorable et présenté des excuses pour son retard, mais l'air narquois et provocant de Renaud, qui paraissait jouir de ce qui mettait tout le monde à la gêne, paralysa ce bon mouvement.

— Pas par devant lui, se dit Simonet. Quand il n'y sera plus, à la bonne heure.

Le souper s'acheva dans un silence lugubre. Quand la maîtresse de la maison eut constaté d'un

regard circulaire que tous les convives avaient fini, elle récita les « grâces » non en dépêchant et bredouillant la formule latine, ainsi qu'en agissait Monseigneur Antoine pour finir plus vite, mais posément, distinctement, comme s'il s'agissait de la proclamation d'un décret.

L'amen à peine prononcé, Simonet fut à son poste auprès de Mademoiselle de Colombier, qu'il descendit de sa haute chaise à bras où elle était perchée, puis se chargeant du massif chandelier de cuivre placé au milieu de la table, il précéda la châtelaine et sa fille pour éclairer leur marche jusqu'à leur appartement.

Là, comme dame Marguerite le congédiait d'un geste majestueux, au grand désappointement de sa fille qui la tirait en chuchotant par le pan de sa robe, le page lui dit avec sa franchise d'allures, mais d'un ton respectueux :

— Je vous ai manqué, Madame, et j'en suis fort marri. Je m'étais attardé à demander quelque affaire à dame Barbely. Vous plairait-il de me pardonner ?

La châtelaine avait bon cœur, bien qu'elle le laissât s'entourer parfois d'une cuirasse de préju-

gés, de formalisme et d'étiquette. Satisfaite de l'acte de soumission du page, elle lui dit avec condescendance :

— C'est bien, Simonet, nous oublierons ceci ; mais veillez sur vous, dorénavant. Voilà Mademoiselle Louise qui réclame de vous quelque conte que vous lui avez promis.

La petite fille, ravie de cette heureuse conclusion de l'incident, poussa une exclamation joyeuse et grimpant sur une escabelle garnie d'un coussin, invita le page à prendre place devant elle, sur un marchepied.

— Le dragon, vous savez, Simonet ! fit-elle, les yeux brillants et les joues colorées par la fièvre de l'attente ; puis secouant d'un air mutin ses boucles blondes :

— Sera-ce bien terrible et aurai-je grand peur ?

— À propos, Simonet, fit la châtelaine qui regardait distraitemment la broderie à fils d'or, commencée sur son métier, de quelles affaires aviez-vous à deviser avec Barbely ?

Mademoiselle Louise fit sa moue d'enfant gâté. Elle voyait ajournés son conte et le délicieux frisson qu'elle s'en promettait.

Simonet répondit sans embarras :

– Je voulais savoir d'elle si elle connaissait certain garçon d'Auvernier, du nom de Blaise Gal-land.

Il parut au page que la châtelaine avait l'air surpris et mécontent.

De fait, ce fut d'un ton plus sec qu'elle reprit :

– Et qu'y a-t-il de commun, je vous prie, entre ce manant et vous ?

Il était évident que tout ceci déplaisait à la dame de Colombier.

Simonet n'en répondit pas moins avec une généreuse chaleur :

– Ce garçon m'a bravement sorti de peine cette après-dînée.

Et il raconta son aventure des bords du lac.

Dame Marguerite demeurait froide, mais la petite Louise qui avait écouté l'histoire avec une attention croissante, en attendant celle du dragon,

battit des mains quand Simonet en fut au dénouement.

Sa mère réprima d'un regard sévère cette manifestation inconvenante. Puis, se tournant vers le page :

— Il suffit ; ce jeune manant n'a fait là que son devoir, et il eût mérité d'être châtié s'il ne fût venu à votre aide, étant, lui, de condition servile et vous de classe noble.

Simonet ne put s'empêcher de répliquer assez vivement, et avec un léger sourire :

— Vrai est-il, toutefois, que ne voyant de ma personne que la tête, il ne pouvait savoir si celui qui criait était noble ou vilain ; c'est pourquoi...

— Paix, maître page ; il suffit, ai-je dit. Et prenez-y garde, au surplus ; il ne convient pas qu'un fils de sang noble se commette avec gens de si basse extraction, lesquels par surcroît... Mais Mademoiselle Louise attend son conte.

Simonet s'exécuta ; mais il est à présumer que la petite damoiselle ne trembla pas autant quelle se l'était promis, à l'audition de l'histoire du dragon des gorges du Vauseyon. Le page n'était pas

en verve. La façon hautaine dont la châtelaine avait parlé de ce jeune pêcheur dont lui, Simonet, avait été l'obligé et qui lui était si sympathique, avait froissé ses instincts généreux, et coupé du même coup les ailes aux fantaisies de son imagination.

La bête fabuleuse dont il narra les méfaits et la finale extermination, était en somme un monstre d'aspect modérément effrayant et d'appétits moins féroces que n'y avait compté damoiselle Louise, et il fut occis sans longues et palpitantes péripéties ; évidemment Simonet avait hâte d'en finir. Il s'accorda cependant le malicieux plaisir de mettre en scène, comme vainqueur du monstre, non point un noble chevalier maniant la lance et l'épée, mais un pauvre serf, bûcheron de son état, qui accomplit son exploit à grands coups de cognée, et fut pour ce haut fait affranchi par son seigneur, lequel l'éleva en outre à la dignité d'écuyer.

Qui sait même si le malin page ne fût pas allé jusqu'à faire de son héros le gendre et successeur du seigneur de Valangin, si dame Marguerite n'eût coupé court au conte en congédiant le conteur.

– Il suffit, Simonet, dit-elle en faisant un geste majestueux de sa main blanche. C'est l'heure pour Mademoiselle de faire ses oraisons avant le repos de la nuit.

Mademoiselle fit sa moue d'enfant gâté et tenta d'implorer un sursis.

– Oh ! Madame ma mère, un petit conte encore, un tout petit ; celui-ci était si bref. Il n'est point tard, et quand Monsieur mon père est là...

D'un regard impérieux et d'un froncement de sourcils, la châtelaine imposa silence à la petite audacieuse, que Simonet eût bien voulu consoler par la promesse d'un récit merveilleux pour le lendemain ; mais dame Marguerite coupa court à cette velléité en se tournant vers lui avec une certaine impatience.

Le page comprit et tira sa révérence.

– Par ma barbe à venir ! murmura-t-il en s'en allant, madame est aujourd'hui, sauf révérence, de commerce aussi malaisé qu'un fagot de chardons, et je le vois, elle voudrait, aussi bien que ce hutin de Renaud, m'empêcher d'avoir affaire à ce gentil Blaise Galland, comme s'il était féru de peste ou

de ladroterie ! Maugrebleu ! comme dit mon oncle le chanoine quand il s'oublie, nous verrons bien ! Homme pour homme, un vilain vaut un noble, s'il a le cœur haut et bon, mon père ne l'a-t-il pas dit quand Claudiot-le-Tors se jeta au travers du feu pour tirer la vieille Zabeau de sa mesure qui flam-bait ?

Mais allons voir si la bonne Barbely est encore en sa cuisine. Sûrement elle en sait plus long sur Blaise Galland et les siens que qui que ce soit.

Chapitre 7

À la même heure, dans la misérable mesure de la Gravière, l'orphelin qui faisait l'objet des préoccupations du page, était assis auprès d'un feu de broussailles mourant et regardait les tisons d'un œil fixe et morne. Voyait-il dans ce brasier qui s'éteignait l'image de la mère aimée dont il venait de se séparer pour toujours, ou celle de cette aïeule dont la décrépitude et la sénilité avaient fait un corps sans âme, et qui allait être à l'avenir l'unique compagne de sa triste vie ?

Il soupira douloureusement et tourna la tête vers un angle obscur, d'où partait le bruit d'une respiration embarrassée. La vieille femme sommeillait sur son grabat, où Blaise, après lui avoir fait avaler sa pitance comme à un enfant, l'avait

étendue ainsi qu'il le faisait chaque soir depuis que sa mère avait dû s'aliter.

Il reprit sa première position et murmura comme dans un rêve : — Désormais ta grand'mère n'aura plus que toi, soigne-la jusqu'à la fin et que Dieu te soit en aide ! Dieu ! répéta-t-il d'un ton amer, lequel ? est-ce le même devant qui tous ces gens qui nous haïssent et nous outragent vont s'agenouiller dans l'église de Colombier ? Si c'est celui-là !...

D'un geste découragé il se prit la tête dans les mains.

Au milieu de l'ignorance générale des vérités les plus élémentaires de la religion, remplacée à cette époque par des pratiques de dévotion machinale et un tissu de superstitions grossières, comment Blaise eût-il pu raisonner autrement ?

Par sa mère, douce, bonne, résignée mais ignorante comme on l'était dans les masses à cette époque, il avait appris vaguement l'existence d'un Dieu, puissance mystérieuse qu'on adorait dans les lieux consacrés à cet usage, comme le temple de Colombier, le prieuré de Corcelles, et cela à certains jours fixes, comme les dimanches et jours

de fête. C'était en l'honneur de ce Dieu qu'on sonnait les cloches, qu'on allumait des cierges, qu'on faisait des génuflexions et des signes de croix, qu'on récitait des prières en une langue incompréhensible. C'était ce Dieu, du moins sa mère le lui avait laissé entendre, qui était cloué, les bras étendus sur une croix, à l'entrée du cimetière ; pourquoi ? on n'avait jamais pu le lui expliquer.

Au reste, Blaise n'avait guère assisté aux cérémonies pompeuses et étranges du culte public, car à mesure qu'en grandissant, il se rendait compte de l'aversion dont les siens et lui-même étaient l'objet et en souffrait toujours plus, il avait fini par refuser d'accompagner sa mère aux offices. Elle-même s'en éloigna aussi peu à peu, rebutée par les propos malveillants, puis retenue forcément au logis par la maladie, par sa faiblesse croissante.

Les garçons de l'âge de Blaise, il le savait, avaient tous accompli à l'église certaine cérémonie mystérieuse, après avoir reçu les enseignements du prêtre. Celui-ci avait même invité la veuve à faire participer son fils à ces instructions, sans y mettre, il est vrai, ni cordialité ni insistance. Mais

Blaise avait catégoriquement déclaré qu'il ne voulait pas aller s'exposer aux outrages, ni entendre vilipender sa famille.

Ce refus de Blaise d'entrer dans l'Église avait naturellement fourni à la malignité publique une arme de plus contre les gens de la Gravière et prouvé d'une façon indiscutable que le jeune garçon, comme tous les siens, était bien et dûment entaché d'hérésie, inféodé à l'Esprit du mal.

— Voyez le mécréant, voyez le méchant valdois, s'il ne sent point le fagot à plein nez ?

Les derniers tisons s'étaient éteints dans l'âtre. Blaise frissonna sous ses vêtements encore imprégnés d'humidité depuis l'orage qu'il avait essuyé dans l'après-midi. Le fils du pêcheur n'avait pas comme le page une garde-robe de rechange.

Il s'enveloppa dans un vieux caban tout en loques, et alla se jeter sur son grabat, litière de feuilles de roseaux recouverte d'un sac de toile grossière. Pourtant ce ne fut ni la dureté de cette misérable couche, ni l'humidité pénétrante se dégageant de ses vêtements, qui tinrent longtemps encore éveillé le jeune garçon, mais bien les tristes

pensées qui se heurtaient dans son cerveau, les perspectives désolées qui s'ouvraient devant lui.

Cependant, au milieu de l'obscurité lugubre qui enveloppait pour lui le présent et l'avenir, un point lumineux s'était mis à briller : Blaise repassait en son cœur la scène des bords du lac ; il re-voyait la figure gaie et ouverte du page, il entendait ses paroles cordiales, sentait la chaleureuse pression de sa main. Et bercé par ce souvenir, opérant sur son cœur meurtri comme un bienfaisant calmant, il s'endormit enfin pour rêver de sa mère et de Simonet d'Engollon.

Ah ! ces songes heureux, le matin vint trop tôt les faire évanouir, en les remplaçant par la triste réalité.

La vieille femme, éveillée dès l'aube, s'était mise sur son séant, et tâtonnant autour d'elle, grommelait des sons inarticulés, sur un ton moitié plaintif, moitié impérieux. En elle rien ne subsistant plus de l'être humain que les besoins animaux, la faim la sortait ainsi à demi de son mutisme à intervalles réguliers, pour lui faire réclamer sa nourriture.

Réveillé brusquement par cet appel connu, Blaise se passa en soupirant la main sur le front ; il se souvenait des deux femmes qui depuis des mois dépendaient de ses soins ; celle dont le cœur aimant lui avait aidé à supporter le fardeau de la vie était partie ; l'autre, qui rendait celui-ci plus lourd, était restée. Il eut un mouvement de révolte et se retourna sur sa couche, cherchant avec impatience à échapper à la plainte monotone de son aïeule. Mais il eut beau enfouir sa tête dans sa li tière de roseaux, ces sons inarticulés lui dirent clairement :

— Elle n'a plus que toi ; soigne-la jusqu'à la fin et que Dieu te soit en aide !

— Salomé ! ma fille ! cria tout à coup distinctement la vieille femme.

Sa fille ! c'était vrai ; la mère qu'il avait tant aimée était sa fille, après tout, à cette femme pour laquelle Blaise n'avait jamais éprouvé les sentiments d'un petit-fils, non point à cause de son état de décrépitude et d'inconscience, mais parce qu'il l'accusait en lui-même d'être la cause de la malédiction qui pesait sur toute la famille.

Oui, Salomé Galland, sa mère à lui, avait été la fille de Jaqua Grandjean, sa fille toujours soumise, attentive et respectueuse, en dépit de tout, et il se souvenait maintenant avec remords qu'il avait chagriné fréquemment sa mère et s'était attiré ses répréhensions, en traitant son aïeule avec brusquerie et en lâchant à son adresse des propos aigres et irrespectueux.

Il se leva vivement et vint calmer la vieille femme comme on fait d'un enfant.

— Du lait, du bon lait de la Biquette, tout à l'heure ! lui cria-t-il à l'oreille.

Et il courut traire la vieille chèvre, qu'on entendait bêler dans le petit réduit accoté à la mesure.

Le bon lait fumant qu'il apporta dans une sébile de bois, où il mit tremper quelques morceaux de pain de seigle, fut mangé avec voracité par la vieille femme qu'il fallait nourrir comme un enfant, car ses mains tremblantes n'eussent pu porter les aliments à sa bouche. Avec un grognement de satisfaction elle se recoucha comme un animal repu, et fit mine de se rendormir, ce qui parut embarrasser son petit-fils, car il avait l'habitude

de la lever et de l'installer devant la maison aussitôt après son repas du matin. Il resta un moment à la considérer d'un air irrésolu.

– Je serai bien une heure ou deux sur le lac, murmura-t-il avec perplexité ; le temps de jeter mes filets. Lequel vaut le mieux : qu'elle soit assise sur son banc, là dehors, ou couchée céans ? S'il n'en tenait qu'à moi... mais de fait, puisqu'elle a si grand sommeil, laissons-la dormir.

Sur le lac flottait un voile de brume qui s'en allait par lambeaux, mis en fuite, semblait-il, par les rayons du soleil levant, quand Blaise, chargé de ses rames et de ses filets qu'il abritait sous un auvent, s'achemina vers son bateau. Comme la Gravière, qui s'isolait du reste du village, la pauvre embarcation gisait solitaire sur les galets, loin des autres bateaux de pêche, image fidèle et navrante de cette famille, tenue à distance du reste de l'humanité par une malveillance implacable, marquée d'un sceau d'infamie par d'injustes et stupides préjugés.

En ce moment, au reste, les bords du lac étaient déserts ; toute la vie était concentrée au village et dans les vignes, car la vendange avait

commencé la veille. Sur les pavés retentissait le roulement sourd des chars à bœufs, transportant les bosses dont on se servait en ce temps pour charrier la vendange, et dans les vignes, les interpellations bruyantes des vendangeurs qui commençaient le travail, se croisaient joyeusement.

On eût dit que Blaise cherchait à se soustraire à ces gaies rumeurs qui lui faisaient plus cruellement sentir son isolement absolu ; sans se retourner du côté où éclatait toute cette joyeuse agitation, il travaillait fiévreusement avec une sorte d'emportement à rejeter hors de son bateau l'eau qui en remplissait le fond. On voyait qu'il avait hâte de s'éloigner. Aussi l'opération n'était-elle qu'incomplètement terminée, quand il souleva l'arrière de l'embarcation et la mit à flot d'un vigoureux effort. À peine sur ce frêle esquif aux planches vermoulues sur lequel il risquait chaque jour sa vie, le jeune pêcheur parut transformé.

Ses traits, soucieux et contractés à l'ordinaire, se détendirent, son front se releva, ses narines se dilatèrent pour aspirer l'air frais du matin, les senteurs de ce lac qui était son domaine, son père nourricier.

Le vieux bateau bondissait en avant, sous les coups de rames vigoureux de l'adolescent, comme un coursier aiguillonné par l'éperon.

La pêche ne donna pas d'abord ce que Blaise avait espéré, et il lui fallut, pour ne pas revenir à peu près à vide, prolonger sa station sur le lac au delà du temps qu'il s'était fixé. Mais aussi ses derniers coups de filet furent si fructueux qu'il se voyait presque embarrassé de sa richesse. Une fois de retour, il lui faudrait en tirer parti, chercher à vendre les plus belles pièces. C'était là le revers de la médaille, et l'on comprend que dans la situation particulière de Blaise Galland, avec le renom infamant fait à sa famille par la voix publique, l'obligation d'aller offrir de porte en porte le produit de sa pêche devait lui être particulièrement pénible. Aussi bien, ne voulant pas s'exposer aux rebuffades brutales, aux mépris non déguisés qui ne lui eussent pas manqué à Auvernier, cherchait-il à vendre son poisson tantôt au château de Colombier ou chez le curé, tantôt aux moines du prieuré de Corcelles ou au donzel de Cormondèche.

Un jour, espérant tirer un beau profit de quelques truites d'une grosseur extraordinaire, il avait tenté la vente à Neuchâtel. Mal lui en avait pris ; le pauvre Blaise, dans son inexpérience et l'ignorance où il était des lois et règlements, des droits du comte et des privilèges des bourgeois, ne savait pas à quoi il s'exposait. Pour n'avoir pas acquitté la redevance de quatre sols que devait payer tout marchand de poisson du dehors, il avait été signalé par les pêcheurs de la ville aux agents qui, en lui confisquant son poisson, l'avaient menacé de la geôle s'il y revenait.

Le jeune pêcheur songeait à tout cela en regagnant la rive à force de rames, et son front se rembrunissait. Puis il n'était pas sans inquiétude au sujet de sa grand'mère. Pourvu qu'elle n'eût point tenté de se lever durant l'absence prolongée de son petit-fils ! Elle avait parfois de ces retours subits mais fugitifs de volonté : avant qu'on eût pu la prévenir, elle se levait brusquement, faisait quelques pas en tâtonnant, puis s'abattait comme une masse. C'est ainsi qu'un jour où Blaise ayant dû, comme la nécessité l'y forçait souvent, laisser seules au logis sa mère alitée et son aïeule infirme, avait à son retour trouvé celle-ci gisant dans une

mare de sang. Pendant que sa fille sommeillait, la vieille femme s'était subitement mise à traverser la pièce et était allée trébucher et s'abattre sur le coin de l'âtre, qui lui avait ouvert le front. Le souvenir de ce tragique incident hantait l'esprit de Blaise. Il se sentait responsable de cette grand'mère qu'avait solennellement léguée à ses soins sa mère mourante, et à laquelle jusqu'alors il n'avait guère témoigné qu'indifférence et même répulsion.

S'il n'avait pas été si absorbé par ses inquiétudes, Blaise eût sans doute prêté plus d'attention aux clameurs de toute sorte qui partaient du milieu des bandes de vendangeurs disséminés sur les coteaux voisins de la rive, et il y eût démêlé certaines apostrophes moqueuses et insultantes à son adresse. Mais il avait hâte d'arriver et ne prêtait qu'une oreille distraite à tous ces bruits et à cette animation.

Les appréhensions de Blaise ne furent heureusement pas justifiées. Le jeune garçon retrouva sa grand'mère dans la position où il l'avait laissée, mais éveillée et tâtonnant avec inquiétude autour

d'elle, tout en proférant un murmure plaintif, pareil au vagissement d'un enfant au berceau.

Blaise, tout remué, s'approcha vivement :

— Je viens, grand'mère ! cria-t-il en se penchant sur elle pour la soulever. Dehors, oui, aller dehors, au soleil, au bon soleil.

Et sa voix, bien qu'il dût l'élever pour se faire entendre, se faisait tendre et compatissante comme celle d'une mère apaisant son enfant désolé.

Chapitre 8

C'est au château de Colombier que Blaise résolut d'aller d'abord offrir les plus beaux échantillons de sa pêche de la matinée. Après avoir apprêté le menu fretin pour son dîner et celui de sa grand'mère, et installé celle-ci sur le banc où elle paraissait se trouver mieux que partout ailleurs, il se mit en route en bateau, autant pour éviter les interpellations des vendangeurs, que dans le secret espoir de trouver le gentil page au rendez-vous que celui-ci lui avait donné sans en fixer le jour. Mais la plage était déserte au port de Colombier. À la lisière des champs de roseaux on ne voyait que la barque à laquelle Blaise avait donné la chasse la veille et qu'il avait ramenée au rivage avec la défroque du page. C'était une embarcation

de luxe appartenant au sire de Colombier, qui s'en servait pour se rendre en ville, quand il n'était pas d'humeur à chevaucher par la chaleur. Le seigneur gouverneur étant quelque peu obèse, se mettait aisément en nage, et abandonnait volontiers son palefroi pour son bateau. Si l'avant-veille il n'avait pas usé de son moyen de locomotion favori, c'est qu'il avait dû enfourcher son cheval pour accompagner à Neuchâtel un envoyé du comte de Romont, venant proposer une suspension d'armes entre les Suisses et la Bourgogne. Ces montagnards entreprenants et obstinés n'y allaient pas par quatre chemins : depuis près d'une année, ils faisaient payer cher à la duchesse de Savoie l'appui qu'elle prêtait à la Bourgogne. Pareils aux taureaux de leurs montagnes, ils s'étaient rués sur ses états du Pays de Vaud et s'y taillaient de copieuses tranches à ses dépens, pour punir la politique princesse de sa dissimulation.

Il va sans dire que de ces graves événements, notre humble pêcheur d'Auvernier ne se préoccupait point, ou plutôt ne savait pas le premier mot.

Ne trouvant pas Simonet sur la plage, il se mit en route pour Colombier, avec le vague espoir de rencontrer le page au château.

Il n'attendait rien d'autre de cette rencontre, bien entendu, que le plaisir de serrer de nouveau cette main à la chaude étreinte, de revoir ce visage affable et franc, de s'entendre interpeller par cette voix cordiale qui la veille lui avait réchauffé le cœur.

Pauvre Blaise ! La figure qui l'accueillit à la porte du château n'avait aucun des dehors sympathiques de celle du page, car c'était la longue et déplaisante personne de Renaud-le-hutin qui barrait le passage.

— Point, nenni ! fit le hargneux écuyer de son ton le plus rogue, on n'a que faire céans de ton poisson, aujourd'hui ni demain. Ôte-toi de là, et tôt, tu encombres le chemin !

Comme Renaud remplissait chez le sire de Colombier les fonctions de majordome, il était le maître d'agréer ou de rebuter d'infimes fournisseurs comme le pêcheur d'Auvernier. Blaise, trop fier d'ailleurs pour chercher à fléchir l'écuyer hargneux, n'avait plus qu'à s'en aller, puisqu'il

n'avait pu parvenir jusqu'à la vieille Barbely qui l'eût reçu tout autrement, il le savait par expérience. Aussi cachant sa déception sous un fier regard lancé à l'écuyer majordome, remit-il sans mot dire sa manne d'osier sur son épaule, et se dirigea-t-il du côté de la vieille cure adossée à l'église Saint-Etienne, qui élevait non loin de là sa tour terminée par un modeste toit en pignon.



Le temple de Saint-Etienne à Colombier.
(Bâti en 1314, démoli en 1826.)

L'accueil qu'il reçut de la servante du curé dédommagea en partie Blaise de la rebuffade qu'il venait d'essuyer. À première vue, pourtant, cette grosse commère d'âge mûr, aux traits masculins, ravagés par la petite vérole, au parler rude et brusque, au menton presque aussi barbu que celui d'un soudard, ne paraissait guère plus avenante que Renaud-le-hutin. Mais elle accueillit tout autrement que lui les offres de Blaise.

— Oui-da, que j'en veux du poisson ; n'est-ce pas demain vendredi ? Tu arrives à point. Viens çà, garçon, viens-t'en à ma cuisine. Aussi bien messire Udriet m'a-t-il enjoint si par aventure tu venais... Il est aux vignes, sans quoi...

Guillemette Coste parlait par saccades et laissait volontiers ses phrases en suspens, jugeant sans doute inutile d'exprimer ce qui se pouvait entendre sans explication.

Mais le ton était affable, et Blaise en fut surpris, car jusqu'à ce jour cette grosse femme à la mine rébarbative, tout en achetant assez souvent son poisson pour la table du curé, s'était tenue sur la réserve vis-à-vis du jeune garçon, le traitant, sinon avec rudesse, du moins avec une froide indif-

férence, et sans s'informer jamais, comme le faisait la vieille Barbely du château, de l'état de santé de sa mère.

Ce jour-là sa voix rude avait des inflexions bienveillantes, et tout en faisant son choix dans la manne de Blaise, la grosse femme observait celui-ci avec un intérêt évident, et ne paraissait pas pressée comme à l'ordinaire de se débarrasser de sa présence.

— Belle palée, toute belle, et qui frétillait naguère au lac, hein, garçon ?

— Pêchée ce matin, répondit Blaise laconiquement et sans regarder la servante.

Cette affabilité que lui témoignait subitement la grosse Guillemette le rendait défiant au lieu de le mettre à l'aise. Les pauvres animaux accoutumés à ne recevoir que des coups, reculent devant une caresse, la prenant pour un piège.

Froissée de voir ses avances si froidement accueillies, Guillemette fronça les sourcils, regarda Blaise de travers, et sans plus se mettre en frais de conversation, paya son achat de quelque menue monnaie, tirée de la poche suspendue à sa cein-

ture avec ses clefs, puis tournant le dos au jeune garçon qui reprenait sa manne passablement allégée, ne répondit à son salut qu'en grommelant un « hon ! » bourru.

— Malepeste ! fit-elle entre ses dents quand elle fut seule, qu'on m'y reprenne à perdre mes paroles avec gens de pareille race ! Messire Udriet a beau dire : le louveteau a de qui tenir ; il est petit-fils de louve !

Vers quatre heures du soir, Blaise reprenait le chemin du port de Colombier, portant sous le bras sa manne qui ne contenait plus au lieu de poisson que deux gros pains de seigle. À force de persévérance et sans se laisser rebuter par les refus plus ou moins brutaux, par les quolibets et les injures, il avait réussi à se défaire pièce à pièce du reste de son poisson, par voie d'échange ou autrement. Rarement sa pauvre escarcelle de cuir râpé avait été aussi rondelette. Et cependant, tandis qu'il regagnait son bateau, et que, lentement, comme à regret, il le remettait à flot après avoir inspecté toute la plage du regard, Blaise avait l'air plus triste et plus sombre que jamais. C'est qu'un des buts de sa course à Colombier, celui qui lui tenait

le plus à cœur, n'avait pu être atteint : il n'avait pas vu Simonet, et avec la susceptibilité malade des âmes meurtries par le sort ou l'injustice humaine, il s'imaginait que le page, prévenu contre lui, mis au courant du fâcheux renom de sa famille, fuyait sa rencontre.

— On lui a dit — sûrement ce sera ce méchant Renaud — pour qui on nous tient, nous autres de la Gravière, et il se gardera dorénavant de m'approcher, comme on fait d'un ladre ou d'un maudit.

Le pauvre Blaise ne se doutait guère combien il faisait tort à Simonet. Celui-ci, comme nous l'avons vu, ne voulant pas s'en tenir aux insinuations malveillantes de l'écuyer, au sujet de Blaise et des siens, avait tenu à compléter ses informations en interrogeant la vieille Barbely, après le souper de la veille. La cuisinière, femme au cœur chaud, douée d'un robuste bon sens, d'un jugement droit et sain, savait s'affranchir jusqu'à un certain point des préjugés grossiers et de la sotte crédulité dont toutes les classes de la société étaient imbuës à cette époque. Aussi, tout en instruisant Simonet de la réprobation qui entourait

les habitants de la Gravière, prit-elle chaudement auprès du page la défense de Blaise et de sa mère, « à qui, déclara-t-elle, nul ne peut rien reprocher justement. Pour ce qui est de la Jaquette Grandjean, ajouta-t-elle, je ne sais s'il est vrai, qu'au temps où elle avait toute sa raison, elle fut « casserôde »³, comme le prétend la commune renommée. Ce qui est certain, c'est qu'elle se connaît plus qu'un « mire »⁴, aux herbes, aux simples, aux onguents qui guérissent et que de loin on la venait quérir pour qu'elle soignât gens et bêtes. Ce savoir lui venait de famille et de pratique, et non point par pouvoir et commerce diabolique. Qu'elle en ait usé pour le mal, faisant périr de langueur gens ou bêtes, comme elle en fut accusée jadis, c'est ce que nul n'a jamais prouvé, non plus que d'avoir ému la tempête et fait tomber la grêle sur les vignes de tel ou tel. Quoi qu'il en soit, de ce que fut Jaquette Grandjean, je dis que ni sa fille ni son petit-fils n'en sont responsables, et la défunte mère de Monseigneur An-

³ Sorcière.

⁴ Médecin.

toine, dame Jaqua de Dompney, dont Dieu ait l'âme, était de mon sentiment.

— Il m'a paru que ce n'était pas celui de Madame Marguerite, fit le page d'un ton interrogateur.

— Chut, mon jeune maître ! Madame Marguerite est ma maîtresse et c'est la vôtre ; ce qu'elle pense...

— Vous avez raison, ma bonne Barbely, mais ce que pense Renaud, j'en puis parler, n'est-il pas vrai ?

— Oh ! lui... fit la vieille femme avec un haussement d'épaules peu respectueux.

— Il semble, à entendre ce qu'il m'a dit de Blaise et des siens, qu'il ait contre eux quelque haine véhémente.

Barbely hocha la tête, et se rapprochant du page, lui dit à l'oreille :

— C'est qu'il rechercha la Salomé Galland, dans son jeune temps, et qu'il en fut rebuté.

– Dame ! fit Simonet, faisant claquer ses doigts, ça ne me surprend point. Elle fut femme de sens et de goût en lui faisant la nique. Toutefois, celui qu'elle prit en lieu et place, s'il faut en croire maître Renaud...

– Que vous en a-t-il dit ?

– Oh ! ceci seulement, en parlant de Blaise : « Allez demander à Auvernier ce que fut son père et pourquoi il se jeta au lac ».

La vieille cuisinière hocha de nouveau sa tête grise.

– Perrin Galland, le père de Blaise, fit-elle, pensive, était un beau, honnête et vaillant gars, mais une tête chaude. Celui, qui fait fi d'un gros héritage par amour pour une pauvre fille, est-il méprisable, à votre sentiment, mon jeune maître ?

– Nenni-da, Barbely, j'estime qu'il se fait honneur en agissant ainsi. Est-ce que le père de Blaise ?...

– C'est ce qu'il fit en prenant pour femme Salomé Grandjean, et délaissant le bien et la maison de son oncle, un homme considérable d'Auvernier, qui le voulait faire son héritier.

– Il avait le cœur haut, déclara Simonet, les yeux brillants.

– Oui-da, mais la Gravière où il entrait était une maison suspecte et entachée de « casserôderie », la Jaquette étant tenue pour sorcière et ayant bien failli être brûlée vive pour ce fait, quelque vingt ans en arrière. Dès ce jour, Perrin Galland fut honni de tout le monde. La tache fut sur lui comme sur les autres. Il était fier ; il avait le sang chaud. L'injustice et l'ignominie étaient un fardeau trop lourd pour lui. Un jour qu'un de ses amis de jadis lui tournait le dos avec mépris, il le frappa et le tua, puis s'en fut se noyer de désespérance.

– Pauvre homme ! s'exclama le page. J'aurais voulu voir à sa place maître Renaud et s'il eût été plus endurant ! Mais par mon salut ! en tout cela je ne vois rien qui soit contre Blaise, bien au contraire. Conséquemment, où que je le rencontre, je lui parlerai avec amitié, fût-ce à la barbe de maître Renaud ; et même, comme je lui ai fait promettre de m'enseigner à nager et gouverner un esquif, je ne me ferai point faute de chercher à le rencontrer, dès demain s'il se peut.

Barbely, accotée contre sa grande cheminée, souriait en considérant le page avec une bienveillance admirative.

Cependant, il lui vint un scrupule soudain, et prenant un air grave :

— Si toutefois Madame Marguerite vous donne licence de le faire.

— Aie ! ma commère ! s'exclama Simonet d'un ton plaisamment perplexe. C'est bien là que le chat a mal à la patte. Mais je ne compte point lui en demander le congé, nenni-da ! ajouta-t-il en relevant la tête et croisant les bras d'un air volontaire.

La vieille femme leva l'index et dit avec gravité :

— Vous devez l'obéissance à Madame la châtelaine, mon jeune maître, car elle vous tient lieu de mère, présentement.

Le page, fortement ébranlé par l'argument, demeura quelques instants silencieux et songeur. Il cherchait le moyen de tourner la difficulté et de concilier ses devoirs avec ses sympathies.

– Madame ma mère, à moi, fit-il enfin, ne m’eût sûrement pas empêché d’aller avec Blaise Galland pour ce que je dis, et de le traiter amicalement, et monsieur mon père, le donzel, non plus, et je gage – ajouta-t-il en s’animant – que si Monseigneur Antoine était au château, il n’y mettrait pas plus qu’eux opposition. Voyons, ma bonne Barbely, ne le croyez-vous pas comme moi ?

– Je le crois, maître Simonet, Monseigneur Antoine a le cœur bon et il est compatissant aux misérables comme le fut son père, le défunt seigneur Jean, dont Dieu ait l’âme.

La vieille femme se signa dévotement et reprit :

– C’est pourquoi, mon jeune maître, à votre place j’attendrais son retour pour lui exposer ma requête, et ne ferais rien sans son aveu, ensorte que nul ne vous puisse ensuite trouver à redire, pas plus l’écuyer que...

Juste en ce moment la porte de la cuisine grinça sur ses gonds et la figure revêche de Renaud parut sur le seuil.

Simonet ne put se tenir de chuchoter à Barbely, derrière sa main :

– Qui nomme le diable en voit pointer les cornes !

– Holà ! maître page, gronda l'écuyer de sa voix la plus rèche, qu'est-ce à dire ? Il y a beau temps que les poulets de votre âge sont au perchoir ! Çà, qu'on déguerpisse, et sans délai !

Simonet rougit violemment et se retournait pour lâcher quelque verte riposte, quand Barbely le poussa doucement et lui coupa la parole :

– Vrai est-il, fit-elle avec bonhomie à l'écuyer, qui les regardait d'un œil soupçonneux, que je lui ai fait oublier l'heure du coucher ; vieilles langues, longs discours. Vite au lit, mon jeune maître, et rêvez d'Engollon.

Chapitre 9

À mesure que Blaise se rapprochait d'Auvernier, son regard se fixait avec une persistance inquiète sur le coin de plage où s'accroupissait la mesure paternelle. Il lui avait semblé, peu après son départ du port de Colombier, distinguer là-bas, en face de la Gravière, un groupe de points noirs se mouvant, s'agitant sur la blancheur de la grève. Qu'était-ce que ces gens, et que venaient-ils faire là ? On se tenait généralement à distance si respectueuse de la maison maudite, qu'un fait aussi insolite pouvait bien éveiller l'inquiétude et la méfiance dans l'esprit du jeune garçon. Mais la plage était redevenue solitaire ; comme un vol de corbeaux les points noirs s'étaient éparpillés, sauf un qui demeurerait immo-

bile, à mi-chemin entre la mesure et la rive. Mais celui-là n'avait pas l'apparence d'une créature humaine, et bientôt Blaise vit s'échapper de cet objet sombre et de forme indécise un léger nuage de fumée.

Que signifiait tout cela ? N'était-il rien arrivé de fâcheux à sa grand'mère ?

Éperonné par l'inquiétude, le jeune garçon faisait gémir ses rames sous l'effort de ses bras tendus ; l'eau jaillissait, refoulée violemment par l'avant du vieux bateau, qui n'avait peut-être jamais bondi sur les ondes d'une telle allure.

Aussi Blaise qui s'avavançait, le regard rivé sur la colonne de fumée s'épaississant peu à peu, fut-il bientôt à portée de distinguer, à son grand soulagement, sa grand'mère assise sur le banc où il l'avait placée en partant.

Mais ce feu, qu'était-ce donc ? Pourquoi l'avait-on allumé-là, à quelques pas de la vieille femme ?

À peine l'avant du bateau eut-il grincé sur les galets du rivage, que le jeune garçon sauta vivement à terre et courut examiner le feu de près.

Alors il comprit et ses poings se crispèrent de colère. Au milieu d'un tas de broussailles et de roseaux qui flambaient, se dressait un échalas surmonté d'une grosse touffe de gui arrachée d'un pommier voisin, le balai de la sorcière, ainsi qu'on nommait couramment dans le peuple la plante tenue pour sacrée au temps des druides.

L'intention des auteurs de cet autodafé était évidente ; ils ne pouvaient dire plus clairement, plus cruellement à l'orphelin, dont les préjugés populaires avaient fait un paria : « Ta grand-mère mérite le fagot ! » Et ils brûlaient le balai de la sorcière comme ils eussent brûlé sans scrupule la vieille femme, s'ils n'avaient craint d'être châtiés pour avoir empiété sur les droits et attributions de la justice ecclésiastique.

Blaise dispersa le brasier d'un coup de pied, puis arrachant violemment l'échalas à demi carbonisé, il le lança de toutes ses forces sur le lac avec sa couronne de gui.

Au même instant une grande huée faite d'éclats de rire grossiers, de clameurs injurieuses, partit des vignes voisines.

Blaise tourna de ce côté son visage convulsé par l'indignation, et les yeux étincelants, les lèvres tremblantes, il murmura en tendant le poing vers les insulteurs :

– Oh ! les lâches ! les lâches ! que n'étais-je là ? mais ils m'avaient vu partir !

Affaissée sur son banc, la vieille femme, inconsciente de ce qui s'était passé si près d'elle, hochait machinalement la tête comme d'habitude.

Son petit-fils, qui s'était approché pour s'assurer qu'elle n'avait pas été maltraitée, fut pris soudain d'une immense pitié qu'il n'avait jamais ressentie. Il s'assit à côté d'elle, prit entre ses mains les mains décharnées de sa grand'mère et se mit à les caresser doucement. On eût dit que cet attouchement, cette caresse éveillait peu à peu l'esprit engourdi de la vieille femme. Le mouvement mécanique de sa tête s'accéléra, ses lèvres s'agitèrent et elle finit par balbutier d'une voix plaintive :

– Salomé, ne te désole point, ma fille. Il m'a frappée, mais je ne lui en veux point. L'autre, ils disent qu'il l'a tué. Le gibet !... non, non, Salomé ; au fond du lac, tout au fond, il dort et plus rien ne

sent. Et voici le petit enfant, regarde... un garçon, ma fille, c'est un garçon... il essuiera...

Le reste s'éteignit dans un bredouillement confus et elle retomba dans son insensibilité et son mutisme habituels.

Le jour baissait ; depuis quelque temps déjà le soleil était descendu derrière les pentes sombres du Jura ; mais un dernier reflet de sa gloire empourprait encore les cimes des Alpes.

Blaise, toujours assis à côté de sa grand'mère, dont il avait abandonné les mains, regardait sans la voir cette radieuse illumination. Il se répétait les propos étranges et décousus de la vieille femme.

– De qui a-t-elle parlé, disant qu'il l'a frappée, qu'il a tué quelqu'un, qu'il s'est noyé ? Le petit enfant, c'est moi, sûrement ; l'homme, serait-ce... lui, sur qui ma mère pleurait, de qui jamais elle ne me voulut rien dire ?

Et le front de Blaise se contractait douloureusement, tandis qu'il s'efforçait d'écarter le sombre voile qui recouvrait pour lui le passé de son père.

Parmi les vendangeurs dont les bandes quittaient l'ouvrage les unes après les autres, on riait bruyamment du bon tour joué au petit-fils de la sorcière.

— Hein ! le louveteau était-il assez enragé ? avez-vous vu son poing ? Par Saint-Nicolas ! il eût fait chaud pour qui fût tombé sous ses crocs, tout jeune qu'il est !

— Ah ! dame ! c'est qu'il a de qui tenir. Méfiez-vous : vous verrez qu'il finira par un méchant coup, comme son père.

— Or, sus, garçons, je vous dis, moi, que nous avons manqué le nôtre : c'est aux cotillons de la sorcière qu'il fallait mettre le feu.

— Hé ! Percheta, que ne l'as-tu fait toi-même ? De loin tu fais le vaillant, mais tu ne l'étais point tant devant la Gravière, quand tu disais : Gardez-vous ! la vieille se pourrait bien éveiller soudain et nous jeter un sort.

Il y eut une grande risée aux dépens de Percheta, un jeune et puissant vigneron au front bas, à la mine bestiale. Il regarda les rieurs de travers et grommela d'un ton vexé :

– Malepeste ! lequel de vous autres qui vous moquez, l'eût osé approcher ? Sait-on si tout aveugle, sourde et idiot qu'est présentement la Jaquette, elle n'a point encore le pouvoir de « maléficier » de par l'aide de qui vous savez bien !

Sur quoi, de sa grosse main velue, le vigneron fit un furtif signe de croix. Ne fallait-il point se garder du Malin ?

Ce fut comme un seau d'eau froide sur la grosse gaîté de la bande. À la dérobée, plus d'une main fit le geste conjurateur, et inconsciemment on pressa le pas. La nuit tombait : entre chien et loup, qui sait si les méchants esprits ne passent point dans l'air, vous frôlant comme les papillons de nuit et les chauves-souris !

Dans la grande cuisine de Claude Junod, les travailleurs soupaient. Mais là, la gaîté bruyante des vendanges ne se donnait pas ouvertement carrière. Les rires s'étouffaient discrètement, on n'échangeait que derrière l'écran de la main les brocards et les propos grivois, y suppléant parfois par des poussées de genou, ou des coups de coude. C'est que le maître du logis présidait au repas, non en patriarche bienveillant, ou en jovial am-

phitryon, mais avec la mine sévère et digne d'un juge. En temps ordinaire Claude Junod n'était guère familier ni jovial avec les gens à ses gages, mais à l'époque de la vendange, lorsque éclatait partout la grosse gaîté quelque peu licencieuse, traditionnelle en pays de vignobles, sa face se renfrognait, son humeur naturellement despotique s'aggravait notablement ; autour de lui, l'atmosphère semblait se glacer, les rires s'éteignaient, les éclats de voix se changeaient en chuchotements.

Dame Margot, heureusement, était là, et sa figure débonnaire et bienveillante, les petites attentions discrètes qu'elle avait pour les plus infimes travailleurs, neutralisaient quelque peu, à défaut d'autre intervention plus directe, que lui interdisait sa soumission absolue à son tyrannique époux, l'influence réfrigérante que celui-ci exerçait autour de lui.

Cependant, à l'issue du souper, comme les vendangeurs se levaient de table et se poussaient sur le seuil pour s'en aller avec un certain empressement, dame Margot fit un esclandre inouï, qu'on n'eût pas attendu de sa nature craintive et

timorée. Au milieu du brouhaha de la sortie, on l'entendit tout à coup, d'une voix élevée à un diapason inattendu, dire avec indignation :

— Fi, Guillauma, honte à vous ! Quel mal vous a-t-il fait jamais, lui ?

Le fait sortait tellement des habitudes de dame Margot, qu'un grand silence se fit, et que tous les yeux se dirigèrent de son côté. Elle était debout dans un angle de la cuisine, en face de la vendangeuse qu'elle venait de réprimander si vertement. Celle-ci, jeune gaillarde allurée, à la mine impudente, paraissait, au reste, moins décontenancée que dame Margot, qui, déjà effrayée de son subit accès de courage, regardait avec appréhension du côté de son seigneur et maître. Demeuré seul à table, il achevait de vider la pinte d'étain placée devant lui.

À l'ouïe de la sortie virulente de sa femme, il posa son gobelet et demeura un instant muet de stupéfaction. Était-ce bien sa Margot, cette femme qui n'avait jamais fait acte d'autorité en la présence de son mari, était-ce bien elle qui venait ainsi d'empiéter sur les droits absolus du maître de la maison ?

Aussi, quand il eut recouvré ses sens, fut-ce de son ton le plus revêche qu'il demanda :

– Or çà, Madame ma femme, qu'est-ce à dire et que signifie ceci ?

La vendangeuse reprise par dame Margot, se mit à ricaner méchamment, en voyant que le maître s'en prenait moins à elle qu'à sa femme. Ce fut peut-être cette effronterie qui donna à la digne et timide dame Margot le courage de répondre avec une certaine vivacité :

– J'ai fait honte à la Guillauma Convert de son méchant esprit ; elle incite autrui à tourmenter qui est déjà dans la peine.

– À qui en veut-elle, et qu'a-t-elle fait ? demanda le maître du ton d'un juge.

Comme dame Margot hésitait à répondre, la vendangeuse s'écria d'un ton grossier :

– Ouais ! je n'ai nulle vergogne de mes actes ni de mes propos, maître. Est-ce qu'à ces mécréants de la Gravière on n'en peut jamais trop faire ? Parce que j'ai donné idée aux garçons d'enflammer un balai de sorcière au nez de cette

vieille chouette, pour voir si elle en clignerait ses yeux rouges et faire pièce au loupveteau...

– Au fils de notre neveu Perrin ! interrompit courageusement dame Margot en relevant la tête et faisant appel d'un regard indigné à son mari. Quel mal l'enfant...

La voix lui manqua et elle se couvrit la figure de son tablier.

Une lueur d'émotion avait passé sur les traits durs de Claude Junod, amollissant pour un instant la froide expression de sa physionomie. Mais ce ne fut qu'un éclair. Il haussa les épaules et prononça d'un ton glacial :

– Ceci ne nous regarde point, femme. Vous autres, allez-vous-en jusqu'à demain, et qu'on soit là au chant du coq.

La bande sortit en se bousculant et ricanant aux dépens de dame Margot. L'homme est un être ingrat et féroce ; cette maîtresse qui cherchait à atténuer par sa bonté pour eux la rudesse du maître, ils jouissaient de sa confusion et de sa peine ! Mais aussi qu'avait-elle besoin de les entraver dans leur plaisir cruel de tourmenteurs, de

trouver mauvais qu'on rappelât en toute occasion à ces réprouvés de la Gravière qu'ils étaient hors la loi commune, rejetés de la société de leurs semblables ?

Dans l'ombre de la cheminée où s'était reculée dame Margot, que son accès de courage avait déjà abandonnée et qui en calculait les conséquences avec appréhension, une main, pourtant, vint furtivement chercher la sienne pour la serrer.

— Maîtresse, vous avez bien fait, lui dit tout bas une voix d'enfant. La Guillauma est une méchante et aussi les autres.

La bonne dame, toute saisie d'abord, mais réconfortée par cette humble approbation, mit un baiser sur le front de celle qui venait de parler ; c'était une jeune fille, une enfant, plutôt, d'apparence chétive, à l'accoutrement misérable, mais dont la figure pâle respirait la droiture et la décision.

— Je l'aurais dû dire par devant eux tous, ajouta-t-elle, confessant humblement son manque de courage ; mais ce n'est pas d'eux que j'ai eu peur ; le maître s'en fût peut-être davantage irrité

contre vous, en me voyant prendre ouvertement votre parti.

Dame Margot lui mit la main sur la bouche et l'entraîna doucement dehors : Claude Junod se levait, ayant fini sa pinte. De son pas pesant, il descendit dans les profondeurs du pressoir, où jusqu'à une heure avancée de la nuit, il gourmanda et houspilla son monde, en homme qui a besoin de déverser sa bile.

Nul doute que si sa femme se fût trouvée sur son chemin, il eût commencé par décharger sur elle la sourde colère qui grondait en lui. Mais dame Margot se tenait prudemment hors de sa vue. Comment l'irascible et despotique époux ne se mettait-il pas à sa recherche et ne la sommait-il pas de comparaître devant lui, pour la tancer d'importance à l'endroit de l'acte inouï d'indépendance qu'elle venait de commettre ? C'est que, précisément, le fait de cette femme timide et soumise, oubliant sa pusillanimité pour laisser parler son cœur honnête et bon, avait inspiré un certain respect à son seigneur et maître.

Oh ! plus tard, entre quatre yeux, dans le secret de la chambre conjugale, il se réservait de lui

signifier une fois de plus qu'elle n'eût rien à démêler avec cette race exécrée de la Gravière, et surtout de lui interdire de rappeler en public ou en particulier qu'un lien de parenté l'unissait, lui, Claude Junod, à cet enfant qu'il avait juré d'ignorer.

Et il n'y manqua pas. Sa femme l'écouta avec sa soumission ordinaire, sans essayer de placer un mot de justification. Mais, chose étrange et qui dérouta fort son époux, dame Margot, contre son habitude dans ces circonstances, ne versa pas une larme, et sous la componction apparente de ses traits et de son attitude, le soupçonneux autocrate crut discerner une satisfaction cachée.

Sa colère se ralluma.

— Or ça, Margot, reprit-il avec violence, sache-le : si jamais je te reprends à me jeter à la face qu'il y a quoi que ce soit de commun entre moi et le rejeton de ces sorcières, tu auras à choisir entre lui et moi, entre sa maison maudite et la mienne, entends-tu ?

Elle baissa la tête et dit docilement, avec un tremblement dans la voix :

– Je ne le ferai plus, Claude.

L'époux regarda sa femme avec l'orgueilleuse satisfaction d'un dompteur qui vient de réprimer la velléité de révolte d'un de ses fauves.

Chapitre 10

Cette nuit-là, Blaise se retourna bien souvent sur sa pauvre couche. Des idées de vengeance bouillonnaient dans son cerveau.

Oh ! que ne pouvait-il leur rendre en une fois toutes leurs avanies, à ces gens sans pitié qui le honnissaient lui et les siens, les poursuivant sans répit de leur haine féroce.

– Que ne suis-je arrivé plus tôt, tandis qu'ils préparaient le feu ! se disait-il, les poings crispés. Je les eusse écrasés à coups de rames, les serpents ! Le feu ! et ! pourquoi n'en ferais-je pas un, et plus beau que le leur, qui éclairerait au loin comme de plein jour, dans les vignes, tout alentour, et sur le lac ! Oh ! la belle flambée qu'on verrait de Cudrefin et Portalban, si quelque nuit je

mettais la torche à ce nid de méchants frelons qu'est Auvernier !

Et le jeune garçon, aigri, exaspéré par le souvenir des humiliations, des outrages endurés dès son bas âge, voyait avec une âpre volupté flamber, s'écrouler les demeures de ses persécuteurs, et ceux-ci, affolés, désespérés, réduits à la misère, errer sans asile autour des ruines de leur village.

– Oui, je me vengerai, murmura-t-il sourdement, je me vengerai de tout ce qu'ils nous ont fait endurer ! je vengerai ma grand'mère, je vengerai ma...

Il s'arrêta brusquement ; au moment de prononcer un nom chéri, il crut voir la figure résignée et patiente de sa mère se lever dans l'ombre et le regarder non avec amour, mais d'un air d'effroi et de reproche.

Et Blaise se souvint que jamais il n'avait entendu sortir de la défunte que des paroles de support et de pardon.

– Enfant, aie patience, lui disait-elle, quand elle l'entendait, exaspéré par quelque injure essuyée au passage, proférer des menaces à l'adresse

de ses persécuteurs. Si voulant te venger, tu fais du mal en paroles ou en actes à qui que ce soit, on pourra dire : « Voyez si ce n'est pas un méchant ! » Crois-moi, Blaise, la vengeance est semblable à cette cerise des bois, si belle à voir qu'elle est dite belle-dame ; son goût est doux à la bouche, mais elle donne sûrement la mort à qui en mange.

Et à toutes ses objections, à ses récriminations passionnées, elle avait toujours opposé quelque réponse douce et calmante qui avait ramené la paix dans son âme. Maintenant, dans le silence de la nuit, le souvenir de ces paroles sages et tendres, de cette figure patiente, opérait peu à peu sur son cœur révolté la même influence bienfaisante.

Blaise finit par s'endormir en rêvant de sa mère.

À l'aube, pourtant, il était debout. Vite, il alla s'occuper de sa chèvre pendant que sa grand'mère dormait encore. Comme il rentrait, rapportant sa sébile de bois pleine de lait, un objet déposé sur le banc et qu'il n'avait pas remarqué en sortant, atti-

ra son attention. C'était une manne d'osier recouverte de feuilles de vigne.

Blaise regarda la corbeille avec autant de méfiance que d'étonnement. N'était-ce point là quelque nouvelle et perfide invention de la méchanceté de ses persécuteurs ?

Il alla déposer son vase de lait dans la maison et revint examiner de plus près la manne mystérieuse.

Que pouvaient recouvrir ces feuilles de vigne ? Il avança la main pour les écarter, puis la retira vivement sur cette réflexion :

— S'il y avait là-dessous quelque mauvaise bête !

Cependant, honteux de sa couardise, il souleva résolument une poignée de feuilles.

La corbeille était remplie d'appétissantes grappes de raisin doré !

Blaise, stupéfait, regarda vivement de tous côtés, comme s'il espérait surprendre la personne qui avait déposé là ce raisin. Il ne vit que des vendangeurs arrivant par bandes sur les coteaux et se répandant dans les vignes pour continuer la cueil-

lette ; mais la Gravière, isolée sur la plage, n'était sur le chemin de personne, tous les travailleurs se rendant directement du village aux vignes.

Il fallait qu'on eût apporté la manne de grand matin ou pendant la nuit, mais dans quel but ? pourquoi la déposer là ? C'était sans doute pour la reprendre plus tard. Mais...

Blaise secoua la tête avec une méfiance croissante.

— Il y a quelque diablerie là-dedans, fit-il entre ses dents ; il faut me tenir sur mes gardes. Au surplus, comme je reste au logis, aujourd'hui, on ne pourra approcher de la Gravière que je le sache. J'aurai l'œil au guet.

L'idée que quelqu'un pût lui faire présent de ce raisin n'effleura pas même l'esprit de Blaise. Comment eût-il pu imaginer, lui qui n'avait jamais été l'objet que de procédés malveillants et cruels, que la manne eût été mise là à son intention et dans un but bienveillant ?

Une heure plus tard, quand le soleil eut dissipé la brume flottant sur le lac, le jeune garçon amena sa grand'mère toujours silencieuse, le chef

toujours branlant, à sa place favorite, et l'installa à côté de la corbeille, à laquelle il ne toucha que pour la tirer au bout du banc.

Pendant qu'il vaquait à ses travaux d'intérieur, Blaise n'avait cessé de surveiller le mystérieux dépôt, qu'il n'entendait pas voir disparaître comme il était venu.

Lui-même s'établit devant la maison, et muni d'une provision d'osiers, se mit à tresser une corbeille. C'était un travail auquel, avec quelques directions de sa mère, il était devenu assez habile et dont, à l'occasion, il tirait quelques modestes profits.

Tout en travaillant, Blaise avait l'œil au guet. Personne ne pouvait approcher de la Gravière en suivant la plage, ou y venir des vignes sans qu'il s'en aperçut. Au reste, la manne de raisin était à côté de lui, sous ses yeux ; et nul ne pourrait la prendre sans avoir expliqué pourquoi elle avait été déposée là. Mais la matinée s'écoula sans que personne parût ; à plus d'une reprise, le jeune garçon jeta un regard furtif de convoitise sur l'appétissant contenu de la manne, que les quelques feuilles dérangées laissaient apercevoir. Le soleil était si ar-

dent sur cette plage ! Combien ce raisin roux devait être juteux et sucré !

Sans parler de lui-même, comme sa grand'mère s'en délecterait ! Justement elle commençait à s'agiter, comme elle le faisait toujours à l'heure de ses repas.

Mais Salomé Galland avait élevé son fils dans des principes d'honnêteté scrupuleuse. Blaise rougit comme si quelqu'un avait pu surprendre en lui la convoitise qui venait d'effleurer son esprit.

Vivement il ramassa les feuilles de vigne éparses et en recouvrit les fruits tentateurs.

— Qu'au moins l'on ne puisse dire de moi justement, murmura-t-il : C'est un méchant larron ! Et ce serait vrai, n'en eussé-je pris qu'un grain seulement.

La victoire remportée sur un mauvais sentiment remplit l'âme d'une intime et pure satisfaction.

C'est avec un entrain joyeux que Blaise s'en fut préparer son repas et celui de sa grand'mère. Mais ne voulant pas se départir de sa surveillance à l'endroit de la manne, il alla la chercher et la dé-

posa sur le seuil de la masure, de façon à ne pas la perdre de vue un seul instant.

Cependant, l'après-midi, pas plus que le matin, Blaise ne vit personne se diriger vers la Gravière. Comme la veille, il s'entendit héler par des voix moqueuses ; des apostrophes malsonnantes partirent des groupes de vendangeurs à son adresse et à celle de sa grand'mère, mais nul ne vint réclamer la corbeille de raisin.

Blaise, perplexe et inquiet, se demandait ce que tout cela pouvait signifier, et sa première idée que ce mystère cachait quelque intention perfide ne faisait que se fortifier.

— C'est sûrement du raisin dérobé, et l'on veut méchamment me faire passer pour le maraudeur ? Il se peut que celui qui l'a apporté là de nuit me guette, et il reviendra de nuit pareillement rôder aux alentours. Moi aussi je guetterai et il faudra bien que je sache... !

C'est ce qu'il ne manqua pas de faire une fois la nuit tombée et sa grand'mère couchée. Il avait replacé la manne bien en évidence, sur le banc. Lui-même alla se blottir sous le petit appentis appartenant à l'étable de sa chèvre et qui lui servait à la

fois de fenil et de réduit pour ses engins de pêche. La lune à son premier quartier répandait une lueur suffisante pour lui permettre de surprendre et de reconnaître quiconque s'approcherait de la mesure.

Une heure, deux heures se passèrent, sans qu'il entendît d'autre bruit que ceux qui lui parvenaient du village, assourdis par la distance : grosse gaîté de vendanges, chants, interpellations et cris, dont l'ensemble formait un bourdonnement continu, s'enflant parfois en crescendo et éclatant en violentes clameurs, quand quelques gars avinés, se prenant de querelle, réglaient leurs différends à coups de poing ou de trique.

Peu à peu cependant, ces bruits s'apaisaient. Bientôt quelques cris isolés et de plus en plus rares rompirent seuls le silence nocturne.

Dissimulé dans l'ombre projetée par quelques planches formant auvent, Blaise, l'œil et l'oreille au guet, continuait sa faction avec ténacité, redoublant de vigilance à mesure que le silence s'établissait.

— Celui qui a apporté la manne ne reviendra point ici qu'il ne me croie endormi, se disait-il

avec raison. S'il le faut, je guetterai jusqu'au matin.

Il n'eut point à attendre aussi longtemps.

D'après l'estime de Blaise, la lune marquait onze heures sur le grand cadran du ciel, quand un pas furtif fit grincer légèrement le gravier de la plage. Quelqu'un arrivait, qui devait tourner la mesure, après s'être approché en tapinois par les terrains gazonnés qui s'étendaient derrière la Gravière.

Avançant la tête avec précaution, le jeune guetteur vit apparaître à l'angle de son jardinet, non point la silhouette d'un homme, comme il s'y attendait, mais celle bien plus chétive d'un enfant, d'une jeune fille dont la taille était loin d'atteindre celle de Blaise.

Tout déconcerté d'avoir affaire à un antagoniste aussi peu redoutable, le jeune garçon lâcha avec une certaine honte le gourdin dont il s'était armé, et eut un moment d'hésitation au moment de sortir de sa cachette.

Cependant il voulait savoir.

La jeune fille s'était arrêtée devant la manne ; elle allait sans doute l'emporter.

Blaise se glissa hors de son abri et d'un bond fut auprès de l'enfant, à qui cette brusque apparition arracha un cri de saisissement.

— Je ne te veux point de mal, fit Blaise en l'arrêtant sans rudesse dans son mouvement de retraite, mais savoir ce que tu viens faire ici nuitamment. Qui es-tu, enfant, et pourquoi es-tu là ?

— Je suis la Manon Cornu, et j'en jure par la bonne sainte Vierge, je ne suis point venue à mauvaise intention, mais seulement reprendre la manne et voir...

Elle hésitait, tremblante.

— Or ça, ce raisin, pourquoi est-il là, n'est-ce point du bien dérobé, dis ?

Blaise redevenait méfiant.

— Oh ! non, protesta l'enfant vivement ; puisque c'est dame... mais je ne dois point dire qui m'a envoyé l'apporter. Il était pour vous et votre grand'mère, et je voulais remporter la manne vide. Il me fallait bien venir de nuit, pour que nul

ne sût rien de ceci, ainsi qu'on me l'avait instamment recommandé.

— Pour moi ! pour nous ! répétait Blaise confondu. Il n'était guère accoutumé à des procédés de ce genre.

— Oui-da, c'est bien certain, reprit la jeune fille avec assurance. Mais je vois que vous n'y avez point touché, et il me faut pourtant remporter la manne.

Blaise réfléchissait. Devait-il ajouter foi à ce fait incroyable que quelqu'un, à Auvernier, pût avoir pour lui et sa grand'mère une pensée bienveillante et leur envoyer un présent ? Ou bien cette jeune fille n'était-elle pas l'instrument peut-être inconscient dont on se servait pour l'attirer dans quelque méchante affaire ?

— Est-ce ta mère qui t'envoie ? demanda-t-il brusquement.

— Oh ! ma mère est pauvre et n'a quoi que ce soit à donner.

— Et tu ne me veux point dire d'où vient ce raisin et qui l'envoie ?

– Je ne le puis, on me l’a interdit expressément, mais...

– Remporte-le donc et va-t’en, dit Blaise durement. On ne m’a jamais fait que du mal, à Auvernier, à moi et aux miens. Qui me voudrait du bien ? Ton raisin est un piège, va-t’en toi et ta manne !

Brusquement il lui mit la corbeille sur l’épaule et lui tourna le dos.

Elle tenta de le retenir avec une supplication, mais Blaise la repoussa avec impatience et rentra dans la mesure, où il ne put de longtemps trouver le repos.

La première vendangeuse qui fut avant l’aube à la porte de Claude Junod, une toute jeune fille, portait sous son bras un volumineux paquet, qu’elle avait recouvert de son tablier.

La porte était entrouverte, la vendangeuse se glissa dans la maison, après s’être assurée que ce n’était pas du corridor, mais dans les profondeurs du pressoir qu’on entendait gronder la voix du maître du logis.

Dame Margot devait être aux aguets, car elle se trouva sur le chemin de la jeune fille et l'attira dans une petite pièce écartée.

— Viens çà, Manon, lui dit-elle tout bas ; la Bessonna est à sa cuisine. Elle est curieuse, et j'appréhende sa langue.

Cette Bessonna, autrement dit « femme Besson », était la servante, une futée commère, dont sa maîtresse avait grand'rai-son de redouter la curiosité et les indiscretions ; elle était le mauvais génie de Claude Junod, et entretenait soigneusement sa haine contre les habitants de la Gravière. C'est qu'elle aussi, elle avait une injure à venger : ce neveu de ses maîtres, Perrin Galland, n'avait-elle pas jadis rêvé qu'il l'élèverait un jour, elle, la Blaisa Besson, de l'humble position de servante au rang de nièce et d'héritière de son maître ! Elle n'avait reculé devant rien pour y parvenir : aussi l'on peut juger de sa colère et de son désappointement, quand Perrin Galland lui échappa, en épousant Salomé Grandjean contre le gré de son oncle. Celui-ci eût-il été plus favorable au mariage de son neveu avec une servante ? Bien que le fait paraisse peu probable, d'autant plus que dame

Margot, qui avait démêlé les intrigues de l'ambitieuse, mettait Perrin en garde contre elle, la Bessonna, confiante dans le pouvoir de ses charmes et les ressources de son esprit insinuant, n'avait pas douté qu'elle en arriverait à ses fins. Le rêve de la servante s'était envolé, et la haine lui était restée au cœur, haine sourde contre sa maîtresse, haine déclarée contre les habitants de la Gravière.

Quand dame Margot eut soigneusement refermé la porte derrière Manon, celle-ci lui dit tristement, en découvrant la corbeille :

— Las ! voyez, maîtresse, il n'y a pas touché seulement. Il m'a surprise cette nuit, venant reprendre la manne que je pensais trouver vide, et voulait me faire dire de qui venait ce raisin. Comme je m'y refusais, ne pouvant vous désobéir : « Va-t'en, m'a-t-il dit, je n'en veux point ; ce raisin est un piège. On ne m'a jamais fait que du mal à Auvernier, qui me voudrait du bien ? »

— Las ! il le peut bien croire, que nul ne le prend en pitié ! ajouta Manon avec commisération, et si vous ne m'aviez fait promettre par la très sainte Vierge de vous garder le secret...

– Mais ne lui as-tu pas assuré, fit dame Margot, les yeux pleins de larmes, que c'est de bonne amitié que ce raisin lui était envoyé ?

– Que oui, maîtresse, que oui ! Mais comment l'aurait-il pu croire, lui qui n'a jamais reçu que des horions et des outrages ? Sûrement il ne sait seulement pas, ajouta-t-elle en hésitant, que son père défunt vous fut comme fils, et que par souvenir de lui, vous ne lui voulez que...

Elle n'osa continuer, en voyant l'agitation de sa maîtresse, qui pleurait dans son tablier.

En ce moment, la voix grondeuse du maître retentit dans le corridor.

– Holà ! Margot, femme, où te tiens-tu cachée ? Toi, la Bessonna, qu'est devenue ta maîtresse ? Par Saint-Nicolas ! C'est péché que de gaspiller son temps à attendre sur le déjeuner, quand il fait plein jour !

Dame Margot, toute tremblante, avait poussé dehors sa petite messagère, aux premiers éclats de cette voix tonnante.

– Vite ! Manon, va la première, qu'on ne nous voie point ensemble !

Quand la jeune fille se glissa dans la grande cuisine, éclairée par le foyer flambant, une partie des vendangeurs, garçons, jeunes filles, vieilles femmes, y étaient déjà, se préparant à faire honneur à la soupe fumante que la Bessonna plaçait sur la table.

Le maître se promenait avec une rageuse impatience, les mains derrière le dos, en bougonnant et notant le retard de tel ou telle dont il constatait l'absence.

– Ah ! te voilà, Manon Cornu ! il en est temps, oui-da ! Maugrebleu ! est-ce ta coutume de dormir la grasse matinée au temps des vendanges ? Et cette grande gaupe de Guillaume Convert, et la Madelon Vuagneux ? Sûrement les fainéantes dorment encore à poings fermés dans leur chenil ! Toute la nuit on court le guilledou, on danse comme les sorcières au sabbat, et le matin...

Sa femme entraît ; il lui jeta un regard courroucé et méfiant, mais s'en tint là pour le moment, ne voulant pas l'interpeller au sujet de son retard, devant tous ces mercenaires.

Il alla s'asseoir au haut bout de la table, et en guise de « bénédicité » prononça de son ton impérieux :

– Ça, présentement qu'on mange la soupe et promptement ; les tard-venus en auront, s'il en reste.

Chapitre 11

Le beau poisson que voilà, Guillemette. L'as-tu eu de ce garçon d'Auvernier ? Oui-da ? Et tu ne m'as point appelé, ma fille, quand il est venu, ainsi que je te l'avais enjoint ?

– Hé ! Messire curé, vous ne m'aviez point dit, que je sache, de vous aller quérir aux vignes, si par aventure, ce jeune rustaud... Une autre fois je n'y manquerai point, puisque...

Et Guillemette Coste, l'air offensé, posa avec brusquerie une pinte d'étain à côté du poisson, en bousculant la vaisselle.

– Paix, paix, ma fille, fit avec bonhomie Jean Udriet, que les sorties de sa fidèle servante ne troublaient pas aisément.

C'est donc hier, quand j'étais à surveiller la vendange, que Blaise Galland est venu ? Quelle mine avait le pauvre garçon ?

La grosse femme haussa les épaules.

– Hé ! dame ! quelle mine aurait-il eue, sinon celle qu'il a toujours ? Un ourson, vous dis-je, et encore, au regard de ceux que les bateleurs mènent emmuselés par les foires, ce Galland... !

Guillemette secoua la tête avec rancune. La façon dont Blaise avait accueilli ses avances lui était restée sur le cœur.

Elle se mit à manger en silence au bas bout de la table.

– Ah ! ça, pensa le curé, surpris de ce ton hostile, quelle mouche l'a piquée ? Quand, au retour des obsèques de la femme Galland, j'ai entretenu Guillemette de l'orphelin et de son chagrin mortel, elle semblait en avoir grand'pitié, et voilà que présentement...

– Ah ! le bon poisson ! fit-il au bout d'un moment, avec la satisfaction d'un gourmet. Vrai est-il qu'apprêté de pareille façon... Il faut rendre à chacun ce qui lui est dû : tu t'y entends, ma fille,

à mixtionner une sauce, autant que la Barbely du château, et ce n'est pas peu dire, car Monseigneur Antoine a le gosier délicat.

Les traits durs de Guillemette se détendaient, s'épanouissaient à vue d'œil.

Qui n'est sensible à la douce caresse d'une louange ?

Elle voulut être magnanime.

– Au surplus, observa-t-elle, affectant un air modeste, si la palée n'avait pas été tout fraîchement pêchée... Elle sortait du filet, ce garçon me l'a dit. Hé ! oui-da, ajouta-t-elle en s'animant, à telles enseignes que c'est tout ce que j'en ai pu tirer, de ce rustaud. Il tiendrait ses paroles pour perles fines, qu'il n'en serait pas plus chiche, et il les lâche d'un air, d'un ton !...

Jean Udriet se frottait le menton doucement.

– Je te concède, Guillemette, fit-il d'un ton conciliant, que de sa nature ce garçon est plus taciturne que ne le sont ceux de son âge. Mais considère la vie qu'il a eue jusqu'ici, et le triste état où il est présentement, ayant perdu sa mère, laquelle pour lui était tout en ce monde, et demeurant seul

chargé de sa grand'mère qu'il faut soigner comme un enfant en bas-âge. Cette femme, comme tu sais, n'a plus ni vue, ni ouïe, ni l'usage de la parole, ni l'entendement d'un être raisonnable ? Dieu l'a frappée, ajouta-t-il d'un ton de ressentiment concentré ; c'est justice !

Guillemette fit de la tête un signe énergique d'assentiment.

Jean Udriet se passa la main sur le front et reprit d'un air soucieux et préoccupé :

— Mais lui, doit-il porter la peine du mal qu'il n'a point commis ? Tous lèvent contre cet enfant la main et la langue. Faut-il s'étonner s'il a la mine méfiante, voire quelque peu hargneuse d'un pauvre chien qui n'est accoutumé à recevoir que des coups ?

Guillemette parut ébranlée ; sa rude physionomie s'adoucit notablement, et elle se mit à desservir la table sans rétorquer le moindre argument, ce qui n'était guère dans ses habitudes. C'est qu'en son for intérieur elle trouvait que son maître avait raison, et elle se promettait de traiter Blaise à la prochaine occasion avec plus de mansuétude et de support.

De son côté le curé faisait son examen de conscience. N'avait-il rien à se reprocher à l'endroit de l'orphelin, et la compassion qu'il ressentait pour lui n'était-elle pas bien tardive ? N'avait-il pas jusqu'à ces derniers temps, à l'exemple de ses paroissiens, enveloppé toute cette famille de la Gravière dans une aversion, une réprobation générale, comme si tous les membres en devaient être rendus responsables du sinistre renom et des sombres antécédents de l'aïeule ?

Jean Udriet, comme la plupart des ecclésiastiques de cette époque, n'était guère plus éclairé que ses ouailles ; il avait l'étroitesse d'idées, les préjugés de son temps. Mais, chez lui, le cœur valait mieux que la tête et corrigeait parfois les défauts de l'éducation.

La confession de Salomé Galland, la conversation suprême qu'il avait eue avec elle, la douleur profonde et concentrée de Blaise, l'avaient ému, en lui ouvrant les yeux sur l'injustice qu'il y avait à faire peser sur toute une famille la faute d'un de ses membres.

Loyalement il s'était promis et avait promis à la mourante de venir en aide à l'orphelin, en lut-

tant de toute son autorité contre le funeste et inique préjugé dont la mère et le fils avaient été les victimes. De là sa tentative, malheureusement si peu couronnée de succès, d'attendrir Claude Junod en faveur de l'enfant de son neveu. Hélas ! en voulant réagir contre l'injustice et la cruauté dont souffrait Blaise Galland de la part du public, l'honnête curé risquait fort de se heurter à un parti-pris aussi inflexible que celui de Claude Junod.

En pensant à tout cela, Jean Udriet eut un soupir bref, qui n'était ni dolent, ni découragé, mais indiquait plutôt l'impatience et une ferme volonté de lutter. Il n'était pas de ces gens qui, au premier échec, jettent le manche après la cognée.

Aussi, le lendemain de ce jour, après son somme de digestion, s'acheminait-il vers Auvernier, dans l'intention de faire une visite à l'orphelin de la Gravière, et si l'occasion s'en présentait, de rompre une lance en sa faveur.

Comme il s'en allait à petits pas, méditant laborieusement sur les moyens à mettre en œuvre pour venir en aide à Blaise, un bruit de sabots de chevaux frappant les cailloux du chemin lui fit tourner la tête.

Une petite cavalcade arrivait derrière lui : c'était la dame de Colombier et sa fille, escortées de l'écuyer Renaud, qui ouvrait la marche sur un grand roussin aussi efflanqué que lui, et du page Simonet formant l'arrière-garde. Autour d'eux gambadaient follement deux beaux lévriers.



Coiffée du hennin à haute pointe d'où retombait un léger voile de mousseline, la châtelaine avait grand air sur sa haquenée blanche, coquettement caparaçonnée ; à sa droite chevauchait la petite damoiselle Louise, juchée sur une mule

toute pomponnée, qu'elle savait fort bien diriger malgré sa jeunesse.

Le curé s'était rangé sur le bord du chemin.

Tandis que l'écuyer passait, raide et gourmé, sa maîtresse tendit la bride de sa monture pour répondre par une inclination respectueuse au salut et au geste de bénédiction de l'ecclésiastique.

Sa fille l'imita aussitôt, en courbant gentiment sa tête blonde, puis la releva en souriant au curé, qu'elle avait en grande amitié.

— Nous sommes conviés aux noces ! lui chuchota-t-elle derrière sa main.

Jean Udriet cligna de l'œil en signe d'intelligence. Il savait qu'il s'agissait du mariage d'un parent de la dame de Colombier, le sire de Bariscourt, mariage qui allait être célébré à Neuchâtel.

À son tour, Simonet d'Engollon passa, salua courtoisement le curé, qu'il connaissait encore peu, mais dont la physionomie joviale lui revenait.

— Lui et mon oncle le chanoine, fit le page à part lui, ont même air avenant, même mine fleu-

rie ; il se peut que mon oncle, sauf respect, ait le nez un tantinet plus rouge.

Et le page se tourna à demi sur sa selle pour s'assurer de la différence. Juste à ce moment, sa monture, une jument d'âge raisonnable et de pacifique allure, broncha d'un pied de devant et faillit jeter à bas son cavalier.

— Ça, ma vieille, qu'est-ce qui te prend ? s'exclama Simonet en se retenant au pommeau de la selle et tirant vivement sur les rênes.

Le cheval fit encore quelques pas en boitant fortement, puis s'arrêta net, tout tremblant sur ses jambes. Le page sauta à terre pour se rendre compte de ce qui était arrivé à sa monture.

Pendant que le reste de la cavalcade disparaissait derrière les hauts murs de vignes, à un tournant du chemin, sans que l'écuyer ni les dames qu'il escortait se fussent aperçus de ce qui se passait sur leurs derrières, le curé, témoin de l'incident, arrivait en forçant le pas.

— Votre cheval a-t-il quelque mal, demanda-t-il à Simonet qui examinait d'un air soucieux un des pieds de l'animal.

– Voyez comme il saigne au pâtureon, sûrement il se sera blessé sur quelque caillou tranchant, quelque ferraille ou tesson de pot.

– Il le faudrait laver et panser sans retard, fit le curé en hochant la tête.

– Oui-da, mais que va dire de mon retard Madame de Colombier ? Je courrais bien l'avertir de ce malencontre, si...

Et le page regardait le curé en se grattant l'oreille d'un air perplexe.

– Si je demeurais près de la bête ? Allez vite, mon fils, fit Jean Udriet avec un sourire bienveillant.

Simonet partit à toutes jambes.

Il était de retour au bout de quelques minutes, remerciant chaudement le serviable curé.

– Or sus, ma vieille, fit-il, s'adressant au cheval qui soulevait de temps à autre son pied blessé, comment t'allons-nous panser, présentement ? De l'eau, il y en a au lac, en suffisance, et pas loin d'ici, mais pour l'y puiser, il faudrait quelque vase, sans compter...

Jean Udriet qui regardait vers le lac, interrompit le page pour lui montrer le rideau de buissons d'aunes qui bordait la rive en cet endroit.

— Il y a là quelqu'un, dit-il, qui te pourrait prêter assistance, mon fils. J'ai vu passer un bateau derrière ces « vernes ». Ces pêcheurs ne vont point sans leur pelle à épuiser l'eau au fond de leur nef. Va...

Le page était déjà parti, enjambant comme un cerf les jeunes saules, écartant les roseaux et lançant des appels retentissants ! Finalement il pénétra au travers de la haie épaisse des aunes au feuillage sombre et luisant, et disparut derrière leur rideau.

— Hé ! la bonne aventure ! l'entendit s'exclamer joyeusement le curé. Toi, Blaise ? Sûrement c'est Saint-Guillaume qui t'amène sur ma route toutes et quantes fois j'ai besoin d'assistance ! Loué soit-il ! Et moi qui ne t'avais pu tenir parole !

— Tiens ! tiens ! fit Jean Udriet fort surpris et se frottant les mains de satisfaction. Ce beau jeuneau connaît le pauvre Blaise Galland et lui parle avec amitié ! Voilà une fortunée rencontre,

et dont il faut rendre grâces à Dieu et à Notre-Dame.

L'instant d'après les buissons s'écartaient sous la main de Simonet frayant passage au jeune pêcheur, qui portait avec précaution son écope remplie d'eau.

Le curé, la mine épanouie, les regardait s'approcher en tapotant le cou du cheval dont il avait la garde.

— Hé ! Blaise, mon garçon, fit-il cordialement, le bienvenu sois-tu ! voilà une pauvre bête que sans toi on n'eût su comment soulager.

Blaise salua silencieusement de la tête, mais ses traits habituellement sombres reflétaient évidemment le contentement qu'il éprouvait à se voir ainsi accueilli.

Lui et Simonet lavèrent la plaie avec soin, puis en l'absence de tout autre matériel de pansement, Blaise entoura ingénieusement le pied blessé de larges feuilles d'épinard sauvage qu'il cueillit le long des bords du chemin, et qu'il assujettit avec des tiges résistantes d'herbes aquatiques et des feuilles de roseaux.

– L’habile homme que tu fais ! disait le page émerveillé. Trédame ! tu sais te retourner ; sans toi, j’eusse été fort empêché de me tirer d’affaire.

Le curé souriait avec satisfaction.

– Là, ma vieille, fit le page à son cheval, te voilà dûment pansée. Voyons si tu peux cheminer sans trop clocher.

Il tira doucement sur la bride ; la jument avança avec docilité, mais en ne posant le pied malade qu’avec appréhension. Évidemment elle était incapable de fournir une course de quelque longueur et de porter un cavalier.

Simonet se gratta l’oreille avec contrariété.

– Ah ! ça, ma Lise, nous voilà mal en point ; me porter tu ne peux, ayant assez à faire à toi ; te traîner par la bride jusqu’à Neuchâtel, je n’en ai pas plus envie que toi. Il me faut te ramener à ton écurie, où le vieux Leschet qui s’y entend pansera ta plaie. Après quoi, moi qui ne cloche point, je jouerai des jambes pour rejoindre...

– Je pourrais vous mener par le lac, offrit Blaise vivement, mais en rougissant de sa hardiesse.

Simonet lui tapa amicalement sur l'épaule :

– Voilà une heureuse idée, ami Blaise, s'écria-t-il enchanté. Ce me sera double plaisir et le retard sera moindre.

– Il serait plus minime encore, fit le curé avec un sourire bienveillant, si je remmenais moi-même cette pauvre bête à Colombier. Laissez-m'en le soin, et allez, mes enfants.

Malgré les protestations du page, le digne homme lui prit la bride des mains et se fit suivre sans peine du cheval, qui se sentait conduire du côté de son écurie.

– Grand merci ! lui cria Simonet avec effusion, avant de rejoindre Blaise qui regagnait son bateau, l'écope en main, afin d'en vider le fond.

– Que voilà un prêtre serviable ! dit-il au jeune pêcheur en arrivant au bateau. Si tous étaient comme lui... ! Par la mine, il y a singulière ressemblance entre lui et mon oncle le chanoine Pierre Dessoulavy, à la réserve du nez, lequel mon oncle a plus rouge ; décidément pour le reste, j'ai idée qu'ils n'ont point même tempérament : mon oncle Pierre l'a vif et colérique : tout homme

d'église qu'il est, il jure par « malepeste » et « maugrebleu », et ce n'est pas lui qui tirerait d'embarras un pauvre hère de page, fût-il son neveu, comme l'a fait ce curé pour moi qui ne lui suis rien. Mais j'ai la langue trop longue ; c'est un défaut de nature contre qui ma bonne et douce mère m'a souventes fois dit de me garder. Il me faudra faire pénitence pour avoir médité de mon digne oncle, de qui, pourtant... Hé ! ça, ami Blaise, donne-moi cette pelle que je fasse autre chose que jouer de la langue.

Le loquace Simonet prit l'écope des mains du jeune pêcheur, qui s'en défendit vainement, et se mit en œuvre avec plus de bonne volonté que de savoir-faire, en aspergeant copieusement ses chausses.

— Pas si vite, Mess...

Sur un regard de reproche que lui lança le page, il se reprit :

— Bellement, Simonet, dit-il, rougissant et souriant à la fois : vous allez tremper vos beaux vêtements.

– Ouais ! la belle affaire ! ils sécheront en chemin.

– Au surplus, en voilà assez, reprit Blaise, qui sauta à terre pour pousser le bateau ; il faut nous mettre en route sans plus tarder, d'autant que les nues s'assemblent sur les monts et que le vent du couchant se lève.

Simonet considéra le ciel et hocha la tête, en interrogeant du regard le jeune pêcheur.

– Peut-être vaudrait-il mieux... commença-t-il à regret...

Mais Blaise avait, d'une poussée vigoureuse, lancé en pleine eau son esquif, qu'il rejoignit d'un saut et dont il dirigea l'avant vers Neuchâtel.

– Nous serons là avant que la tempête éclate, n'ayez crainte ! dit-il d'un ton rassurant à Simonet, qui regardait avec une certaine appréhension les nuages menaçants dominant l'échancrure du Val-de-Travers. Ces nuées-là ne crèveront point sur nous ; elles suivront les noires joux. Tant que le ciel n'est point chargé sur la Béroche et le Mont-Aubert, le tonnerre pourra gronder par delà

les monts, pluie et grêle y tomber, nous en serons hors.

Blaise parlait avec un entrain inaccoutumé ; jamais, peut-être, en sa vie, il n'avait fait une phrase d'aussi longue haleine.

C'est que le poids qui l'oppressait habituellement, qui, depuis le départ de sa mère, était devenu plus écrasant encore, lui semblait s'alléger tout à coup. Ce beau garçon, ce jeune seigneur à l'élégante tournure, n'avait changé ni d'allures ni de ton à son égard depuis qu'ils avaient fait connaissance.

Il continuait à lui parler avec amitié, sans hauteur, et avait manifesté le plus franc contentement à le revoir, lui, le pauvre pêcheur, rebuté, honni de tous.

— Trédame ! ami Blaise, fit le page gaîment, tu t'entends mieux que moi, à ces signes du temps et j'ai toute fiance à tes pronostics. Toutefois, si pour l'aller nous n'avons pas à affronter l'orage, en sera-t-il de même pour ton retour ? Je serais marri d'être cause...

— Ne vous mettez point en souci pour moi, Mess... Simonet. J'ai accoutumé de tenir le lac par tous les temps.

Nous passons devant Auvernier, continua Blaise pour détourner la conversation. Là-bas, sur le bord de l'eau, voilà notre maison, une bien chétive mesure, comme vous voyez.

— Où tu demeures seul avec ta grand'mère, m'a-t-on dit, depuis que... depuis le jour où je t'ai rencontré, mon pauvre Blaise, fit le page se reprenant. Moi aussi, sais-tu ? je l'ai perdue, ma mère ; il y a quatre ans déjà, et pourtant je vois quand je veux son doux visage, j'entends sa douce voix réfréner patiemment ma pétulance. Misère de moi ! Je ne lui ai que trop rompu la tête avec mes cris d'aiglon, mes allures désordonnées de poulain sauvage ! Las ! si j'avais pu savoir !

Le jeune garçon détourna la tête pour cacher les larmes qui lui obscurcissaient la vue. Et cependant Blaise, lui aussi, affectait de regarder d'un autre côté, sans ralentir le mouvement régulier qu'il imprimait à ses rames, et comme Simonet, il ne voyait plus qu'à travers un voile humide, les vagues que commençait à soulever le vent.

Chapitre 12

Maugrebleu ! c'est une écumoire que ta nef ! s'exclama tout à coup le page qui venait de sentir l'eau baigner ses brodequins, et relevait vivement les jambes.

– C'est l'âge qui en est cause, répliqua Blaise que le mouvement précipité de son compagnon fit sourire malgré lui. Que voulez-vous ! le bois est mûr et tout percé des vers. Mais je vais laisser les rames pour un moment et prendre l'écope.

– Point ! point ! ceci me regarde.

Et le page, s'emparant de la pelle de bois qui flottait au fond du bateau, s'en escrima avec une belle ardeur, sans souci des éclaboussures, tout en disant avec volubilité :

— Cette besogne-ci, tu vois que je m'en tire à miracle. Ramer, dame, ce serait une autre antienne que je ne me fais point fort de chanter, principalement à cette heure où il faut cheminer vite et droit. Un autre jour, quand nous aurons le loisir de muser, il faudra que tu m'enseignes à manier ces deux autres pelles autrement longues et lourdes, qui paraissent à tes mains légères comme baguettes de coudrier. Mais présentement...

Simonet regarda avec inquiétude la surface liquide et mouvante qui l'entourait, et dont l'agitation augmentait de moment en moment.



Subitement alarmé, il lâcha l'écope pour s'accrocher aux bordages de l'embarcation, ballottée par les vagues et s'écria :

– Par mon salut ! nous allons faire le plongeon ! Vite, Blaise, tourne la pointe vers le rivage.

Le jeune pêcheur secoua la tête sans s'émouvoir. Il connaissait son lac et l'avait vu livré à d'autres fureurs.

– N'ayez crainte, fit-il tranquillement, c'est l'accoutumance qui vous manque. Il y a moins de risque à aller droit devant nous, le vent au dos, qu'à vouloir couper les vagues de travers pour gagner le bord. Au surplus, ici nous ne pourrions prendre terre : voyez, la rive est rocheuse et escarpée. S'il le faut absolument, nous biaiserons pour aborder proche des moulins de la Serrière. Seulement il faut nous garder de laisser l'eau monter dans le bateau.

Sans cesser d'imprimer à ses rames le même mouvement cadencé, Blaise poussa du pied, vers son compagnon, l'écope qui avait flotté jusqu'à l'arrière. Le page, honteux d'avoir cédé à un mouvement de frayeur, vint en pataugeant jusqu'aux chevilles, repêcher l'instrument, et reprit sa besogne avec une hâte fébrile.

– Bellement, Simonet, fit Blaise après l'avoir un moment considéré en silence, mais en se-

couant la tête. En y allant plus posément, la besogne sera plus profitable, croyez-m'en.

— Hé ! tu t'y entends mieux que moi, Blaise. Je vais m'appliquer à suivre tes avis. Mais ne trouves-tu point que le jour baisse avant le temps. Par Saint-Guillaume ! on dirait que la nuit va tomber, et il ne peut être plus des quatre heures de vêprée.

Blaise se détourna à demi pour observer l'apparence du ciel sur ses derrières.

Ce qu'il vit lui fit froncer les sourcils et accélérer le mouvement de ses rames.

De lourds et noirs nuages s'avançaient rapidement, projetant au-dessous d'eux une ombre sinistre, dans laquelle disparaissaient presque les contours du Mont-Aubert et de la montagne de Boudry. La ligne d'horizon ne se dessinait plus au sud, où se confondaient, dans une teinte uniforme et sombre, la nappe convulsée du lac et le ciel menaçant.

Depuis un instant, au bruit des vagues se joignait le roulement continu d'un tonnerre lointain,

s'approchant peu à peu, s'enflant parfois d'une détonation, sourde encore, mais dont on devinait le prochain éclat.

Le bateau dansait sur le dos des vagues comme une coquille de noix, mais la double impulsion du vent et des efforts de Blaise le faisait avancer avec une rapidité merveilleuse. Il avait passé, sans tenter d'y aborder, devant l'échancrure profonde d'où s'échappait le torrent de la Serrière qui, à cette époque reculée, faisait déjà marcher plusieurs moulins⁵.

– Holà ! Blaise, avait tenté de crier le page effrayé, c'est le moment, n'allons-nous pas prendre terre là !

Mais le jeune pêcheur, impassible, avait secoué la tête.

Les vagues déferlant avec fureur sur le promontoire formé par les alluvions de la Serrière,

⁵ En 1278, un jugement arbitral, prononcé par Thierrî de Montbéliard, attribue « les moulins » de Serrières comme part d'héritage à Henri de Neuchâtel, frère du comte Amédée. (*Annales de Boyve*.)

Blaise préférait sans doute atterrir en un point de la côte plus abrité, comme l'anse de l'Evole qui s'ouvrait au delà.

Le bateau poursuivait sa course bondissante, filant comme la flèche devant les falaises de Port-Roulant. À l'avant, cramponné aux bordages pour garder son équilibre, Simonet, les yeux dilatés par la terreur d'un danger qu'il n'avait jamais affronté, s'attendait à tout moment à être précipité dans l'abîme.

Emporté dans la course furibonde d'un cheval pris de vertige, il eût conservé tout son sang-froid ; mais sur cette surface mouvante, dont ne le séparaient que les planches pourries d'un misérable esquif, il sentait son impuissance absolue à rien tenter pour son salut. Tout autre était la contenance de son compagnon : toujours debout à l'arrière, Blaise ferme comme un roc, les jambes fortement arc-boutées, les bras tendus sur ses rames, semblait prendre un âpre plaisir à cette lutte contre les éléments déchaînés. Aussi le page, que l'impassibilité de son compagnon avait d'abord impatienté, qui n'avait pu s'empêcher de considérer son refus d'aborder vers la Serrière

comme une obstination téméraire, finit-il par changer peu à peu de sentiment et reprendre confiance en le voyant garder imperturbablement son attitude ferme et tranquille.

Le calme est contagieux comme la panique. D'ailleurs il lui parut que Blaise dirigeait insensiblement l'embarcation vers la rive, et en se détournant pour regarder par-dessus son épaule, il aperçut avec un soulagement inexprimable, les murs et les tours de Neuchâtel à une assez faible distance.

Tout à coup un éclair aveugla les deux jeunes gens, en même temps qu'éclatait une détonation sèche, stridente, sans échos. Une boule de feu avait passé entre Blaise et Simonet et plongé en sifflant dans le lac, en brisant net une des rames. Le jeune batelier, à qui l'un de ses points d'appui manquait brusquement, fut projeté en avant ; le poids de son corps porté tout entier sur la rame restante, fit dévier le bateau qui présenta un instant le travers à la tourmente. Une énorme vague arrivait : elle bouscula comme un fétu de paille l'embarcation, qui s'emplit d'eau et coula en un clin d'œil. Un seul cri avait accompagné la catas-

trophe, c'était le page qui l'avait poussé. Pendant un instant, rien ne reparut que le tronçon de rame brisé par la foudre. L'autre moitié était restée fixée au bateau par son lien d'osier, comme la rame intacte.

Enfin au sommet d'une vague apparut une épave emportée par les flots ; c'était le bateau, dont le fond plat émergeait seul de l'eau. Puis, à quelques brasses en arrière, la tête brune de Blaise se montra à son tour. Le jeune garçon promena un rapide regard autour de lui et replongea brusquement ; évidemment il cherchait son compagnon de malheur.

Quand il reparut quelques secondes plus tard, il soutenait au-dessus des vagues la figure livide de Simonet qui paraissait privé de sentiment ; de la main gauche Blaise nageait avec vigueur à la poursuite du bateau renversé. Mais celui-ci avait pris de l'avance, et emporté par les vagues en fureur, s'en allait droit sur la tour de la Gloriette, qu'on voyait se dresser au-dessus de l'eau, placée comme une sentinelle avancée au bout de la jetée que formait dans le lac le mur d'enceinte descendant du château. Blaise vit bientôt avec un serre-

ment de cœur son pauvre vieux bateau lancé contre la base du rempart, et sa coque vermoulue réduite en pièces par la violence du choc. Le jeune garçon ne put retenir un gémissement. C'était un compagnon, un ami qu'il perdait, puis c'était avec ses filets de pêche le seul souvenir qu'il eût de ce père qu'il n'avait pas connu. La pensée que la destruction de son bateau lui enlevait son gagne-pain le plus assuré, ne lui vint qu'en second lieu et lui fut moins amère. Blaise était accoutumé à la lutte : il trouverait un autre moyen de subvenir à ses besoins et à ceux de sa grand'mère.

Le souvenir de celle-ci lui fit redoubler ses efforts ; la pauvre vieille, si absolument dépendante de lui, l'attendait là-bas, assise devant la mesure. Il fallait gagner la rive, ramener à la vie ce corps inerte qu'il traînait après lui. Pauvre Simonet ! comme il était pâle, comme ses yeux étaient cernés de bleu ! S'il était mort, ne serait-ce pas lui, Blaise, qui l'aurait tué ? N'était-ce pas lui qui avait donné l'idée de ce voyage funeste, lui qui s'était refusé à aborder plus tôt, quand Simonet l'y engageait ?

Cette pensée amère qui lui traversait le cœur comme un aiguillon, loin de le porter au découragement, donna une nouvelle vigueur à ses membres qui commençaient à s'engourdir. Tout en se laissant porter par les vagues, il les coupa obliquement, de façon à doubler l'écueil où s'était brisé son bateau. Au delà de la tour, les vagues coupées par la jetée, étaient moins impétueuses, et la rive n'était qu'à quelques brasses. Encore quelques efforts, et Blaise, soutenant toujours son fardeau, prenait pied sur la bande de sable et de gravier à demi submergée, que dominaient les escarpements de l'Evole.

Il avait été vu de la plage, qui s'élargissait plus loin, vers la petite anse formée par le Seyon à sa sortie de la ville.

Une demi-douzaine de bateliers, occupés à tirer leurs embarcations sur le sable, accoururent le long de la rive. Bientôt tout un groupe de pêcheurs, rudes d'allures et de langage, mais qu'un accident auquel ils étaient souvent exposés eux-mêmes, rendait sympathiques aux naufragés, entoura Blaise agenouillé auprès de son compagnon, qu'il cherchait à rappeler à la vie. Déjà, à

l'inexprimable soulagement du jeune pêcheur, Simonet avait remué, ses yeux s'étaient entrouverts un instant. Mais les zélés sauveteurs ne l'entendaient pas de cette oreille. Un noyé ne pouvait décemment revenir à la vie sans le secours des pratiques usitées en pareil cas. En dépit des protestations de Blaise, deux vigoureux bateliers, empoignant le page par les jambes, le tinrent suspendu la tête en bas, sous prétexte de lui faire dégorger l'eau qu'il devait avoir absorbée. Simonet qui reprenait ses esprits, cria soudain d'une voix étranglée, en gigotant avec fureur :

— À l'aide ! au meurtre ! Marauds, larrons ! si vous ne me lâchez tôt...

Enchantés du résultat de leur médication, les bateliers abandonnèrent brusquement les jambes de leur patient, lequel retomba sur le dos, et tout étourdi de la secousse, demeura un instant dans cette position, promenant autour de lui des regards ahuris. Puis il se mit sur son séant sans trop de peine :

— Ça, mes maîtres, fit-il d'un ton courroucé et portant la main à sa dague, à quel jeu jouez-vous-là ? La peste et la gravelle vous...

Un rire bruyant et général des bateliers couvrit la fin de son imprécation, que personne ne prit au sérieux, tant il était manifeste que le naufragé n'avait encore recouvré ses esprits qu'à moitié.

Mais comme Blaise, tout ému, s'agenouillait à côté de lui et lui prenait la main, la mémoire revint tout à coup à Simonet, et il tourna vers le lac en fureur ses yeux pleins d'effroi.

En même temps, il serrait convulsivement la main de Blaise :

— Sans toi et Saint-Guillaume... murmura-t-il en frissonnant.

— Saint-Nicolas, mon jeune maître, Saint-Nicolas, corrigea le plus vieux des bateliers en soulevant son bonnet avec révérence. À chacun sa besogne, à chacun son dû. C'est notre grand Saint-Nicolas qui nous garantit sur les eaux, lui et nul autre. Et c'est à Saint-Nicolas et au garçon que voilà, poursuit le vieux en frappant amicalement sur l'épaule de Blaise, c'est à eux qu'il vous faut rendre grâce, mon jouvenceau, de n'avoir point tourné le blanc tout à fait, comme une truite crevée. Votre nef a eu moins de fortune ; en voilà les

morceaux qui ne sont plus bons qu'à brûler sous le chaudron.

Blaise se détourna pour suivre d'un regard douloureux les débris de son bateau, dont quelques-uns s'éloignaient sur le dos des vagues, tandis que d'autres avaient été jetés sur la plage. Déjà le groupe des bateliers se dispersait, pour aller à la curée de ces misérables épaves. Le vieillard qui avait interpellé les naufragés, et dont les traits ridés respiraient la bienveillance, resta seul auprès d'eux, s'informant d'où ils venaient et leur offrant un abri dans sa maison.

— Grand merci ! mon brave homme, répondit Simonet, prenant la parole pour les deux. Il s'était remis sur pied avec l'aide de Blaise et s'étirait bras et jambes avec la satisfaction d'un homme qui sent renaître la vie en ses membres. Grand merci ! On m'attend en la rue du Chastel, chez Monsieur le lieutenant-gouverneur, duquel je suis page, et j'y emmène mon compère Blaise Galland pour l'y sécher et réconforter.

Le vieux batelier parut tout saisi en apprenant la qualité de Simonet et s'inclina avec révérence

devant le page. Mais Blaise, la mine soucieuse, secoua la tête et dit avec agitation :

– Il me faut regagner au plus vite Auvernier. La nuit va tomber et ma grand'mère est seule à m'attendre ; caduque comme elle est, il lui peut arriver malheur.

Simonet eut beau se récrier, insister pour l'emmener au moins se restaurer avant de se mettre en route pour rentrer pédestrement à Auvernier, Blaise déclara qu'il s'en irait sans plus de retard et par le plus court.

– Le plus court, observa le vieux batelier, qui regardait Blaise avec un intérêt bienveillant, le plus court passe néanmoins par la ville. Et vous n'y pouvez entrer d'ici que par la porte de la Rive Mathion que voilà. On la va fermer tantôt ; hâtons-nous... si toutefois vous vous sentez en force, mon jeune seigneur, ajouta-t-il en s'adressant à Simonet.

– Ouais ! fit celui-ci, qui avait déjà repris sa belle humeur ordinaire et se mettait en route sans vouloir accepter l'appui de Blaise. Me voilà frais et gaillard comme devant... frais principalement. Brr ! l'eau n'est point mon affaire, en quoi je suis

comme mon oncle le chanoine. Trédame ! m'en va-t-il lancer des brocards, quand il saura que j'ai pensé avaler le lac ! Mais toi, mon pauvre Blaise, t'en aller trempé de la sorte, affronter durant une heure cette pluie et ce vent endiablé ! Nenni, ce ne sera point, te dis-je, avant que tu te sois séché devant un bon feu en avalant quelque breuvage chaud.

Mais Blaise continuait à secouer la tête sans répondre. Comme ils venaient de passer ensemble sous la porte de la Rive Mathion et s'engageaient dans la rue dite du Marchié, le vieux batelier disparut tout à coup dans une des cabanes en bois qui en occupaient un des côtés, et servaient de logis aux ouvriers et vigneron des bourgeois. Mais il reparut aussitôt, tenant une sorte de gourde à la main.

— Bois un coup de ceci, mon garçon, pour te réchauffer le sang, fit-il à Blaise, en la lui présentant ; et vous, mon jeune seigneur, ne le retenez pas plus longtemps. Il a grand'raison de se mettre en souci pour sa grand'mère. Au surplus votre chemin est le même jusqu'en la rue du Chastel, puisqu'il doit sortir de ville par la Porte des

Dames, pour s'en aller par le chemin de Trey-Porta.

Blaise, qui avait avalé une gorgée du contenu de la gourde en faisant la grimace, la rendit au batelier avec ses remerciements et prit congé à la hâte.

Comme Simonet en faisait autant et s'informait du nom du serviable vieillard, celui-ci, après avoir répondu qu'il s'appelait Nicole Bedaux, dit à l'oreille du page :

– Mon jeune seigneur, la nef d'un pêcheur est son gagne-pain, et celui-là a perdu la sienne à votre service.

Sans en dire davantage, le batelier rentra dans sa cabane.

– Et moi qui ne lui en ai point encore dit mot ! s'exclama Simonet en courant après Blaise.

Il passa son bras sous le sien et lui dit avec chaleur :

– Ami Blaise, ne te mets point en souci à l'endroit de ton bateau ; c'est pour m'avoir voulu servir que tu l'as perdu. Monsieur mon père te

pourvoira d'un autre, et moins caduc, je m'en porte garant.

Chapitre 13

La nuit était venue, noire, profonde ; la foudre ne sillonnait plus la nue pour l'éclairer de ses lueurs éblouissantes et fugitives. Mais le vent et la pluie continuaient à faire rage. Cependant Blaise ne sentait ni le vent ni la pluie, et ce n'était pas le désir d'y échapper plus tôt et de se débarrasser de ses vêtements saturés d'eau, qui lui faisait précipiter le pas de moment en moment, mais la pensée obsédante de l'isolement de sa grand'mère, exposée devant la mesure à toute la violence de l'orage.

Il se représentait la vieille femme, effarée, arrachée à sa torpeur habituelle par le déchaînement de la tempête, par les torrents de pluie qui l'inondaient, cherchant instinctivement à s'y soustraire, se levant fébrilement pour faire à tâtons quelques pas chancelants, puis s'affaissant sur le sol en poussant des plaintes inarticulées ! Et qui sait : ô comble d'angoisse et d'horreur ! la Gra-

vière est si près de la rive ! la fatalité n'aura-t-elle point poussé de ce côté la vieille femme, dans son effort désespéré ? Les vagues qui s'abattent, furieuses, sur la plage, l'auront atteinte, roulée dans leurs bruyantes cataractes, entraînée dans leur mouvement de retrait ! Et cette misérable épave humaine, ce cadavre livide dont les vagues se font un jouet, c'est le dépôt que sa mère lui avait confié !

À ce tableau sinistre qu'évoquait son esprit angoissé, Blaise, dans son affolement, se mettait à courir jusqu'à ce que l'haleine lui manquât.

Arrivera-t-il à temps pour arracher sa grand'mère à la mort ? Par cette nuit noire, parviendra-t-il seulement à la retrouver ? Jusqu'où les vagues, dans leur fureur, l'auront-elles entraînée le long de la rive, si encore ce n'est pas au large que flotte maintenant son pauvre corps inerte ?

Voilà les lumières d'Auvernier. Blaise traverse au pas de course le village où la rue est déserte, grâce à la pluie qui tombe toujours à torrents. C'est dans les pressoirs, à la taverne où l'on chante

et l'on danse, que s'est réfugiée la vie, et cette gaîté bruyante irrite, aiguillonne encore l'angoisse de Blaise, qui précipite sa course du côté de la Gravière, sans pouvoir retenir un gémissement. Il court avec frénésie ; c'est maintenant la laîche des grèves, tout imprégnée d'eau, qu'il foule du pied. Soudain un choc violent le renverse tout étourdi sur le sol. Dans sa course affolée il était allé se jeter contre un des chétifs pruniers qui formaient le minuscule verger de la Gravière.

Il se releva aussitôt en essuyant avec insouciance le sang qui lui coulait du front sur le visage. Hé ! qu'était-ce que cette meurtrissure en regard de l'angoisse qui lui étreignait le cœur ? Maintenant qu'il n'avait plus que quelques pas à faire pour aller constater si le banc était inoccupé, ou si ses alarmes avaient été chimériques, il demeurerait tremblant et comme suffoqué, au moment de tourner le coin de la mesure.

Tout à coup il poussa une sourde exclamation et s'avança vivement ; avait-il un éblouissement ? Une bande étroite de lumière, provenant évidemment de la fenêtre de la Gravière, éclairait la

plage et rendait visible le rejaillissement des vagues sur les galets !

— Le feu ! murmura Blaise avec épouvante ; elle est rentrée et...

Il ne fit qu'un saut jusqu'à la porte qu'il poussa violemment, mais s'arrêta sur le seuil, à la fois soulagé et interdit. C'est qu'au lieu du spectacle terrifiant de la pièce en feu, de sa grand'mère se tordant dans les convulsions d'une atroce agonie, c'était une paisible scène d'intérieur que rencontrait son regard surpris et charmé.



Près de l'âtre où flambait gaîment un feu de souches, la vieille infirme était assise dans le fauteuil rustique que Blaise avait lui-même fabriqué au moyen de débris de bois amenés par les vagues et de branches d'osier tressées. Penchée sur elle, une jeune fille de taille menue, portait à la bouche de la vieille femme une sébile pleine de lait.

Au bruit que fit la porte en s'ouvrant brusquement, la jeune fille s'était retournée avec un mouvement d'effroi. Blaise la reconnut : c'était

Manon Cornu, l'enfant à la manne de raisin, qu'il avait brusquée et traitée avec tant de méfiance la nuit précédente.

Sans cesser de donner à boire à l'infirmes, elle dit précipitamment, pour expliquer sa présence dans la maison :

– C'est par aventure que je suis venue céans ; étant à laver des hardes au lac quand est survenu l'orage, j'ai de loin vu votre mère-grand qui s'était laissée choir en voulant s'aller mettre à l'abri, et vous sachant sur le lac, et voyant que les vagues...

– Grand merci ! interrompit Blaise avec chaleur, tu es une bonne fille, Manon ; sûrement, nulle autre âme vivante à Auvernier n'eût voulu toucher à la pauvre vieille, et sans toi qui sait ce qu'il eût pu advenir d'elle !

Il avait la voix tout enrouée et se prit à frissonner dans ses habits trempés, d'où découlaient des filets d'eau sur la terre battue qui formait le plancher de la pièce.

Aussi la jeune fille qui s'en aperçut s'écria-t-elle d'un ton compatissant :

— Jésus-Marie ! vous grelottez, trempé comme vous voilà ; il semble que vous sortiez du lac !

— Hé ! j'en sors, fit Blaise avec un haussement d'épaules, et s'accroupissant dans l'âtre pour mieux s'exposer à la chaleur du feu.

Ses dents claquaient ; il sentait ses membres s'engourdir, et ses paupières pesantes se fermer malgré lui.

Après les efforts violents qu'il avait faits pendant deux heures consécutives, la réaction venait ; une torpeur invincible l'écrasait.

Manon Cornu le regardait alarmée.

— On dirait qu'il perd le sens, comme quelqu'un qui a fait excès de boisson ou qui couve quelque fièvre pernicieuse, murmura-t-elle en hochant la tête. Et ce sang qu'il a par le front ! ne semble-t-il pas qu'il ait reçu quelque coup ? Ça, fit-elle d'un ton décidé en s'adressant à Blaise, je vais mettre sans plus tarder votre mère-grand au lit.

Avec plus de vigueur qu'on n'en eût attendu de sa chétive personne, elle aida la vieille femme à

se lever, la soutint dans sa marche chancelante jusqu'à son grabat, où elle l'étendit après l'avoir dévêtue.

Blaise, avec une vague protestation, avait fait un effort pour se lever, mais impuissant à secouer la torpeur qui l'envahissait, il retomba sur le bord de l'âtre et s'y endormit presque aussitôt d'un sommeil de plomb. La jeune fille, revenue vers lui, le regarda avec compassion.

— Ce brasier le séchera, fit-elle en ravivant le feu au moyen de quelques branches. Mais il faudrait lui faire avaler quelque breuvage chaud. La bique n'a pas donné tout son lait. Allons-y.

Vraiment cette Manon Cornu était une petite personne de ressource et de prompte décision.

Elle ne perdit pas de temps pour aller traire la chèvre en tâtonnant dans l'obscurité, et remplir la sébile. Elle sut s'y prendre si doucement et avec tant d'adresse, que Biquette se laissa faire bénévolement et sans donner de la corne. Quand la jeune fille eût fait bouillir le lait dans un poêlon à longues jambes, elle s'en vint pousser le dormeur à l'épaule. Mais elle eut grand'peine à éveiller Blaise. À force de patience, elle parvint pourtant à

lui faire ouvrir les yeux, mais le regard terne et sans expression du jeune garçon prouvait que son esprit était absent. Il se laissa docilement ingurgiter le breuvage sans paraître reprendre conscience de lui-même, puis s'affaissa de nouveau contre le mur du foyer et retomba dans son assoupissement.

Manon Cornu secoua sa petite tête aux cheveux crépelés et d'un blond ardent, et fit d'un ton délibéré :

— Nenni, ça ne se passera point ainsi. Il aurait les os rompus à dormir sur ces pierres.

Elle s'en fut examiner la couche misérable de Blaise, reléguée dans un coin obscur, et en rapporta les éléments, qu'elle étendit sur le sol en face du foyer.

Puis derechef elle secoua Blaise jusqu'à ce qu'elle l'eût fait sortir de son engourdissement.

— Ça, voyez-vous, voilà votre couche, fit-elle en réponse au regard vaguement interrogateur de ses yeux somnolents. Il faut vous y étendre ; vous serez plus à l'aise que sur l'âtre, où au surplus vos hardes pourraient prendre feu.

Elle le tirait en même temps, le poussait vers la couche qu'elle avait préparée, et où, ayant fini par s'étendre sans avoir prononcé une parole, il se rendormit aussitôt.

— Là, fit la petite samaritaine avec satisfaction, dors tout ton soûl, présentement. La casaque que voici lui retiendra le chaud au corps ; une bonne souche sur le feu qui le fasse durer jusqu'au matin, et je m'en pourrai aller. Il se fait tard, et la Perrenon, ma marâtre, me va crier après, voire donner les verges comme de coutume. Mais elle ne saura point d'où je viens ; elle a trop méchante langue. Qu'elle croie, s'il lui plaît, que je me suis attardée à la danse, point ne me chaut !

Tout en monologuant de la sorte, la jeune fille avait étendu sur le dormeur un vieux caban tout rapiécé, que Blaise endossait en temps d'orage ou de froidure, et elle disposait devant le brasier une sorte d'écran, au moyen de la poêle, d'un coquemar, et des différents ustensiles de cuisine qu'elle avait pu rassembler, de façon à mettre une barrière entre le dormeur et les étincelles qui eussent pu l'atteindre.

Après un dernier regard plein de sollicitude jeté sur Blaise, qui, la face empourprée, dormait d'un sommeil fiévreux, Manon Cornu partit, chargée du panier de linge quelle lavait quand elle était venue au secours de la Jaquette Grandjean.

La pauvre fille qui venait d'apporter si à propos son assistance aux déshérités de la Gravière, avait comme eux l'existence pénible et dépouillée de joies. Trop souvent en ce pauvre monde, nos propres misères nous préoccupent trop pour nous permettre de voir celles d'autrui. Il n'en était pas ainsi de Manon Cornu ; elle avait le cœur compatissant. Les brutalités dont elle était l'objet au foyer paternel, de la part d'une belle-mère acariâtre, ne l'avaient pas rendue indifférente aux souffrances d'autrui. Il y avait en elle un besoin instinctif de se dévouer, de soulager tout ce qui souffrait, gens ou bêtes, de prendre la défense de tout être opprimé et elle s'y employait vaillamment, sans souci des coups et des injures, dans la maison paternelle comme au dehors. Combien de fois n'avait-elle pas détourné sur sa tête l'orage qui allait fondre sur celle de ses frères et sœurs plus jeunes, pris à son compte leurs petits méfaits, prétendus ou réels ! Et au village, combien

n'avait-elle pas reçu de cailloux et de coups de gaule destinés à de malheureux chats ou à Jean-nin l'innocent, un pauvre idiot, goitreux et contrefait, qui était le souffre-douleur et la risée des grands et des petits !

En plus d'une occasion elle avait pris ouvertement parti pour ceux qu'on appelait les sorciers de la Gravière, et s'était attiré les railleries brutales et les soupçons injurieux des vieux et des jeunes.

— Oyez-la donc, ce méchant sécheron de Manon-la-Rougeotte, si ce n'est pas de la graine de casserôte ! Hé ! hé ! Pierre Cornu, ouvre l'œil et garde ta maison du Malin ! Qui sait si ta Manon n'enfourche point le balai, sur la minuit, pour s'en aller au sabbat, à Cudret !

Et Pierre Cornu, qui n'avait pas mauvais cœur, mais qui était un être faible et borné, regardait sa fille d'un œil soupçonneux, au lieu de prendre sa défense, et aux mauvais traitements dont sa femme accablait journellement la pauvre enfant, il ajoutait encore des menaces et des récriminations sans fin.

Le premier jour des vendanges, quand, au sortir du souper, dame Margot avait accompli le trait d'audace que l'on sait, à la stupéfaction de son mari, il s'en était fallu de bien peu que Manon Cornu vînt se jeter dans la lice et appuyer la généreuse protestation de sa maîtresse.

Mais au moment d'ouvrir la bouche, elle s'était dit, en considérant la mine sombre et courroucée du maître du logis, que son intervention à elle, être infime et décrié, pourrait bien être plus nuisible qu'utile à la maîtresse si bonne pour elle, et que Claude Junod ferait peut-être un grief de plus à sa femme d'être soutenue par une alliée aussi suspecte. Aussi s'était-elle contentée de témoigner en secret sa sympathie et son approbation à dame Margot.

L'accueil que Manon Cornu reçut en rentrant au logis fut bien tel qu'elle s'y était attendue. Sa belle-mère l'assaillit d'une bordée d'injures et de reproches furibonds, l'accusant d'avoir couru les pressoirs et de s'être attardée à la danse. Le silence de la prétendue coupable fut naturellement pris pour un aveu et la marâtre battit sans pitié la

pauvre enfant pour la punir de sa perversité précoce.

Mais Manon était habituée aux coups ; quand la furie, lasse de frapper, l'eût jetée d'une bourrade violente vers le recoin humide où ses deux sœurs plus jeunes tremblaient d'effroi sur leur grabat, elle alla se blottir entre elles et les calma doucement en leur disant à l'oreille :

— Je ne sens quasi point de mal ; dormez, petites, et rêvez des oiselets que je vous ferai voir demain, comme je vous l'ai promis, dans leur nid gentil, parmi les vernes de la grève.

Chapitre 14

Les paroissiens de Jean Udriet, qui virent passer le digne curé, conduisant par la bride un cheval éclopé et réglant patiemment son allure sur la sienne, furent, comme on pense, grandement intrigués et firent une foule de suppositions toutes plus extravagantes les unes que les autres ; cependant le respect, plus fort chez eux que la curiosité, les empêcha de poser une question directe à leur conducteur spirituel.

Au vieux palefrenier du château, Vuillème Leschet, aux soins duquel le curé remit l'animal blessé, il raconta l'accident, et lui apprit de quelle façon le page gagnerait Neuchâtel.

— Oui-da, fit le vieillard en hochant sa tête chenue ; mais voyez si ces jouvenceaux n'ont pas

tous des cervelles de linotte : voilà qu'il a laissé sa valise sur la croupe de la Lise ! Et il y a sûrement dedans ses nippes d'apparat. C'est bien tant pis : il lui faudra se contenter des autres, car ce n'est pas avec mes vieilles jambes que je lui peux courir après. Au surplus, le plus pressé, c'est de panser la pauvre bête. Hé ! hé ! si cet étourdi de page n'a pas grand'cervelle, il est plus adroit et imaginatif que je n'eusse pensé : ces feuilles...

La faconde du vieux palefrenier fut en cet endroit coupée net par le curé, qui, du seuil de l'écurie, considérait avec inquiétude l'aspect menaçant du ciel.

— Que vous semble-t-il du temps, Vuillème Leschet ? demanda-t-il d'un ton soucieux, en laissant le passage libre au vieillard. L'orage s'approche : y a-t-il apparence qu'il crèvera sur nous et le lac ?

Le vieillard s'éloigna en clopinant de la façade du manoir, afin d'embrasser du regard une plus grande étendue du ciel.

— Le vent souffle d'Yverdun, fit-il d'un ton d'oracle. Voyez, Messire curé, ces grosses nuées qui se chevauchent l'une l'autre, ainsi qu'une

troupe de coursiers sans bride ni mors ! Si le joran ne les dissipe, en moins d'une demi-heure elles se déchargeront sur le vignoble et le lac, avec tous les tonnerres et éclairs du ciel. Par malechance, la vendange n'est point finie, et si la grêle est de la danse...

Il compléta sa pensée par un hochement de tête significatif.

– Plaise à Dieu et à Notre-Dame, fit le curé avec ferveur, qu'auparavant ces deux garçons aient touché le port.

Le vieux Leschet avait levé son bonnet par révérence, mais sans se joindre autrement à ce vœu du curé. Il l'eût fait pour le page, mais, partageant le préjugé général contre la famille de la Gravière, il ne voulait point faire bénéficier un de ces mécréants de sa sympathie.

La preuve, c'est que, lorsque Jean Udriet s'en fut retourné tout soucieux à son presbytère, le palefrenier grommela, tout en pansant le cheval blessé :

– Maugrebleu ! qu'avait besoin notre Simonet – un gentil page, malgré qu'en ait Renaud-le-

hutin, – de s'accointer pour compagnon et conducteur d'un fils de sorciers ? Pourvu seulement que, dans le fort du péril, l'étourdi songe à crier à Saint-Nicolas !

Comme l'avait prévu Leschet, l'orage ne fut pas long à éclater. Nous en savons la conséquence pour les deux voyageurs.

Le digne curé, entendant mugir le vent, gronder le tonnerre, voyant tomber de vraies cascades du ciel, en oubliait ses oraisons latines, pour demander avec ferveur, en bonne langue vulgaire, au Maître de la tempête, d'épargner la vie des deux navigateurs.

Rien de ce qui impressionnait le prêtre, peines, soucis ou joies, n'était indifférent à sa servante.

Aussi la fidèle Guillemette s'efforçait-elle de réconforter à sa façon le curé angoissé ; et si cette façon était brusque, suivant l'habitude de Guillemette, elle n'en laissait pas moins percer une chaude sympathie.

– Ouais ! messire curé ; il n'y a point à se faire de mauvais sang à l'endroit de ces garçons ; c'est

comme les chats, ça retombe toujours sur ses pattes ! Et qui ne sait que celui d'Auvernier – encore qu'il soit chiche de ses paroles – est meilleur batelier que bien des vieux ! Mettez-vous, pour Dieu ! l'esprit en repos ! À cette heure ils sont sûrement au port, j'en gagerais ma coiffe d'apparat !

– Ça, messire, quittez un peu cette fenêtre, le souper va refroidir ! Las ! après s'être donné tant de mal pour rissoler juste à point un poulet pareil, faut-il le voir...

Cette lamentation de sa cuisinière eut plus de succès que tout le reste pour arracher Jean Udriet de son observatoire. Et pourtant le fumet exquis du poulet n'y fut pour rien, bien qu'à l'ordinaire le digne homme fût quelque peu « sur sa bouche », mais il ne voulait pas mortifier sa fidèle Guillemette. Il eut beau faire : l'inquiétude, l'angoisse lui avaient coupé tout appétit. Bientôt il repoussa son siège et reprit son poste devant la fenêtre aux petites vitres rondes, encadrées de plomb.

Guillemette hocha la tête, et se mit à desservir la table en marmottant à part elle :

– Il a fait ce qu’il pouvait ; on ne lui en peut demander davantage. Quand on a l’esprit en émoi...

Ce qui ajoutait au souci du digne curé, c’était la pensée que le lendemain étant un dimanche, jour où il devait officier à plus d’une reprise, il ne pourrait, dès le matin, aller s’informer à Auvernier si Blaise était de retour et de quelle façon s’était effectué le voyage.

Comme il exprimait ce regret, avant de se retirer dans son oratoire, Guillemette, les poings sur les hanches, lui dit brusquement :

– Or ça, Messire curé, me tenez-vous pour percluse des jambes ?

– Quoi, Guillemette, vous iriez vous enquérir... dans cette maison ?

– Oui-da, dans cette maison de sorciers. Pour vous mettre l’esprit en repos, j’irais... Au surplus, la vieille sorcière n’a plus ni bec ni ongles, et pour ce qui est des langues des gens...

Elle fit bruyamment claquer ses doigts pour témoigner de son mépris du « qu’en dira-t-on », et ajouta en pirouettant sur ses talons :

– Dormez sur vos deux oreilles ; demain, après le déjeuner...

Elle revenait à ses phrases décousues et inachevées.

Le lendemain, au grand soulagement de Jean Udriet, qui craignait qu'elle n'eût changé d'idée pendant la nuit, Guillemette, ayant arboré sa coiffe des grands jours, qui ne parvenait pas à donner à sa figure masculine et rébarbative un air plus avenant, partait pour Auvernier, aussitôt après avoir desservi la table du déjeuner.

En route elle se croisa avec des groupes égrenés de paroissiens d'Auvernier venant assister à la messe à Saint-Etienne de Colombier. Au regard assez étonné qu'ils lui jetaient au passage, elle répondait en les toisant de la tête aux pieds, d'un air de grande dame, en se disant à part elle :

– Ça ! vous pensez, vous autres, qu'il est mal-séant à la servante du curé de tourner le dos à la messe, quand les autres y vont ? Ne vous mettez point en peine de mon salut ; mes affaires et celles de Messire Udriet ne vous concernent mie. Dieu merci ! mon maître a assez de crédit auprès de Notre-Dame et des Saints pour me faire entrer de

plein saut au paradis, quand vous serez encore à vous morfondre en purgatoire.

À mesure quelle approchait du but de sa course, on eût pu remarquer que le pas déterminé de la grosse Guillemette devenait moins assuré ; elle s'arrêtait même par instants, et regardait droit devant elle d'un air méditatif, avec un gros pli entre les sourcils.

C'est qu'en dépit du dédain qu'elle avait affiché pour l'impuissance actuelle de la sorcière, en présence de laquelle elle allait se trouver, l'idée vague qu'un pouvoir occulte se cachait peut-être encore sous cette enveloppe décrépète, la faisait involontairement tressaillir.

Cependant elle se raidit contre cette faiblesse.

— Ça, Guillemette, à cette heure te voilà couarde comme un pauvre lièvre, quand avec ces deux mains-là tu casserais sur ton genou ce pauvre squelette de la Gravière. Au surplus, pourquoi te voudrait-elle du mal, puisque tu ne viens sous son toit qu'à louable intention ?

Elle n'était plus qu'à quelques pas de la mesure, quand elle vit se diriger vers celle-ci, d'une

allure hésitante, une jeune fille pauvrement accoutrée et conduisant deux autres enfants plus jeunes par la main. À la vue de Guillemette, l'aînée retint ses compagnes et fit mine de s'éloigner.

– Hé ! les enfants, cria la servante d'un ton impératif, ne vous en allez point. Me prenez-vous pour l'ogresse ? Nenni-da ! n'en croyez rien, encore que ma mine...



En quelques enjambées, elle eut rejoint les enfants dans le petit verger où elles s'étaient arrêtées.

– Ça, ma fille, dit Guillemette s'adressant à l'aînée qui n'était autre que Manon Cornu, tu allais entrer là, à ce qu'il me paraît ?

Manon fit un signe affirmatif, tout en considérant avec un mélange de crainte et de défi, la mine rébarbative de la grosse femme.

Celle-ci, s'apercevant de l'impression qu'elle produisait, fit avec autant de bienveillance qu'elle put en mettre dans sa voix rude :

– Là, là, fillette, quand je te dis que je ne suis pas l’ogresse, mais la servante du curé ! Peux-tu me dire si le garçon qui demeure là avec sa mère-grand y est rentré hier au soir, venant d’une course à Neuchâtel ? Mon maître est en souci à son sujet.

La méfiance et la crainte de Manon Cornu s’envolèrent à l’instant, et sans chercher à se faire valoir, elle raconta à Guillemette comment elle se trouvait présente lors du retour de Blaise, trempé jusqu’aux os, grelottant et tremblant la fièvre.

– J’aurais voulu venir de grand matin voir ce qu’il était advenu de lui, car il me paraissait fort malade, mais on avait l’œil sur moi, ajouta-t-elle en baissant la voix. Ma marâtre est dure, et mon père croit tout le mal qu’elle dit de moi. Elle est à la messe, présentement, lui, il pressure chez maître Junod, ensorte que j’ai pu venir.

Les petits yeux vifs de Guillemette étaient humides.

– Tu es une bonne fille, dit-elle en passant doucement sa main velue sur les cheveux rebelles de Manon. Veux-tu que nous entrions là de compagnie ? Vous, les petites, allez vous ébattre sur

les graviers. Et tenez, grignotez-moi ça en attendant la grande sœur.

Guillemette avait, tout en parlant, fouillé dans sa bougette, d'où elle aveignit quelques débris de pâtisserie de sa confection, qu'elle tendit aux petites filles ; celles-ci ne firent pas de façons pour y mettre la dent. Elles ne se voyaient pas souvent à pareille fête. Au fond, Guillemette était enchantée d'être flanquée d'une auxiliaire pour pénétrer dans ce logis suspect de la Gravière.

— Écoute, petite, fit-elle en poussant Manon devant elle, tu es plus connue que moi, céans, il convient que tu entres la première pour ne les point effaroucher.

Manon, docilement, s'approcha de la porte, y frappa doucement d'abord, du revers de la main, puis plus fort, et ne recevant pas d'autre réponse qu'un plaintif bêlement partant de l'étable de la chèvre, s'enhardit à lever le loquet.

Devant le feu qui s'était éteint, Blaise était encore couché et se retournait constamment, par soubresauts fiévreux. Il avait la face congestionnée et de ses lèvres desséchées s'échappaient des paroles incohérentes.

Dans le fond de la pièce bourdonnait la plainte monotone, inarticulée de l'infirmes.

Au spectacle de cette misère bien humaine, où le surnaturel n'avait aucune part, la grosse Guillemette oublia sur-le-champ ses craintes puériles.

— Holà ! fit-elle en retroussant ses manches, voilà un garçon qui a les fièvres, et si je n'ai la berlue, la vieille réclame sa pitance comme un chien affamé. Il faudrait...

— Je vais traire la bique, dit rapidement Manon qui avait avisé la sébile et sortit aussitôt.

Guillemette chercha des yeux autour d'elle et ayant trouvé un baquet à demi plein d'eau, y trempa une loque qu'elle vint appliquer sur le front du jeune garçon.

Sous cette impression bienfaisante de fraîcheur, le malade eut un soupir de soulagement, ses traits contractés se détendirent, et il parut vouloir goûter un moment de repos.

Tout en rafraîchissant sa compresse, Guillemette hochait la tête.

– C'est le dedans qu'il faudrait médicamenter, murmura-t-elle entre ses dents ; mais que trouver en ce chenil ?

Ses yeux vifs exploraient en même temps les recoins de la misérable pièce, imparfaitement éclairée par la petite fenêtre aux vitres ternies. Son regard ayant donné le tour des murs nus et lézardés, rencontré avec répulsion la silhouette sombre de la vieille femme s'agitant sur sa couche, inspecté les solives pourries du plafond où pendaient quelques objets informes, masqués sous les toiles d'araignées, en vint au manteau de la cheminée où s'accrochaient quelques bottes de plantes, d'herbes, de fleurs desséchées quelle n'avait pas remarquées jusqu'alors.

Au premier abord, Guillemette les considéra d'un œil soupçonneux.

– Les herbes de la sorcière ! fit-elle entre ses dents. Cependant, après un haussement d'épaules, elle ajouta : Hé ! hé ! il se pourrait que parmi ces simples... Il faudra voir.

Manon venait de rentrer avec sa sébile pleine de lait, et faisait boire l'infirmes, qui avalait glou-tonnement, avec des clappements d'animal affa-

mé. Quand elle fut rassasiée, elle se recoucha en poussant un grognement de bien-être.

— Ma fille, appela Guillemette qui avait vu avec un étonnement bienveillant Manon s'acquitter de cette tâche sans montrer de répulsion, ma fille, tu es adroite et attentionnée, prends-moi ce linge et tiens au frais le front de ce garçon. Moi je vais voir si l'on peut infuser quelque-une de ces herbes pour éteindre le feu qui le ronge au-dedans.

Manon ayant pris sa place, Guillemette s'approcha des herbages, les flairant, les examinant avec circonspection, fronçant les sourcils quand l'espèce lui était inconnue, partant suspecte. Enfin, elle prit une des bottes en main et la décrocha délibérément.

— Ça, fit-elle avec satisfaction, c'est de la sauge qui donne un breuvage fort sain et doux. Toutefois, s'il y avait eu du tilleul... Hé ! juste en voilà !

Elle demeura un moment indécise, soupesant les deux bottes, comme pour mettre leurs qualités en balance.

— Les deux choses sont bonnes, fit-elle enfin ; il boira de l'une et de l'autre.

Fut-ce l'effet de la sauge ou celui du tilleul, ou de leurs vertus combinées ? mais une demi-heure plus tard, Blaise dormait d'un sommeil moins fiévreux sur son lit, réinstallé à sa place ordinaire par Guillemette qui y avait transporté le jeune garçon dans ses bras robustes ; la grand'mère se chauffait au soleil devant la mesure.

C'était Manon Cornu qui l'y avait conduite, en soutenant sa marche chancelante. On eût dit que la vieille femme avait vaguement conscience que les soins dont on l'entourait provenaient d'une femme. Si attentif que Blaise fût pour sa grand-mère, il avait dans sa jeune vigueur les mouvements plus brusques que Manon. Des lèvres tremblantes de la vieille femme s'échappait un ronronnement de contentement, quand la main douce de la jeune fille caressait la sienne sèche et ridée. Elle marmottait des paroles indistinctes où l'on discernait parfois le nom de Salomé.

Dans la mesure, Guillemette mettait en ordre les casseroles et rassemblait les tisons.

– Là, présentement, les choses sont en meilleur point, fit-elle en jetant un regard satisfait sur le dormeur. Je le peux laisser seul pour aller apprêter mon dîner. J'ai idée que le garçon, à son réveil, va être frais comme poisson dans l'eau. C'est un bois solide et endurant. Au surplus, il n'est tel que le tilleul, si ce n'est la sauge...

Quand elle sortit de la mesure, Manon Cornu, que ses petites sœurs avaient rejointe, regardait avec inquiétude du côté de Colombier.

Elle redoutait évidemment d'être aperçue près de la Gravière par ses parents revenant de la messe, ou par des voisins qui la dénonceraient.

– Il faut m'en retourner au logis, dit-elle à Guillemette d'un ton alarmé. Si l'on ne m'y trouvait à faire le feu pour dîner...

– Va, ma fille, va, dit Guillemette, adoucissant sa voix rude et caressant amicalement la joue de Manon. Tu es une bonne fille ; Messire Udriet le saura. Sauvez-vous, poulettes !

Avant de se mettre en route elle-même, Guillemette, les poings sur les hanches, considéra un instant la ruine vivante affaissée sur le banc.

Puis elle hocha la tête en plissant les lèvres et relevant les sourcils, avec un singulier mélange de rancune et de pitié, et s'en alla à grandes enjambées du côté de Colombier en marmottant :

— À qui m'eût dit il n'y a pas vingt ans, que je passerais le seuil de cette maison de mécréants, et ce, à charitable intention, j'eusse répondu : Vous en avez menti par la gorge ! Et quand je pense que c'est Jean Udriet, le propre frère d'Antoine, qui m'y envoyait, par compassion pour le petit-fils de la Jaquette Grandjean !...

Tout à coup Guillemette s'arrêta, et se frappant le front :

— Or çà, s'exclama-t-elle, de ce que j'allais m'enquérir pour le repos de Messire Udriet, je ne sais que ceci : Blaise le pêcheur est revenu, assez mal en point. Mais s'il était arrivé jusqu'à Neuchâtel avec le page, sans malencontre, de cela je suis ignorante comme devant. Vrai est-il que tenaillé par la fièvre comme il l'est, on n'eût pu rien en tirer de sensé.

À demi tranquillisée par cette réflexion, la grosse femme, que préoccupait d'autre part le souci de son dîner à préparer, se remit en route à la hâte.

Chapitre 15

Dame Margot Junod s'en revenait de la messe, où son mari ne l'avait pas accompagnée, bien qu'à l'ordinaire Claude Junod, par habitude et par respect humain, fût aussi pratiquant que les autres notables du village.

Mais n'était-on pas en pleines vendanges ? N'y avait-il pas au pressoir les mercenaires tournant au treuil, qu'il fallait surveiller et gourmander ? La vigne et le vin avant tout !

On verrait à se confesser après. Au surplus, si Auvernier avait sa chapelle, ne serait-il pas plus aisé de s'y rendre en tout temps pour faire ses dévotions ! Mais aux réclamations respectueuses des chefs de famille, n'avait-on pas toujours fait la sourde oreille, ou ne leur avait-on pas répondu

comme à des rebelles audacieux ? Non, Claude Junod n'était pas à la messe ce dimanche-là ; il songerait à son salut, quand son vin dûment « tracoulé », pressuré, mis en « bosses », s'acheminerait par bateaux sur Soleure, où l'attendaient deux conseillers de ville et un taver-nier de marque.

Et ce raisonnement, Claude Junod n'était pas le seul à le tenir, sans doute, car l'élément masculin n'était représenté, parmi les fidèles revenant de la messe, que par Jeannin-l'Innocent, et un vieux vigneron aveugle, s'appuyant sur l'épaule de sa petite-fille.

En chemin, dame Margot avait été rejointe et accostée par une femme de vigneron sèche, anguleuse de mine, d'allures et de langage.

C'était la belle-mère de Manon, Perrenon Cornu, qui, après s'être lamentée sur la misère des temps, l'indolence de son mari, le mal qu'elle avait à nourrir, vêtir et soigner les enfants d'une autre femme, lesquels ne lui en savaient nul gré, se mit d'un ton haineux à faire le procès de la pauvre Manon : une coureuse sans vergogne, qui, pas plus tard que la veille, avait passé toute la vêprée

on ne savait où, bien sûr dans les pressoirs, à folâtrer avec les garçons, ou à danser à la taverne. Aussi avait-elle été châtiée d'importance, car elle, Perrenon Cornu, n'entendait pas que sa maison fût diffamée à cause de cette petite gueuse, de cette sournoise, qui demeurerait toujours bouche close au lieu d'avouer ses déportements.

Dame Margot écoutait patiemment, la mine désolée, cherchant vainement à placer un mot en faveur de sa protégée, tentant des objections bienveillantes pour la justifier ; mais la voix sèche et stridente de la mégère couvrait le pacifique organe de son interlocutrice, qui dut se résoudre à laisser couler le torrent.

Ce ne fut qu'à la porte de la petite maison basse des Cornu, que la bonne dame Junod put enfin se faire écouter. C'est qu'aussi elle s'y prit de façon fort habile.

— Que diriez-vous, Perrenon Cornu, d'une pinte de moût pour boire à votre dîner ? Si vous m'envoyiez Manon pour la quérir, ce serait une occasion favorable d'adresser une répréhension à l'enfant.

La femme accepta avec empressement et recommanda sa belle-fille à la sévérité de dame Margot.

— Pour ce qui est du moût, je ne dis pas non, et pour ce qui est de cette dévergondée, ne la ménagez point. Voire, elle recevrait une paire ou deux de mornifles, qu'elle n'aurait que son dû.

— Est-elle tant seulement au logis, la coureuse ? Holà ! Manon, cria-t-elle, s'avancant à l'intérieur de la maison, viens çà, et promptement, où je te vais quérir par les oreilles !

Heureusement pour la jeune fille, elle était rentrée à temps et commençait les apprêts du dîner. Sa belle-mère l'envoya d'une bourrade rejoindre dame Margot, qui avait prudemment opéré sa retraite, afin d'échapper à de plus amples recommandations de sévérité.

La bonne âme ne croyait d'ailleurs pas le premier mot des accusations lancées contre Manon et ne doutait pas que la jeune fille, interrogée doucement, ne se justifiât de ces imputations malveillantes.

Quand elle apprit de Manon, qui ne fit pas la moindre difficulté de lui confier l'emploi de sa soirée de la veille, l'état alarmant où était Blaise, la bonne dame, les mains jointes, les yeux pleins de larmes, se mit à parcourir en gémissant la petite pièce où elle s'était retirée avec la jeune fille.

Des exclamations apitoyées, incohérentes, où se mêlaient le nom de Perrin et celui de Blaise, s'échappaient de ses lèvres tremblantes. Dans son agitation et son angoisse, elle confondait le père qu'elle avait élevé comme l'enfant de sa chair, avec le fils, sur qui le despotisme de son mari lui avait interdit de reporter son affection.

Tourmentée par le remords de n'avoir jamais eu le courage d'enfreindre cette cruelle défense, combattue entre la tendre pitié qu'elle ressentait pour l'enfant malade et abandonné de celui qu'elle avait perdu, et la soumission absolue dont sa faiblesse de caractère et l'habitude lui avaient fait une seconde nature, la pauvre femme faisait peine à voir.

Manon voulut la réconforter.

— Quand la servante du curé s'en est allée, dit-elle, le garçon dormait paisiblement. Il se peut

qu'à son réveil il soit quitte du mal qui le tenait. Toutefois, ne put-elle s'empêcher d'ajouter d'un ton soucieux et compatissant, il y a sa mère-grand !... Qui en prendra soin et la nourrira, car elle est comme un enfantelet, voire pis, ne voyant ni n'entendant point ? Si je peux m'échapper sans être vue, durant l'après-dînée, ou au soir tombant...

Dame Margot l'interrompit ; elle s'était essuyé les yeux du revers de son tablier et la mollesse naturelle de ses traits semblait raffermie par un air de résolution qu'ils reflétaient bien rarement.

— Enfant, viens-t'en au pressoir, dit-elle à Manon, que je te donne le moût promis. Et pour ceux de la Gravière, ajouta-t-elle plus bas, ne t'en mets point en souci ; j'y pourvoirai ; advienne que pourra !

Là-dessus, la bonne dame murmura d'un ton de ferveur angoissée : « Dieu et la très Sainte Mère des douleurs me soient en aide ! »

Le long du corridor étroit et sombre, s'éloigne sans bruit comme un serpent qui rampe, la Bessonna aux mouvements souples et rapides. Furti-

vement elle se glisse dans la cuisine pendant que sa maîtresse descend au pressoir avec Manon.

— Ah ! ah ! fait la servante, debout devant le feu de l'âtre qui éclaire vivement son visage où subsiste un reste de beauté, mais que dépare une expression de ruse et de sarcasme habituels ; ah ! ah ! à cette fois elle s'en va transgresser la défense du maître. Il le saura quand il sera temps, et alors la tempête se déchaînera !

Un éclair de haine satisfaite passa dans ses yeux noirs, pendant qu'elle murmurait quelque sourde imprécation.

Après le dîner, la servante qui ne perdait de vue aucun des mouvements de sa maîtresse, remarqua qu'en sortant de la cuisine, elle emportait comme à la dérobée certains restes du repas, après avoir attendu que le maître du logis, toujours absorbé par ses préoccupations de vendanges, fût redescendu à son pressoir.

La Bessonna ne souffla mot, mais hocha la tête et sourit méchamment.

— Allez ! siffla la servante entre ses dents ; on sait où va cette mangeaille. Que ne l'ai-je pu assai-

sonner de telle façon qu'elle donne les coliques et fasse rendre l'âme à la louve et à son petit !

Il arrivait assez fréquemment que dame Margot disposât des reliefs d'un repas au profit d'un malade ou d'un vieillard, mais à l'ordinaire elle ne s'en cachait pas plus vis-à-vis de la servante que vis-à-vis de son mari. En cela, du moins, Claude Junod laissait sa femme libre d'agir à son gré.

Il était trois heures de l'après-midi. Les rayons affaiblis du soleil d'octobre n'atteignaient plus le banc vermoulu de la Gravière, où la grand'mère de Blaise s'agitait péniblement en murmurant des plaintes inarticulées. Son estomac criait famine.

Au moment où, d'un effort désespéré, la vieille femme parvenait à se mettre sur ses pieds, mais pour retomber aussitôt lourdement sur le sol, dame Margot débouchait de l'angle de la mesure, en jetant derrière elle des regards inquiets et furtifs.

Il y avait déjà longtemps qu'elle allait et venait dans les alentours, attendant un moment propice pour s'approcher de la Gravière, sans être observée par des yeux curieux et malveillants.

À la vue du triste spectacle que présentait l'infirmes, étendue sur le sable et s'y débattant avec des gémissements sourds, la bonne dame Junod oublia toutes ses alarmes pour suivre l'impulsion de son cœur compatissant. Avec moins d'efforts que Manon n'avait dû y mettre la veille, elle releva la vieille femme, la replaça sur le banc et s'assit à côté d'elle. Puis elle sortit d'un petit panier qu'elle avait au bras, une tranche de pâté qu'elle mit par petits fragments dans la bouche de l'infirmes ; celle-ci mangeait avidement, gloutonnement ; entre les bouchées, de petits gloussements impatients s'échappaient de ses lèvres, réclamant une nouvelle pitance.

La tranche de pâté y passa tout entière, avec un large morceau de beau pain de froment. Il y avait longtemps que le pauvre palais de la Jaquette Grandjean n'avait goûté pareilles jouissances. Aussi quand, pour couronner le festin, dame Margot porta à la bouche de l'infirmes un gobelet plein d'un beau vin doré, la vieille femme, après deux ou trois gorgées, lapées avec délices, fit-elle claquer bruyamment ses lèvres et eut-elle un large rire de satisfaction ; puis elle revint avi-

dement au gobelet et ne le quitta qu'après l'avoir vidé jusqu'au fond.



Si compatissante que fût dame Margot, elle avait hâte que la vieille femme fût rassasiée, afin de pouvoir la laisser pour entrer dans la mesure et juger de l'état du jeune malade, pour l'amour duquel elle venait de commettre sa première désobéissance conjugale.

Aussi fut-ce avec soulagement qu'elle vit l'infirme s'assoupir peu à peu. Le liquide généreux

qu'elle venait d'absorber et auquel elle n'était pas accoutumée, opérait comme un narcotique.

Dame Margot se leva avec précaution et le cœur lui battant bien fort, comme si elle allait commettre une mauvaise action, elle souleva le loquet de la porte d'une main mal assurée.

À ce moment le son d'un éclat de rire moqueur lui arriva nettement, partant de l'angle de la mesure où était adossée l'étable de la chèvre. Toute tremblante, la pauvre dame Junod se détourna avec effroi, mais ne vit personne.

Sûrement elle avait été espionnée ; quelqu'un était aux aguets, qui irait rapporter à son mari ce qu'elle avait fait. Dans son angoisse et sa terreur, elle fut sur le point de renoncer à compléter l'œuvre de charité commencée et de regagner la maison en toute hâte.

Cependant la réflexion que le mal était fait, et que l'espion, quel qu'il fût, ne tairait pas ce qu'il avait surpris, retint la timide dame Margot à son poste et lui donna le courage du désespoir.

D'ailleurs une autre qu'elle, une faible enfant, n'avait-elle pas enduré vaillamment les injures et

les coups pour avoir été compatissante envers celui qui n'était cependant pour elle qu'un étranger, envers cet enfant qui était le fils de celui qu'elle, Margot Junod, avait élevé, aimé, pleuré !

— Que Dieu et les saints me soient en aide ! murmura-t-elle en poussant résolument la porte de la mesure.

Éblouie par le passage subit de la pleine lumière du dehors à l'obscurité relative de cet intérieur misérable, qu'éclairait imparfaitement une fenêtre étroite aux vitres ternies, la bonne dame ne put d'abord rien distinguer autour d'elle que l'âtre, coiffé de son manteau de cheminée dégradé, et la silhouette vague de quelques pauvres meubles.

Un mouvement qui se fit dans un angle obscur, une ombre qui se remuait, lui indiquèrent l'endroit où reposait le malade.

Elle s'avança avec un battement de cœur.

Pour la première fois de sa vie elle allait voir de près l'enfant de Perrin, lui prodiguer les soins maternels dont elle avait entouré son père ! Tout son être tressaillit de tendresse, de cette tendresse

qu'elle avait dû refouler si longtemps, cacher au plus profond de son cœur comme on cache une pensée mauvaise !

– Qui est là ? Que voulez-vous ? cria tout à coup Blaise d'une voix rauque.

Il était assis à demi vêtu sur son grabat, et regardait sa visiteuse avec des yeux où brillait un reste de fièvre.

– Oh ! j'ai soif ! gémit-il avant que dame Margot, que la brusque interpellation de Blaise avait prise au dépourvu, eût retrouvé ses esprits pour lui répondre.

Cette plainte la rendit aussitôt à elle-même. Tirant rapidement un flacon de son panier à provisions, elle remplit le gobelet de son contenu et l'offrit à Blaise qui le but avidement. Ce n'était pas la liqueur dorée qu'elle venait de verser à l'infirmes. Dame Margot était bien trop avisée pour administrer du vin à un fiévreux, ce vin fût-il le nectar des Gouttes d'or. Son flacon contenait une adoucissante infusion de fleur de tilleul, sucrée au miel.

– Encore ! réclama Blaise, qui de sa vie, sans doute, n'avait goûté quelque chose d'aussi doux.

Il en avala un second gobelet, mais plus posément, en le savourant avec délices.

Dame Margot le considérait avec attendrissement. Son regard, maintenant accoutumé à la lumière vague éclairant le réduit, étudiait, détaillait chaque trait du visage du jeune garçon, et son cœur ému y retrouvait l'image de l'enfant qu'elle avait élevé.

Blaise ayant fini de boire, lui tendit le gobelet. L'intelligence avait reparu dans ses yeux. Il regarda avec une attention curieuse et étonnée le visage attendri et bienveillant penché vers lui.

– Je ne sais qui vous êtes, fit-il de sa voix enrouée en secouant la tête, ni pourquoi...

Puis tout à coup, regardant autour de lui avec alarme, il s'écria :

– Grand'mère ! où est-elle ?

Et d'un brusque mouvement, il voulut sauter à bas de son lit, mais ses membres encore engourdis lui refusant leur service, il s'affaissa par terre

sur les genoux. Dame Margot le souleva doucement et le replaça sur son grabat.

— Votre mère-grand a mangé et bu, ne vous en faites point de souci, enfant. Elle dort présentement sur le banc, là dehors.

Blaise, tranquilisé, se laissa aller sur sa couche avec un soupir de soulagement, et ferma les yeux ; il renonçait à comprendre et s'abandonnait à la torpeur agréable qui le reprenait. Quand une main caressante vint écarter de son front ses cheveux moites de sueur, un sentiment de bien-être indicible le remplit tout entier.

— Mère, balbutia-t-il, en même temps qu'un sourire flottait sur ses lèvres, plus accoutumées à une amère crispation.

Dame Margot ne put y tenir. Les yeux baignés de larmes, elle déposa sur le front de Blaise un baiser maternel où elle mit toute la tendresse si longtemps comprimée de son cœur aimant.

Le dormeur sentit vaguement ce baiser, ou plutôt cette caresse joua son rôle dans le rêve qui flottait déjà vaguement dans les brumes de son cerveau.

Sa mère était là, le soignant avec amour comme dans sa petite enfance, le baisant au front pour calmer ses peines, apaiser ses révoltes ; et pourtant cette mère dont les caresses étaient si douces, le regard si aimant, n'avait pas le visage souffrant dont sa mémoire gardait le souvenir douloureux. Chose curieuse, il ne songeait pas à s'en étonner ; cette autre figure lui était familière aussi, comme s'il l'avait vue journellement dans une existence antérieure.

Dame Margot s'était assise au chevet du dormeur et s'absorbait dans la contemplation de cette figure énergique et fière qu'adoucissait en ce moment le sourire heureux provoqué par son rêve.

— C'est Perrin lui-même, murmurait-elle, les mains jointes sur ses genoux ; il avait ces boucles brunes, ces noirs sourcils ; c'est bien là son nez quelque peu busqué, et ce sourire qui entr'ouvre ses lèvres, il l'avait dans ses bons moments, quand nous étions seul à seul, quand son oncle...

Jusqu'alors la bonne dame avait tout oublié en accomplissant son œuvre de charité, et en savourant les joies maternelles dont elle était depuis si longtemps sevrée. Mais à ce moment l'image

vengeresse de son mari se présenta subitement à son esprit et elle ne put retenir un gémissement.

— Las ! fit-elle avec détresse, quand il saura ! Seigneur, préservez-moi et amollissez son cœur, s'il se peut !

Un coup frappé à la porte la fit sursauter violemment.

Lui, peut-être, qui la venait chercher !

Elle regarda avec angoisse autour d'elle, comme le gibier forcé par les chiens, et qui cherche en vain un asile pour leur échapper.

Mais la pauvre dame Margot eût été incapable de se lever ; la terreur la clouait sur son siège.

Cependant la porte, sur laquelle elle fixait des yeux effarés, s'ouvrit doucement et au lieu de la face courroucée de son époux, ce fut le visage bienveillant de Jean Udriet qui apparut à dame Margot.

Chapitre 16

Claude Junod était attablé dans sa grande cuisine, en tête à tête avec un flacon de son vin des Gouttes d'or.

Sous le large manteau de la cheminée, la Bessonna allait et venait, affairée, remuant sans nécessité apparente casseroles, coquemar et crémaillère, rassemblant en tas les cendres du foyer et les poussant dans le cendrier.

Cependant, tout en se démenant avec ses mouvements onduleux de félin, la servante surveillait du coin de l'œil son maître qui ne buvait pas, mais le poing crispé, la face cramoisie, les yeux injectés de sang, paraissait en proie à une colère concentrée.

Il frappa la table du fond de son gobelet pour attirer l'attention de la servante, et dit d'une voix sourde :

– Or sus, la Bessonna, es-tu sûre de ce que tu avances ?

Elle se retourna vivement :

– Je l'ai de mes yeux vue, vous dis-je. Au surplus, maître, sur mon salut, ajouta-t-elle d'un ton hypocrite, si vous ne m'eussiez interrogée, je serais restée bouche close, sachant trop bien qu'il ne sied point à une humble fille à gages de se faire la délatrice de ceux à qui elle doit respect et obéissance.

Claude Junod la regardait d'un œil soupçonneux. Assurément il n'était pas dupe de cette feinte humilité. Il trempa lentement ses lèvres dans son gobelet, mais sans paraître trouver plaisir à en déguster le contenu.

– Or sus, la Bessonna, fit-il sèchement, pour avoir vu ta maîtresse entrer dans cette maison maudite, il faut que tu aies été, toi aussi, aux alentours. Qu'avais-tu à faire là ?

La rusée créature avait prévu cette question et d'avance pesé sa réponse.

« Maître Junod est ombrageux comme un bident rétif, et de plus vain comme un paon, s'était-elle dit. Si j'avoue avoir suivi sa femme pour l'épier, il s'en pourrait offenser et tourner contre moi une part de sa colère. Nenni ! mieux vaut ap-
prêter et lui faire avaler quelque conte de ma façon, ce qui ne m'est guère malaisé. »

Aussi fût-ce du ton le plus naturel et de l'air le plus innocent qu'elle répondit sur-le-champ :

– Hé ! vous n'êtes point sans savoir, maître, que ma grand'tante Ysabeau Convers, laquelle est hydropique et coule des jambes, a son logis à deux jets de pierre de la Gravière, et que suivant votre congé et permission, je la vais visiter en tant que faire se peut, sans que ma besogne en soit entravée, ce qui advient principalement le dimanche. Or j'y fus tantôt, ma vaisselle du dîner lavée ; et de là je vis comme je vous vois, dame Junod, ma maîtresse, vaguer aux alentours, un panier au bras, et finalement aller s'asseoir à côté de cette méchante chouette de Jaquette Grandjean, qui

s'était laissée choir et qu'elle releva de ses propres mains.

Claude Junod gronda sourdement et prononça d'une voix cassante :

– Après ?

– Elle y fut un quart d'heure, donnant à manger à la vieille sorcière, à ce qu'il me parut. Ceci, toutefois, je ne le pourrais assurer sur mon salut, étant trop éloignée. De fait, si je ne l'avais vue après dîner... Mais ce n'est pas à moi d'accouper ma maîtresse, ajouta-t-elle, comme si elle ne parlait qu'à contrecœur.

Le maître asséna sur la table un violent coup de poing en criant d'une voix furibonde :

– Parle, femme, qu'as-tu vu après dîner ?

– Oh ! ceci seulement : ma maîtresse emporter comme à la dérobée ce qui restait du pâté de chevreau et de quelques menus plats.

– Ah ! ça, la Bessonna, fit rudement Claude Junod, depuis quand ta maîtresse te doit-elle compte de ce qu'elle fait des restes des repas ?

– Ceci ne te regarde point, entends-tu ? ma femme est maîtresse de disposer de mon bien suivant ma permission.

Le maître s'était senti blessé dans sa dignité de chef de maison.

La servante s'inclina avec une humilité feinte, mais elle répliqua d'un ton ironique :

– Comme vous dites, maître, il ne sied point à une pauvre mercenaire de juger si sa maîtresse fait bien ou mal de nourrir du bien de son mari ceux qui en ont été les pires ennemis. Et je ne le fais point, ajouta-t-elle en s'inclinant plus bas que la première fois, mais sur votre ordre exprès, je ne fais que vous rapporter ce que j'ai vu.

Là-dessus, prenant un air offensé, la Bessonna se tourna vers sa cheminée et se mit à bousculer rageusement ses innocentes casseroles, en attendant l'effet de sa réplique.

Celle-ci, perfidement calculée pour rappeler au maître la désobéissance de sa femme et raviver son courroux, ne manqua pas son but.

– Il suffit, la Bessonna, fit-il pour couper court à l'incident.

Et revenant à son enquête, comme le limier qui, après avoir suivi un instant une fausse piste, reprend ardemment la poursuite du gibier :

— Or sus, tu ne m'as point dit tout ce que tu avais vu, et ce qu'avait fait plus outre ta maîtresse. Va jusqu'au bout, et sur ta tête, ne me cèle quoi que ce soit.

Elle haussa les épaules et se retourna comme une vipère.

— Pourquoi garderai-je par devers moi quelque chose de ce que vous voulez savoir ? Ce que votre femme a fait par après ?

Oh ! ceci, seulement : elle a passé le seuil de la maison de ces mécréants qui vous ont pris Perrin votre neveu, et qui vous l'ont fait mourir ! Elle y est entrée contre votre défense, et elle y est encore ! Et qui sait, ajouta la perfide créature, si en compagnie du rejeton de ces maudites, elle ne se rit point de vous et ne se targue point de sa transgression, vous traitant comme un soliveau sans yeux, sans oreilles et sans vouloir !

À ce dernier trait, lancé comme un coup de cravache, la face de Claude Junod, de cramoisie

qu'elle était, prit une teinte violacée ; un râle sourd s'échappa de sa gorge contractée ; ses yeux semblèrent vouloir jaillir de leur orbite, et il se cramponna des deux mains au bord de la table en se renversant sur son siège.

Ce n'était pas la première fois que l'apoplexie qui le guettait, menaçait de le terrasser.

Un moment, la servante considéra avec une curiosité mauvaise l'effet de sa délation et de son insinuation perfide. Elle paraissait calculer en elle-même s'il lui serait plus avantageux de secourir son maître, ou de le laisser succomber sans rien tenter pour le sauver. Enfin, avec un haussement d'épaules d'indifférence, elle s'approcha de Claude Junod qui suffoquait, la tête renversée sur le dossier de sa chaise. Elle entrouvrit le col de sa chemise, puis trempant un linge dans un baquet plein d'eau, elle le lui passa sur le front et sur toute sa face congestionnée.

Il poussa un long soupir et regarda autour de lui en reprenant peu à peu ses sens. Ses yeux reconstruisant le visage de la Bessonna penché vers lui, la mémoire lui revint tout à coup.

– Qu’as-tu dit, femme ? cria-t-il d’une voix rauque et sourde. Margot Junod est chez ces maudits, contre ma volonté expresse ?

– Je l’ai dit et c’est vrai, et ce n’est peut-être point la première fois, répliqua la servante d’un ton venimeux, en le regardant en face de ses yeux noirs et hardis. Allez-y voir vous-même si vous ne m’en croyez point.

– Par les cornes de Satan ! qu’elle y reste ! gronda-t-il avec une fureur concentrée. Entre moi et eux... elle a... choisi.

Il bégayait maintenant, cherchait ses mots et ce ne fut bientôt plus qu’un bredouillement confus qui sortit de sa bouche.

En même temps son regard furibond s’éteignait, l’hébètement remplaçait peu à peu sur ses traits qui se détendaient la rage qui les convulsait tout à l’heure. Une grimace étrange, la caricature d’un sourire, s’y fixa, lui tordant péniblement la bouche. La Bessonna hocha la tête, et d’un ton sarcastique :

– Un soliveau ! Hé ! hé ! je ne croyais pas si bien dire ! fit-elle entre ses dents. À cette fois, le

voilà féru ! Voyons ce qu'il en reste. Maître ! appelle-t-elle en le considérant de près, qu'est-ce qui vous prend ? Essayez d'un coup de vin.

Et ce disant, elle poussa le gobelet vers sa main droite, dont le poing crispé s'était ouvert et qui reposait molle et flasque sur la table.

La main ne remua pas, et pourtant l'œil de Claude Junod avait cligné comme pour répondre affirmativement.

— Et d'une ! murmura cyniquement la servante. La dextre est percluse ; voyons la senestre.

Elle poussa le gobelet vers la main gauche de son maître ; celle-ci, à demi fermée, s'ouvrit machinalement au choc du gobelet, qu'elle saisit, mais le bras n'eut pas la force de le soulever.

— Et de deux : fit la Bessonna, sans pitié. Celle-là ne vaut guère mieux que l'autre. Or sus, désormais, il ne boira plus que par la volonté et permission d'autrui son vin des Gouttes d'or. On s'en pourra faire du bien !

Et sans façon, l'indigne créature arracha brutalement le gobelet de la main débile de son maître et le vida d'un trait.

Un éclair fugitif éclaira le regard du maître ainsi bafoué, sans que le reste de la figure, figé dans son immobilité, s'animât d'aucune expression. Pourtant un bredouillement inintelligible, s'échappant des lèvres du malheureux que la paralysie venait de frapper, prouva qu'il était sensible à l'affront essuyé.

Tout autre que la Bessonna eût été pris de pitié au spectacle lamentable de cet homme, tout à l'heure plein de vie et de force, dont la volonté inflexible faisait loi tout autour de lui, et qui subitement était devenu une masse inerte, où subsistait cependant assez d'intelligence pour lui rendre sensible la profondeur de sa chute. Mais le cœur de la Bessonna ne contenait que du fiel.

Elle se versa une seconde rasade, qu'elle avala en portant ironiquement la santé de son maître.

— Il est fort bon, votre vin vieux ! Malepeste ! je ne suis point surprise que vous l'ayez toujours gardé pour vous et vos hôtes de marque. Il en reste quelques gouttes au fond du flacon, si le cœur vous en dit !

Par dérision, elle lui porta aux lèvres le gobelet à demi rempli ; mais soit maladresse de la part

de la servante, soit refus du paralytique d'avaler, le vin se répandit tout entier sur les vêtements de celui-ci.

La Bessonna partit d'un bruyant éclat de rire. Le vin des Gouttes d'or était vieux et violent ; elle s'en ressentait.

– Holà ! voilà présentement maître Junod qui fait la nique au vin ! Sûrement ceci est présage de fin du monde, si ce n'est de la sienne. Hé ! hé ! voyons si des jambes il est aussi empêché que des bras.

Elle s'en fut prendre par le dossier la chaise de son maître et à grand'peine la tira avec sa charge à distance de la table. Puis elle tenta de soulever ce grand corps inerte et affaissé ; mais manifestement le mouvement et la force en avaient abandonné tous les membres.

Elle le laissa brusquement retomber et se tasser sur son siège, et haletante, se jeta elle-même sur un escabeau.

– Ouais ! grommela-t-elle, le soliveau est lourd et de taille. Au surplus, ce vin m'a cassé bras et jambes pour l'instant. Lui, observa-t-elle en ri-

canant, c'est pour toujours. Il fut le maître jusqu'à aujourd'hui, et un maître dur ! À chacun son tour ! Présentement, c'est moi qui commanderai céans. Pour ce qui est de Margot Junod, – la servante fit claquer ses doigts avec mépris, – je pétrirai à mon gré cette pâte molle aussi aisément que je fais de celle du pain. Je la tiens en mes mains, car c'est sa transgression qui est cause de tout ceci. Qu'elle regimbe, et je la menacerai de crier sur les toits ce qui a donné le coup de sang à son mari.

Une satisfaction satanique brillait dans ses yeux noirs tandis qu'elle parlait ainsi, le menton dans sa main, en considérant la figure hébétée, grimaçante et sans expression de son maître.

– Lui, qui n'est plus qu'un méchant haillon, reprit-elle avec mépris, on l'étendra sur sa couche, et il y demeurera jusqu'à ce que la mort lui vienne donner le coup de grâce. Allons quérir les presseurs pour faire la besogne ; il y faut des reins solides.

La Bessonna se leva paresseusement en s'étirant les bras, et sortit de la cuisine d'un pas peu assuré.

— Hé ! hé ! ricanait-elle en descendant au pressoir, la belle rumeur que va faire tout ceci ! Mais je veux qu'on me mette la hart au cou, s'il se trouve quelqu'un pour en pleurer, hors sa femme !

Le grave événement qu'elle venait annoncer aux pressureurs ne produisit en effet sur eux d'autre impression que la stupeur, sans aucun mélange de compassion. Le caractère tyrannique, l'humeur revêche du maître de la maison n'étaient pas faits pour lui attirer les cœurs.

Les trois pressureurs avaient abandonné leur besogne avec empressement pour suivre la Bessonna, qu'ils assaillaient de questions.

Comment la chose était-elle arrivée ? Qu'est-ce qui avait bien pu attirer le coup de sang sur la tête du maître ? Tout à l'heure n'avait-il pas sa mine accoutumée ? Il était hargneux comme toujours, et ni plus ni moins malaisé à contenter.

Elle se borna à répondre perfidement que le maître avait vidé son flacon tout entier, gobelet après gobelet, sans rien dire, puis qu'il était tombé en arrière comme frappé de la foudre.

C'était à sa maîtresse que l'odieuse créature se réservait de dire l'exacte vérité, avec la menace d'ébruiter la cause à laquelle on pouvait vraisemblablement attribuer l'attaque de paralysie dont son mari avait été frappé.

Malgré leur rude nature et les raisons qu'ils avaient de ne pas aimer leur maître, les ouvriers de Claude Junod ne purent se défendre d'un saisissement mêlé de quelque pitié à la vue de l'être misérable qu'il était devenu en un instant.

Aussi fut-ce en silence et avec le respect craintif qu'ils eussent témoigné devant la mort, qu'ils soulevèrent et emportèrent ce corps inerte dont tous les ressorts étaient brisés, et en qui l'intelligence même paraissait éteinte.

Cet œil terne qui les regardait vaguement l'un après l'autre, cette bouche où s'était figé un sourire lamentable, les mettaient à la gêne.

La servante s'était retirée pour aller guetter le retour de sa maîtresse.

À grand'peine, gauchement, ils le dépouillèrent de ses vêtements et l'étendirent sur son lit,

puis, pressés d'échapper à ce spectacle lugubre, ils sortirent en se poussant l'un l'autre.



Dehors, seulement, ils recouvrèrent la parole.

— Or çà, fit l'un d'eux qui était Pierre Cornu, le père de Manon, et la maîtresse ? elle ne sait point ce qui est arrivé, qu'on ne la voit nulle part ?

La Bessonna remontait l'escalier.

— Hé ! dit-elle assez sèchement, comment le saurait-elle ? Tôt après le dîner elle est partie pour aller je ne sais où. Au surplus, ajouta-t-elle d'un ton impératif, vous et moi allons reprendre nos

besognes comme devant. Si le maître est perclus, nous ne le sommes point.

Là-dessus elle rentra à sa cuisine.

Les pressureurs s'entre-regardèrent en murmurant.

— Maugrebleu ! grommela l'un d'eux, c'est la Bessonna, présentement, qui va nous houspiller ? Se croit-elle la maîtresse, parce que lui n'est plus qu'un corps quasi mort ? C'est à dame Junod que nous devons obéissance, et non à une servante à gages.

— Las ! remarqua Pierre Cornu en pliant les épaules et hochant la tête, dame Junod n'est guère de celles qui savent commander, mais bien la Bessonna, et vous verrez si la servante ne chantera pas plus haut que la maîtresse, dorénavant.

Chapitre 17

Assis auprès de la petite fenêtre de la Gravière, dame Margot et Jean Udriet conversaient depuis longtemps à voix basse, de peur de troubler le repos du jeune malade dormant près d'eux, mais épiant tous deux son réveil avec une certaine impatience.

L'épouse de Claude Junod avait hâte de se faire connaître du fils de son Perrin et de l'assurer de sa tendresse, puisqu'elle avait tant fait que d'enfreindre la défense de son mari pour venir dans cette maison dont elle n'avait jamais osé approcher jusque-là. De son côté, le curé était anxieux de savoir s'il n'était point arrivé malheur au jeune page embarqué la veille avec Blaise. Ce n'était pas sans inquiétude qu'il avait remarqué en

arrivant que le vieux bateau de celui-ci n'était pas amarré à sa place accoutumée.

Mais l'après-midi s'écoulait et Blaise dormait toujours.

– Il est temps que je rentre au logis, dit enfin dame Margot en regardant avec regret du côté du dormeur.

Elle se leva, ajoutant d'un ton d'appréhension :

– Las ! je n'ai déjà que trop tardé et qui sait ce qui m'attend au retour ! Si j'ai été épiée, comme il m'a paru, et qu'on ait rapporté à Claude Junod, mon mari, ce que j'ai fait malgré sa défense... que Dieu et les saints me protègent !

Le curé se leva à son tour et dit simplement :

– Je vous accompagne, ma fille.

Et avec dignité il ajouta :

– À cette fois je ferai entendre à Claude Junod la voix de la raison et de la charité, au nom de Celui qui nous a enseigné à dire : « Pardonnez-nous nos fautes, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont fait quelque offense. »

Cette voix qu'il n'avait jamais voulu écouter, était-il encore temps pour Claude Junod de l'entendre ?

Il y avait une demi-heure que le curé et dame Margot avaient quitté la Gravière, quand Blaise s'éveilla. Il se mit sur son séant, s'étira longuement, et se passa la main sur le front en réfléchissant, puis il parcourut la pièce du regard et murmura d'un ton désappointé :

— Songe, mensonge ! Sa main était si douce qui me caressait ! Oh ! je sens encore ses lèvres sur mon front. Elle m'a parlé, il m'en souvient ; ne m'a-t-elle pas dit avoir donné à manger et à boire à la grand'mère, et qu'elle l'avait mise sur le banc ?

D'un coup d'œil rapide il constata que le lit et le fauteuil de l'infirmes étaient inoccupés.

— Qu'est-ce à dire ? murmura-t-il surpris et alarmé ; sans assistance, elle n'eût pu se lever et sortir. La petite Cornu, c'est cela, il m'en souvient... Mais n'était-ce pas à la nuit, durant l'orage ?...

Tout en parlant, il était descendu de son lit, et bien que tout courbaturé, il gagna la porte par un effort de volonté, et s'assura avec soulagement de la présence de sa grand'mère à sa place accoutumée. La vieille femme dormait profondément, adossée au mur et la tête penchée sur sa poitrine.

Blaise vint s'asseoir près d'elle, et se mit à réfléchir profondément, cherchant à rassembler ses souvenirs confus.

La scène du naufrage se retraçait nettement, sans lacunes, à son esprit, comme aussi sa course affolée sous les averses, jusqu'à Auvernier, son arrivée à la Gravière, et le soulagement infini qu'il avait ressenti au spectacle paisible et inattendu qui s'était alors offert à sa vue.

Mais là, brusquement, le fil de ses souvenirs se rompait. Au delà, il n'y avait plus que des rêves flottants, décousus, où se détachaient comme un point radieux l'apparition invraisemblable de sa mère, les caresses qu'il en avait reçues, les douces et tranquillissantes paroles qu'elle lui avait adressées. Mais, hélas ! tout cela, que pouvait-ce être, sinon des songes trompeurs créés par son imagination surexcitée ?

Évidemment, car ces vaines fantasmagories n'étaient-elles pas traversées par une autre figure, colossale, – homme ou femme ? il ne savait, car ce monstre avait la face barbue, avec une coiffe féminine – et cet être fantastique ne l'avait-il pas emporté dans ses grands bras où il s'était senti mollement bercé comme sur son bateau ?

Son pauvre vieux bateau, hélas ! qu'en restait-il à cette heure ? Toute la scène du naufrage se représenta vivement à son esprit. Il revoyait les bateliers avides, se précipitant à la curée de ces tristes débris entraînés par les vagues, disséminés le long de la grève, et les emportant après se les être disputés.

Jamais plus, avec ce compagnon fidèle, que sa vétusté même lui rendait plus cher, jamais plus il n'irait là-bas, au large, jeter ses filets et se laisser mollement balancer sur les eaux profondes, loin des méchancetés et des injustices humaines !

Blaise sentit sa gorge se serrer, ses yeux se remplirent de larmes, et la vaste nappe du lac, brillant d'un doux éclat sous les derniers rayons du soleil, lui parut s'obscurcir et se couvrir d'un voile de deuil. Mais il s'essuya vivement les yeux

du revers de la main, honteux de cette faiblesse, comme si quelqu'un en eût été témoin. Puis, relevant la tête, il murmura :

– Simonet, lui, a réchappé ! s'il eût péri et cela par ma faute, qu'aurais-je eu à faire, si ce n'est de me rejeter au profond de l'eau ?

Mais elle, ma grand'mère, se reprit-il aussitôt avec un tressaillement, que fût-elle devenue, seule et misérable comme elle est ?

Il se tourna vers l'infirmes et la considéra avec pitié.

– Elle n'a au monde que toi seul, fit-il, récitant avec recueillement les dernières paroles de sa mère ; soigne-la jusqu'à la fin et que Dieu te soit en aide !

Dieu ! répéta-t-il d'un ton où la confiance se mêlait à une crainte respectueuse.

Une expression sereine détendit les traits habituellement soucieux de Blaise pendant qu'il regardait vaguement à l'horizon les cimes vaporeuses, empourprées par le soleil couchant.

Il se demandait si ce n'était point ce Dieu dont il savait si peu de chose, qui pour lui venir en

aide, avait touché à son endroit le cœur du curé ; si ce n'était point cet être tout-puissant et mystérieux qui avait mis sur sa route ce gentil Simonet au cœur chaud, dont la franche cordialité avait soudain luit dans sa vie sombre de paria comme un rayon de soleil ; si ce n'était pas Dieu qui avait rempli de compassion Manon, cette enfant presque aussi misérable que ceux auxquels elle avait prêté si spontanément assistance.

Le souvenir de Manon Cornu rappela à Blaise l'incident de la manne de raisin et il se dit avec un sentiment de bien-être :

— Il y a plus outre quelqu'un qui me veut du bien, car l'enfant, bien que je ne voulusse pas la croire, m'a assuré que le raisin m'était envoyé de bonne amitié. Présentement je crois qu'elle a dit vrai. Mais qui cela pourrait-il être ?

Jamais la mère de Blaise, autant par fierté que délicatesse, ne lui avait laissé soupçonner quels liens de parenté l'unissaient, lui, pauvre déshérité, à l'un des personnages notables du village.

Aussi n'avait-il aucun fil conducteur pour le guider dans ses suppositions. D'ailleurs, ayant vé-

cu forcément à l'écart, Blaise connaissait fort peu la population d'Auvernier, et le nom de dame Margot Junod ne lui eût rien dit, à moins qu'il n'eût su en même temps que c'était celui de cette personne corpulente qui l'avait parfois considéré de loin, sans lui lancer, comme le faisait chacun, une injure ou un sarcasme.

Le jour baissait ; les cimes des Alpes avaient perdu leur éclat radieux et pris une teinte livide. Le joran du soir ridait par places la surface du lac.

Dans l'étable on entendit le bêlement grêle de la chèvre.

— Pauvre Biquette ! fit Blaise se levant en sursaut ; elle crie la faim, et son lait la gêne.

Heureux de se sentir moins engourdi, plus libre dans ses mouvements, le jeune garçon se hâta d'aller soigner la chèvre, l'abreuva au lac, et après l'avoir débarrassée de son lait, la mena paître sous les pruniers. Quand il revint auprès de l'infirme, celle-ci s'était réveillée et tâtonnait autour d'elle de ses mains tremblantes, mais sans réclamer par ses gémissements d'impatience accoutumés son repas du soir.

Blaise hocha la tête :

« Sûrement, fit-il, la petite Cornu a été céans ce matin ; c'est elle qui aura nourri la grand'mère et l'aura menée sur son banc, la bonne fille ! Et sans doute elle est revenue sur les midi et lui a derechef donné sa pitance, et une bonne, car on voit bien que grand'mère n'a point l'estomac vide.

En effet, contre son habitude, la vieille femme ne fit guère honneur au frugal repas de lait et de pain de seigle que lui servit son petit-fils. Elle n'y goûta que du bout des lèvres et finit par détourner la tête en marmottant quelques paroles confuses, dont Blaise ne discerna que le mot vin, plusieurs fois répété.

— Or ça, fit-il intrigué, c'est de vin, présentement, qu'elle a soif !

Jamais elle n'en avait manifesté l'envie, et Blaise n'y eût pas songé de lui-même, car quoique né et vivant en plein pays de vignobles, il ne connaissait pas même le goût du jus de la vigne, et ne se souvenait pas d'avoir jamais vu sa mère ou sa grand'mère en boire.

Aussi, à l'étonnement que lui fit éprouver le caprice subit de l'infirmes, succéda bientôt un mouvement d'humeur.

— Ne semble-t-il pas à l'ouïr, se dit-il avec amertume, que nous ayons l'escarcelle et le cellier pleins, qu'elle vienne réclamer pareille chose, et à cette heure, justement, quand ma nef est en pièces et que je ne sais comment je pourrai parvenir à sustenter notre vie !

Il s'était éloigné de sa grand'mère avec impatience, et la sébile de lait dans les mains, considérerait alternativement le mets dédaigné par la vieille femme et celle-ci qui, le chef branlant, continuait son bredouillement indistinct, coupé par de petits ricanements.

— Hé ! hé ! Perrin, fit-elle tout à coup, articulant nettement les mots. C'était du vieux et du meilleur cru ! Et ce pâté, chevreau ou mouton, sûrement, n'eût pu être plus tendre et de plus haut goût. Ne te l'avais-je pas dit ? la Margot Junod te reviendra quelque jour ; si elle avait été la maîtresse... Lui, avec sa tête de bélier, la retenait toujours.

– Patience, patience ! à chacun son tour ! il faudra qu’il apprenne à obéir !

Elle porta la main à son oreille et parut écouter.

– L’enfant n’a-t-il pas crié ? Salomé, ma fille, où es-tu ? Las ! cria-t-elle en larmoyant, moi je n’y vois plus et suis prise des reins !

Sa voix s’éteignait peu à peu, la lassitude la prenait. Sa tête retomba sur sa poitrine, et bientôt la Jaquette Grandjean redevint l’être insensible qu’elle était habituellement.

Blaise avait écouté avec une attention ardente les propos incohérents de sa grand’mère. N’étaient-ce que des divagations, ou bien ces paroles faisaient-elles allusion à un fait réel, une visite que la vieille femme aurait reçue pendant qu’il dormait lourdement ? Cette Margot Junod, que leur était-elle ? Il semblait, à entendre la vieille femme, que ce fût pour ceux de la Gravière une amie, empêchée jusque-là par quelqu’un de leur témoigner son attachement, et qui s’était enfin soustraite à cette contrainte.

Mais cette visite, n'était-ce pas un produit de l'imagination de l'infirmes, tout comme les rêves qui venaient de hanter son propre sommeil ?

Blaise demeura perplexe à cet égard ; mais il avait suffi du nom de sa mère, prononcé par l'infirmes, de son appel plein d'alarme et de sollicitude au sujet de « l'enfant », pour le rendre honteux de l'accès d'humeur auquel il s'était abandonné vis-à-vis d'elle.

La voyant assoupie dans son fauteuil rustique et incommode, il la souleva doucement et la transporta sur sa couche, non sans quelque peine. Bien que le jeune garçon eût hérité de la vigueur de son père et fût un homme pour la force, il n'avait pas encore recouvré la pleine liberté de ses mouvements. Il n'avait d'ailleurs pas pris de nourriture depuis la veille, aussi mangea-t-il avec appétit le lait et le pain dont n'avait pas voulu sa grand'mère.

Réconforté, il s'accroupit au coin de l'âtre, sa place favorite, et se mit à songer en suivant du regard la flamme capricieuse s'élevant d'un tas de broussailles qu'il avait allumées pour égayer la mesure.

Le bêlement de sa chèvre, restée dehors à brouter, l'éveilla de l'assoupissement où il tombait par degrés.

– La Biquette que j'oubliais de rentrer ! fit-il, se levant en sursaut.

Dehors, l'obscurité n'était pas encore complète, il vit venir à lui la chèvre, accompagnée de la menue silhouette d'une jeune fille, en qui il devina Manon Cornu.

C'était elle, en effet. À la vue de Blaise, qu'elle ne s'attendait guère à trouver debout et valide, la jeune fille s'arrêta, irrésolue, et parut même vouloir s'enfuir.

– Holà ! Manon, lui cria le jeune pêcheur en s'approchant, ne te sauve point, que je te puisse rendre grâce pour ton assistance de hier et celle d'aujourd'hui. Car c'est toi et nulle autre, n'est-il pas vrai, qui, depuis ce matin, as pris soin de ma grand'mère durant mon sommeil et lui as donné sa pitance plutôt deux fois qu'une ?

– Non pas moi seule, répondit Manon, reprenant assurance.

– Et qui donc avec toi ? demanda vivement Blaise.

– La servante de messire Udriet, le curé. C'est elle qui a préparé un breuvage salulaire, qu'elle vous a fait prendre ; elle aussi qui vous a porté sur votre lit, car vous dormiez devant l'âtre.

– Ah ! fit Blaise, hochant la tête, je pensais avoir vu en songe cette figure d'homme portant coiffe de femme qui, doucement, me balançait. C'était la Guillemette de la cure ?

– Oui-da, elle est laide de visage, mais bonne de cœur, dit Manon avec vivacité.

– C'est vrai, et je lui ai grande obligation, comme à toi, car assurément tu n'es pas restée les bras croisés.

– Moi, je tirais le lait de la chèvre pour le faire boire à votre mère-grand. Et ensemble nous avons gagné le banc, dehors. Elle marche bien encore, votre mère-grand, quand on la soutient fermement.

– Grand merci, Manon, tu es une bonne fille.

Et en reprenant la longe de la chèvre, il serra la main de l'enfant avec gratitude, puis demanda à

quel moment de la journée elle et la Guillemette de la cure avaient été à la Gravière.

– Dans la matinée, à l’heure de la messe.

– Et ce n’est que du lait de la Biquette qu’a été nourrie ma grand’mère ? de lait seulement ! demanda-t-il avec insistance.

– Je n’avais rien de plus à lui donner, répondit humblement Manon.

– Oh ! je ne t’en fais point reproche, dit vivement Blaise ; mais ce soir elle est sans appétit, et parle de vin et de pâté qu’elle a trouvés fort de son goût ; c’est pourquoi je pensais... mais c’étaient des rêveries, je le vois bien.

– Qui sait ! fit Manon d’un ton mystérieux. Celle qui m’envoya vous apporter du raisin, ne peut-elle être venue durant votre sommeil, et...

– Tu le sais ? demanda vivement Blaise en lui serrant le bras.

Bien qu’effrayée au premier abord du mouvement de son interlocuteur, la jeune fille répondit sans hésitation :

– Je crois qu’elle est venue.

– Qui est-ce ?

– Advienne que pourra ! murmura Manon d'un ton résolu. C'est dame Margot Junod.

Blaise répéta lentement :

– Margot Junod ! Puis, se parlant à lui-même, il ajouta : C'est bien là le nom qu'elle a dit dans ses rêveries. Mais qui est cette Margot Junod et pourquoi nous veut-elle du bien ?

La jeune fille regarda Blaise avec stupéfaction. Se pouvait-il qu'il ignorât ce que tout le monde savait à Auvernier ?

– Mais elle est votre grand'tante, s'exclama-t-elle, la propre tante de votre père, voire qu'elle lui fut comme mère dès sa petite enfance.

Un moment Blaise resta muet, puis soudain il s'écria avec violence :

– Cette femme fut cela ? elle est de notre sang ? et jamais elle ne s'est approchée de nous ! et ma mère, rebutée de tous, est parvenue à son heure dernière sans que cette femme l'ait secourue ! Maudite soit cette Margot Junod ! Maudits soient ses dons ! Puisse-t-elle...

– Paix ! enfant, tu ne sais ce que tu dis ! prononça avec autorité une voix grave.

En sortant de la maison de Claude Junod, profondément impressionné par le triste spectacle auquel il venait d'assister, le curé Udriet s'était acheminé d'abord du côté de son presbytère ; puis le souvenir de Blaise lui revenant tout à coup avec la question qu'il avait à lui faire au sujet du page, il avait rebroussé chemin et arrivait à la Gravière au moment où Blaise, dans l'amertume de son cœur, lançait l'anathème contre dame Margot.

– Rentre au logis, enfant, dit-il à Manon, atterrée par l'explosion de colère de Blaise, et ne t'attarde point, ou tu pâteras. Écoute, ajouta-t-il à son oreille, ne te cache point d'avoir été céans, mais dis à ta marâtre que j'y étais avec toi.

Puis, se tournant vers Blaise, immobile et sombre, il l'attira vers le banc adossé à la mesure.

– Viens, mon fils, dit-il, et écoute.

Chapitre 18

Huit jours se sont écoulés.

Dans la maison de Claude Junod ne retentit plus la voix impérative et grondeuse du maître. Il gît sur sa couche, immobile et insensible en apparence. Sur sa face déformée par le sourire grimaçant qui s'y est comme incrusté, aucun sentiment ne se reflète. Ce qui reste de vie dans ce corps inerte paraît s'être concentré dans ses yeux inquiets qui suivent chacun des mouvements de dame Margot. La pauvre femme, le regard sans cesse obscurci par les larmes, ne quitte guère la chambre du malade.

Avec une sollicitude où se devine le remords, elle entoure de soins son mari paralysé, qui, maintenant, dépend d'elle comme un petit enfant.

N'est-ce pas sa faute s'il est étendu là comme un cadavre ?

Quand elle rentra au logis, venant de la Gravière, toute tremblante à la perspective de la scène violente qui l'attendait, et que brutalement la Bessonna lui dit à la porte, où elle la guettait : « Le maître a eu un coup de sang ; le voilà perclus sans rémission ! » ne lui glissa-t-elle pas ensuite à l'oreille cette terrible accusation : « Et c'est votre transgression qui en est cause ! »

La perfide servante avait pris soin que ces dernières paroles n'arrivassent pas aux oreilles de Jean Udriet.

Il eût pu protester, tranquilliser dame Margot en rappelant, ce qui était un fait avéré, qu'à plus d'une reprise, déjà, Claude Junod avait été menacé d'apoplexie, et que pareille catastrophe arrive ordinairement sans qu'aucune cause extérieure y contribue.

En son âme et conscience, la pauvre dame Margot se considérait donc comme responsable du triste événement et cherchait à expier sa faute, en se consacrant exclusivement à l'époux que sa

désobéissance seule avait mis, pensait-elle, dans ce misérable état.

La Bessonna eut dès lors ses coudées franches pour jouer à la maîtresse. Ce fut elle qui dirigea et surveilla la fin des vendanges et les travaux du pressoir, et, chose curieuse, au lieu d'apporter dans ce rôle nouveau pour elle l'astuce et l'habileté perfide qui faisaient le fond de sa nature, la servante-maîtresse montra une telle morgue, une dureté si inflexible, qu'elle se fit des ennemis mortels de tous les gens aux gages de la maison, quand son intérêt bien entendu eût dû la pousser à agir tout autrement. La Bessonna n'était pas la première à qui la possession du pouvoir eût tourné la tête.

Les vendanges terminées, elle paya leur dû aux ouvriers, sans y joindre les libéralités de diverses natures auxquelles dame Margot les avait accoutumés, et qu'elle l'avait pourtant chargée de distribuer.

Aussi s'en furent-ils en secouant contre la Bessonna la poussière de leurs chaussures, autrement dit en l'accablant de récrimination et d'injures. Jamais Claude Junod, au temps de sa

force, n'avait soulevé contre lui autant de colères et de rancunes.

Par réaction, ceux qui en voulaient le plus à celui-ci, naguère, pour ses allures autocratiques et son humeur hargneuse, lui découvraient maintenant des qualités ignorées jusqu'alors, et il commençait à se trouver des gens pour le plaindre de son malheur.

Quant à dame Margot, tout en rendant hommage au dévouement avec lequel elle se consacrait tout entière à son mari, l'opinion publique la blâmait de l'empire qu'elle avait laissé prendre à la servante détestée.

— Las ! que voulez-vous, disait Pierre Cornu, hochant la tête, c'est la bête au bon Dieu ; elle n'est point faite pour commander ! Ne l'ai-je pas prédit dès la première heure, vous autres, que la servante chanterait dorénavant plus haut que la maîtresse ?

— Voilà ma fille Manon que dame Margot avait prise à gré, et à qui cette méchante pécore de Bessonna a fermé la porte au nez pas plus tard qu'hier, la traitant de quémandeuse, quand elle ne voulait que s'enquérir de maître Junod. Patience !

qui lève le nez trop haut en cheminant, finit par se le casser en butant.

La marâtre de Manon enchérissait, chargeant la Bessonna de malédictions, mais elle n'en était pas plus tendre pour sa belle-fille, à qui elle reprochait de n'avoir pas su tirer profit, en temps utile, de la faveur de dame Junod.

L'orphelin de la Gravière avait été mis au courant par le curé de tout ce qui concernait sa famille ; il savait maintenant que ce qui avait constamment tenu dame Margot à distance des siens, ce n'était ni la malveillance, ni l'aversion, mais la volonté despotique de son mari, et cependant, en dépit du plaidoyer chaleureux de Jean Udriet en faveur de la pauvre dame, qui n'était coupable que d'une trop aveugle soumission conjugale, Blaise ne pouvait lui pardonner l'abandon où elle avait laissé sa mère.

Les caractères fortement trempés, énergiques, résolus, comprennent difficilement les natures timides, dont la faiblesse et l'indécision les indignent comme une lâcheté.

En quittant Blaise, tard dans la soirée, le curé emportait l'impression de n'avoir pas réussi à

l'amener à l'indulgence et au pardon vis-à-vis de cette grand'tante dont le jeune garçon estimait la pitié trop tardive.

— Las ! moi aussi, se disait Jean Udriet, faisant un retour loyal sur son attitude passée vis-à-vis des habitants de la Gravière, moi aussi je n'ai que trop tardé à m'émouvoir de compassion à l'endroit de ces gens, à cause du mal qu'a fait la Jaquette Grandjean. « Mea culpa ! » Ni la fille qui est trépassée, ni l'enfant qui demeure n'en étaient responsables. Dieu nous veuille prendre à merci tous tant que nous sommes !

Blaise lui avait fait le récit de son naufrage et du sauvetage de Simonet, et le brave curé, tout en étant soulagé de savoir le page sain et sauf, se préoccupait vivement de la perte du bateau brisé par la tempête. La promesse faite par Simonet que son père remplacerait l'embarcation, partait d'un cœur généreux, mais Jean Udriet la tenait pour téméraire et irréfléchie, et comptait peu sur sa réalisation.

En regagnant son presbytère à travers l'obscurité opaque d'une nuit sans lune, le digne ecclésiastique se demandait avec perplexité par

quel moyen il pourrait venir en aide au jeune pêcheur.

Ce n'était pas lui, pauvre prêtre à prébende modeste, payée principalement en nature, qui eût pu trouver dans son escarcelle de quoi faire l'achat du bateau le plus humble, fût-il vieux et délabré comme celui qu'avait perdu Blaise.

Et dans sa paroisse, qui donc voudrait dépenser un denier quand il s'agissait du petit-fils de la sorcière ? Il ne voyait que le seigneur de Colombier à qui il pût s'adresser avec quelque chance de succès. Mais encore fallait-il avoir l'occasion de le rencontrer, car les devoirs de sa charge, en ces temps agités, le tiendraient peut-être encore longtemps éloigné de sa résidence de campagne.

— Or sus, finit par conclure le digne homme en arrivant à la porte du presbytère, puisque Monseigneur Antoine n'est point à Colombier, je l'irai dès demain trouver à Neuchâtel. Il a le cœur bon et généreux ; et je lui ferai ressouvenir, s'il l'a oublié, que sa mère, dont Dieu ait l'âme, eut souvent à ses gages la Jaquette Grandjean et sa fille. Par respect et souvenance de son honorée mère, il se peut qu'il accueille favorablement ma requête.

Guillemette qui attendait son maître dans une fièvre d'impatience, lui fit un accueil d'autant plus bourru qu'elle avait éprouvé plus d'inquiétude à son endroit, ce dont, bien entendu, elle se fût fort défendue, s'il eût fait mine de s'en apercevoir.

— Ah ! ça, Messire curé, il n'est que temps de rentrer au logis ! Je m'allais coucher et verrouiller la porte, par crainte des rôdeurs de nuit et larrons.

C'était là un léger accroc à la vérité. Loin de songer à se livrer paisiblement au sommeil, Guillemette venait de sortir le falot à vitres de corne, pour aller avec son aide à la recherche de son maître. Celui-ci savait bien à quoi s'en tenir, mais sans paraître remarquer le luminaire, accoté dans un angle, emmanché de sa hampe, il prit place à table, certain que son souper ne tarderait pas à lui être servi, bien que l'heure en fût largement dépassée.

Son attente ne fut pas déçue. Guillemette, non sans bougonner, pour affirmer son droit de protester contre une pareille infraction aux règles des repas, apporta les plats qu'elle avait tenus soigneusement entourés de braises.

– Le garçon de qui vous avez pris soin ce matin, ma fille, est remis sur pied, dit entre deux bouchées Jean Udriet, qui voyait la brave servante impatiente d’être renseignée.

Elle hocha la tête d’un air entendu.

– Il n’est telle infusion que le tilleul, si ce n’est la sauge pour... Conséquemment les deux ensemble devaient être remède souverain.

– Et le page de Madame de Colombier est sauf, poursuivit le curé ; mais s’il n’a pas péri au fond du lac, c’est à Blaise Galland qu’il le doit, après Dieu et les saints, toutefois.

– Ce pêcheur est un vaillant garçon, daigna déclarer Guillemette, encore qu’il soit taciturne plus...

– Mais son bateau y a péri, lui, ensorte que voilà le pauvre garçon fort empêché de faire son métier et de gagner sa subsistance, à lui et à sa grand’mère.

La servante se planta les poings sur les hanches.

— Or sus, fit-elle avec vivacité, ce page n'aurait pas le cœur au bon endroit, ou l'escarcelle bien vide, si...

— Il a promis au nom de son père d'y pourvoir ; mais l'engagement n'est-il point téméraire ? la promesse sera-t-elle suivie d'effet ? J'estime plus sûr de n'y point compter. C'est pourquoi, dès demain, je m'en irai auprès de Monseigneur Antoine de Colombier lui exposer le cas et lui demander son aide. Que vous en semble, ma fille ?

Guillemette, flattée de cet appel à son jugement, approuva chaudement son maître.

— Et vous ne reviendrez point à vide, je m'en porte garante, fit-elle avec assurance. Le seigneur Antoine a toujours eu la main ouverte et le cœur sur la main.

Jean Udriet approuva d'un signe de tête.

— Au surplus, fit-il d'un air songeur, il se pourrait que Blaise n'ait plus faute de rien, et cela avant qu'il soit longtemps, s'il veut chasser de son esprit rancune et vaine fierté.

Et à la servante qui le regardait d'un air interrogateur, il raconta la visite de dame Margot à la

Gravière, la catastrophe survenue en son absence du logis, et il ajouta :

– Que Claude Junod, à qui Dieu veuille faire grâce, vienne à trépasser, – las ! le reste de vie qui est en lui n'est plus qu'un lumignon fumant ! – et dame Margot, sa femme, prendra sûrement soin de Blaise comme de son neveu. Le garçon, il est vrai, est fier et a le cœur aigri de l'abandon où ont été laissés les siens, et des avanies qu'ils ont endurées. Ne repoussera-t-il point la main qui lui sera tendue ?

– Il me paraît être garçon à le faire ! observa Guillemette avec un hochement de tête. Et sur mon salut ! si j'étais dans sa peau !... Quand on vous a renié comme l'ont fait ces Junod !... Hé ! si le mari est perclus, il n'a que son dû !

– Paix ! ma fille, il n'est pas séant de juger durement ceux que Dieu a déjà frappés ; et pour dame Junod, si elle eût été maîtresse de ses actes, on ne lui eût pu reprocher d'avoir délaissé ceux de son sang, car son cœur était ému de compassion pour eux. Tous tant que nous sommes, ma fille,

nous bronchons chacun en notre manière et avons besoin de miséricorde.

Guillemette n'eut garde de rien répliquer. Quand son maître parlait avec cette autorité et ce sérieux, elle lui donnait raison en elle-même et retenait sa langue.

Au reste, ni elle ni son maître n'avaient trop présumé de la générosité du sire de Colombier.

– Hé ! que le garçon prenne ma nef, laquelle est oisive au port de Colombier, et qu'il en use comme si elle était sienne ! Aussi bien, Madame ma femme aime mieux la chevauchée.

Telle fut la réponse chaleureuse que le digne seigneur fit à la requête du curé. Puis il ajouta d'un air contrarié en se tortillant la barbe :

– Quant au bateau que cet écervelé de Simonet a promis, je ne sais si le garçon d'Auvernier en verra jamais la figure et couleur. Si le page était encore de ma maison, je le lui mettrais sur la conscience.

– Ah ! ça, demanda le curé surpris, ce jeune garçon n'est-il donc plus à votre service ?

— Nenni ! dès le soir de son plongeon, le jeune drôle est parti chez son oncle le chanoine, après s'être gourmé avec l'écuyer Renaud. Entre nous,



c'était Renaud qui était dans son tort, et à la place de Simonet j'aurais fait comme lui. L'écuyer est hargneux et a la langue affilée. Il a mal parlé du garçon qui avait repêché Simonet, et ressasé de vieilles histoires de sorcières, — vous savez lesquelles, Messire curé ! — sur quoi notre

petit coq lui a sauté à la gorge et donné du poing dans la face avant que maître Renaud ait eu le temps de se reconnaître. Malepeste ! il y allait de bon cœur ! Mais un enfant contre un homme comme Renaud, c'était un limier aux prises avec un ours ! Si je ne fusse intervenu, l'écuyer assommait le page. Après pareille accolade, ils ne pouvaient demeurer sous le même toit.

Véritablement, fit le seigneur de Colombier, secouant sa grosse tête crépue qui le faisait ressembler à un lion débonnaire, véritablement le damoiseau me défendra grandement ; nous fai-

sions une couple d'amis ! mais Renaud est un vieux serviteur et fidèle, encore que maussade et de commerce malaisé. C'était au jeune homme à faire place, et il n'eût d'ailleurs pas voulu demeurer ; mais j'en suis marri, et ma petite Louise davantage. Pour Madame de Colombier, en ces jours de fête, les services du jeune drôle lui feront défaut, comme vous pensez. Bien tourné comme il était, serviable et attentionné, il y avait plaisir à le voir servant d'une dame. À sa place, comme le temps pressait, il a fallu se contenter du petit du Terraux, un maraud à poil rouge, laid comme les sept péchés, qui a le parler lourd, la langue embarrassée, et qui, parce qu'il est apparenté de loin aux Estavayer, dresse la crête et fait la roue.

Antoine de Colombier parlait longuement et ne s'interrompait que pour donner l'accolade à son grand hanap ciselé, et le choquer contre celui du curé, car il avait fait servir un flacon de vin rouge pour arroser la conversation et restaurer l'ecclésiastique, venu pédestrement de Colombier.

Jean Udriet avait suivi le récit du sire de Colombier avec le plus vif intérêt, et au lieu de paraître scandalisé de l'acte de violence du page,

s'était frotté les mains doucement à cet endroit de la narration, ce qui ne l'empêcha pas, par acquit de conscience, de déclarer, en hochant la tête, que la jeunesse était inconsiderée, l'emportement, chose fort condamnable, et que le jeune homme méritait une admonestation paternelle.

— La maison des chanoines est tout près, ajouta-t-il ; j'irai l'y trouver avant que de m'en retourner à Colombier.

— S'il y est encore, observa Messire Antoine. Peut-être est-il rentré chez son père à Engollon ?

C'était le cas, en effet. L'oncle de Simonet, le chanoine Dessoulavy, apprit à Jean Udriet que son neveu était parti la veille pour rentrer au logis paternel, et fit son procès de la belle manière !

— Ah ! le maraud ! ah ! le pandard ! vous a-t-il la main prompte et la tête près du bonnet ! Si je ne m'étais retenu, je lui eusse frotté les oreilles, mais, malepeste ! qui sait si j'en eusse été le bon marchand ! Il a de la poigne, le jouvenceau ! Aussi je ne l'ai châtié qu'à coups de langue. Maugrebleu ! si j'étais que de son père, j'enverrais ce bataillard chez ceux des Liges, pour qu'il aille se gourmer

avec les Bourguignons, puisqu'il aime si fort donner et recevoir des horions !

Ce disant, le digne chanoine, un petit homme replet et sanguin, gesticulait violemment, frappait la table du poing, et devenait du plus beau pourpre, tandis que son nez, dont Simonet n'avait pas exagéré la teinte rubiconde, pâlisait d'une étrange façon.

Le refus du curé d'accepter aucun rafraîchissement ne contribua pas à remettre l'irascible chanoine de belle humeur.

— Grand merci ! répondit Jean Udriet à toutes ses offres. Ma soif est éteinte ; Monseigneur Antoine y a pourvu.

— Et vous pensez, fit le chanoine d'un ton sarcastique, que mon vin vous paraîtrait aigre piquette, après celui du lieutenant-gouverneur ? Qu'à moi ne tienne ! gardez-en le goût au gosier, et tenez-vous en joie.

— Mon compère, je vous tire ma révérence.

Chapitre 19

La nouvelle, bien vite répandue à Auvernier, que le lieutenant-gouverneur avait fait don à Blaise Galland de la belle embarcation, peinte aux couleurs de sa maison, qu'il n'utilisait qu'à d'assez rares intervalles, fit grande sensation, et, ainsi qu'y avait compté Jean Udriet, en la communiquant à ses paroissiens, produisit une réaction favorable en faveur du jeune garçon, honni et vilipendé jusque-là sans la moindre pitié.

Ah ! si après le curé Monseigneur Antoine de Colombier, lui-même, se faisait son protecteur, il fallait y regarder à deux fois, à l'avenir, avant de le malmenier, même qui sait s'il n'y aurait pas profit à se rapprocher de lui !

L'homme est le même à toutes les époques, dans tous les milieux ; l'intérêt personnel est, hélas ! le plus puissant mobile de ses actes dans ses rapports avec ses semblables, et les natures d'élite en qui dominant l'abnégation, l'amour du prochain, sont malheureusement bien clairsemées en ce pauvre monde !

Blaise, le cœur plein de gratitude pour le généreux sire de Colombier, et pour le digne curé qui avait plaidé sa cause auprès de lui, était à peine entré en possession de son nouveau bateau, qu'il s'apercevait de ce changement soudain de l'opinion publique à son endroit. Plus d'interpellations injurieuses, à distance ou à brûle-pourpoint, plus de ces menues tracasseries de tous les instants, de ces méchants tours joués à sa grand'mère en son absence, ou nuitamment aux abords de la Gravière.

La surprise et le soulagement que le jeune garçon en éprouva d'abord, se changèrent bientôt en mépris et en dégoût, quand certains de ses persécuteurs les plus acharnés jusque-là, en vinrent à lui faire des avances doucereuses, dont il démêla bien vite le motif intéressé.

Aussi se tint-il sur la réserve et continua-t-il à mener sa vie solitaire et monotone, éclairée pourtant, réchauffée par l'affection paternelle du bon Jean Udriet, par la sympathie qu'il sentait percer sous les manières brusques et les propos décousus de la grosse Guillemette, par l'accueil bienveillant de la vieille Barbely du château, avec qui il pouvait s'entretenir de sa mère quand il allait porter du poisson à Colombier, par la reconnaissance enfin qu'il ressentait pour ceux qui l'avaient pris en pitié et sorti de peine, y compris la petite Manon Cornu, dont l'intervention secourable était peut-être plus méritoire que toute autre, en raison de ses circonstances de famille. Celle-là, au grand regret de Blaise, il n'avait plus l'occasion de la rencontrer, Jean Udriet, pour la soustraire aux brutalités de sa marâtre, lui ayant trouvé une place dans la domesticité du donzel de Cormondrèche.

Cependant, au milieu de l'existence plus facile, moins dépouillée qu'avait faite à Blaise l'intervention de ces amis véritables, il restait au jeune pêcheur deux sujets de peine et de préoccupations soucieuses : il était sans nouvelles de Simonet. Celui-ci l'avait-il oublié ? Dans cette question mélancolique que Blaise se posait fréquem-

ment, il n'entraînait nulle arrière-pensée d'intérêt matériel. Pour le bateau, le sire de Colombier y avait pourvu, et il se pouvait fort bien d'ailleurs que le page n'eût pu obtenir de son père qu'il tînt une promesse faite témérement en son nom. Mais Blaise eût voulu revoir Simonet, s'entendre de nouveau traiter franchement en ami par le gai et brillant page, dont la figure sympathique hantait le souvenir de l'humble pêcheur de la Gravière.

Puis, autre sujet de préoccupation, il y avait cette tante Junod, dont le curé ne se lassait pas de lui parler, dans l'espoir d'arriver à faire fléchir la rancune de son jeune ami.

Blaise, tout en paraissant inflexible et sourd à tous les appels du digne prêtre à cet égard, ne pouvait se défendre d'une certaine pitié pour cette femme tendre et faible, qui lui était dépeinte comme ayant été empêchée durant nombre d'années, par la volonté despotique de son mari, de donner essor aux sentiments d'affection et de pitié qui l'animaient envers des parents malheureux, tenant de si près au neveu qu'elle avait élevé avec la tendresse d'une mère.

Oh ! cet homme, ce Claude Junod, qui était l'oncle de son père et qui l'avait renié, c'était de lui que venait tout le mal, lui qui était responsable de toutes les souffrances, les chagrins, les misères endurées par sa mère ! Oh ! qu'il le haïssait, et combien il trouvait mérité le misérable sort où il était maintenant réduit !

Le curé, pensant émouvoir Blaise, lui avait dépeint l'état lamentable de son grand-oncle.

Le jeune garçon l'avait écouté, les lèvres serrées, puis avec un éclair de rancune satisfaite dans les yeux, il murmura lentement :

– Pire que n'est ma grand'mère ! C'est bien fait !

Jean Udriet secoua la tête d'un air peiné et soucieux.

– Enfant, dit-il à Blaise en lui posant la main sur le bras, un jour viendra où tu comprendras que miséricorde et pardon valent mieux que haine et vengeance. Mais crois-moi, n'attends pas que tes cheveux aient blanchi pour incliner ton cœur à la pitié et à l'oubli des injures.

Ce jour-là, avant de quitter la Gravière, le curé alla s'asseoir auprès de l'infirmes, ce que jamais Blaise ne lui avait vu faire, et prenant une des mains osseuses de la vieille femme dans les siennes, il considéra avec une pitié exempte de toute répugnance, cette face parcheminée, sans expression, ces yeux ternes et sans regard.

— Blaise, dit-il doucement sans quitter la main de la vieille, dont le hochement de tête machinal se précipitait, comme si cet attouchement étranger l'inquiétait et la mettait à la gêne, Blaise, sûrement ta mère n'eût pas dit : C'est bien fait !

Cela dit, il s'en alla, laissant cette parole sur le cœur de son jeune ami.

Dans l'ignorance où était Blaise des détails du sinistre drame où sa grand'mère et le frère du curé avaient été mêlés jadis, il ne pouvait se douter que l'ecclésiastique venait de lui donner l'exemple de l'oubli des injures.

Mais le seul souvenir de sa mère, évoqué par Jean Udriet, l'allusion faite à sa douceur et à son support, amenèrent l'apaisement dans l'âme de l'orphelin, et le disposèrent peu à peu à l'indulgence et au pardon. Ce ne fut pas sans une

certaine douceur qu'il chercha à reconstituer dans sa mémoire les traits de cette femme entrevue dans son sommeil fiévreux, et dont il avait reçu des caresses si maternelles, qu'il l'avait prise pour une autre figure chérie. Il en vint à souhaiter de la revoir, de l'entendre lui parler de ce père qu'il n'avait pas connu, qu'elle avait élevé comme son fils, à ce que lui avait dit son ami, le curé.

Mais pourquoi donc ne revenait-elle pas à la Gravière, maintenant que cet homme, son mari, ne l'en pouvait plus empêcher ?

Lui fallait-il donc, à toute heure, les soins constants et la présence de sa femme, qu'elle ne pût le quitter un instant ? Est-ce que, même perclus de ses membres, privé de l'usage de la parole, il allait être encore le tyran de celle qui ne lui avait été que trop soumise jusque-là ?

À cette pensée pleine d'amertume, Blaise qui sentait l'irritation l'envahir de nouveau contre cet homme auquel il avait été sur le point de pardonner, se dit soudain :

— J'en aurai le cœur net. Voilà grand'mère qui s'est endormie ; elle a bien dîné et n'a faute de rien ; je la puis laisser quelque temps.

L'instant d'après, le jeune garçon, chargé d'un canard sauvage qu'il avait abattu le matin sur le lac, entra au village et frappait à la porte de la maison où son père avait été élevé. Le cœur lui battait à coups précipités, pendant que le bruit du heurtoir se répercutait dans le corridor.

Une femme à la chevelure et aux yeux noirs, à l'expression dure et froide, vint lui ouvrir. Blaise la considérait tout désappointé, quand elle l'interpella d'un ton aigre :

– Qu'est-ce ? du gibier ?
Nous n'en avons que faire.

« Elle n'avait pas cette voix, ni cet air, se disait le jeune garçon, consultant ses souvenirs. Ce ne peut être elle. C'est sûrement quelque fille à gages.

– Allez-vous-en, déguerpissez, effronté qué-mandeur ! criait la femme avec colère.

Blaise se redressa avec dignité.

– Ai-je quémandé quoi que ce soit ? Je voulais voir dame Junod, ayant à lui parler. Mais ce n'est



point vous qui l'êtes, je le vois bien, ajouta-t-il avec mépris. Elle ne m'eût point accueilli comme vous faites.

– Ah ! çà, t'en iras-tu, méchant rejeton de sorcière ! vociféra la Bessonna, levant la main pour frapper Blaise.

Il lui saisit le poignet et le lui serra comme dans un étau en la poussant de côté.

– Ôtez-vous de là, fit-il les dents serrées, j'ai dit que c'était dame Junod que je voulais voir, et je la verrai.

La servante écumait de rage. Voyant qu'elle ne pouvait s'opposer au passage de Blaise, qui déjà montait l'escalier, elle cria, affolée, du seuil au dehors :

– À l'aide ! au larron ! au meurtre !

Il s'était déjà fait un attroupement dans la rue. Un groupe de commères et quelques enfants avaient assisté à l'altercation.

– À d'autres ! répliqua d'un ton moqueur une des femmes, qui n'était autre que Perrenon Cornu, laquelle foulait plus souvent le pavé public que celui de sa cuisine. À d'autres, la Bessonna ! Celui

qui entre là peut être rejeton de sorcière, comme tu dis, mais ce n'est ni en larron ni en meurtrier qu'il y vient, c'est en neveu des maîtres de la maison, et il y est plus chez lui, ne t'en déplaîse, que toi, qui n'es qu'une mercenaire.

À ce dernier trait, les commères se mirent à ricaner, et les enfants à huer la servante, qui, pourpre de rage, leur faisait le poing avant de refermer violemment la porte.

— Qu'elle se garde seulement, la Bessonna, dit l'une des femmes, agitant son index d'un geste de menace prophétique ; le fils de Perrin Galland a mis le pied dans la maison de son oncle : je vous le dis, elle aura tôt fini d'y faire la maîtresse.

— Et ce sera tant mieux !

— Ainsi soit-il ! appuyèrent les autres.

Blaise avait gravi l'escalier en quelques enjambées et ouvert la première porte qui s'était offerte à lui. C'était celle de la cuisine. Là, pareil à un assiégeant qui a forcé la place, mais qui ne sait comment s'y orienter, il parcourait la pièce du regard, cherchant une autre issue, quand la Besson-

na, qui avait repris possession d'elle-même, entra à son tour et vint se camper devant lui, les poings sur les hanches.

— Ça, lui dit-elle avec un calme affecté, vous voilà céans malgré moi. M'allez-vous dire, au moins, ce que vous lui voulez, à dame Junod ?

— Dame Junod est ma tante, répondit Blaise froidement ; j'ai affaire à elle et non à vous.

— Qu'à moi ne tienne, mon jeune seigneur, elle a de quoi s'honorer de la parenté !

Et la mégère accompagna ce propos sarcastique d'une profonde révérence.

Mais Blaise lui tourna le dos et sortit de la cuisine, afin de poursuivre son exploration. Maintenant qu'il était dans la place, il n'en sortirait pas sans s'être trouvé face à face avec sa tante ; les obstacles ne faisaient que le fortifier dans sa résolution.

La Bessonna le suivait pas à pas en le narguant. Tout à coup, sans que Blaise sût où elle avait passé, elle ouvrit une porte dans l'obscurité, en passa le seuil et poussa le verrou.

C'était l'entrée de la chambre conjugale des époux Junod, celle où sur un grand lit à baldaquin, le maître du logis gisait, rigide, immobile comme un cadavre, ses grosses mains inertes, étendues sur la couverture, ses yeux roulant inquiets dans leurs orbites, cherchant peut-être pourquoi la garde-malade n'était pas à son chevet comme elle s'y trouvait nuit et jour.

La fatigue a terrassé dame Margot. Elle s'est affaissée sur un escabeau, au pied du lit, et la tête enfouie dans les couvertures, dort d'un sommeil de plomb.

Les prunelles du malade se sont tournées du côté de la servante comme pour l'interroger.

Elle, irrésolue, considère sa maîtresse d'un œil froid, calculant ce qui lui sera le plus avantageux, d'éveiller dame Margot, non pour lui annoncer la visite de son neveu, mais pour lui interdire de le recevoir, en la terrorisant de ses menaces, ou bien d'attendre silencieusement auprès d'elle et du malade, que Blaise se lasse de ses recherches et s'en aille découragé.

Un coup frappé à la porte qu'on avait essayé d'ouvrir du dehors, lui apprit que l'assiégeant

avait découvert sa retraite et allait éveiller dame Margot en réitérant ses appels, car il avait crié d'un ton irrité :

– Ouvrez, ou j'entre de force !

Rapidement elle poussa le verrou, ouvrit la porte toute grande, et un doigt sur les lèvres, montra au jeune garçon sa tante endormie au pied du lit.

– La voulez-vous éveiller ? chuchota-t-elle à l'oreille de Blaise. Elle est fourbue et n'a pas dormi de huit jours.

Il fit un pas en arrière en secouant la tête ; mais au moment de sortir, une curiosité invincible le porta près du chevet du paralytique, dont les prunelles étrangement dilatées, le regard intense, seul vestige de vie au milieu de cette figure de cadavre, le fascinaient.

– Ses yeux parlent ! se dit le jeune garçon, saisi et bouleversé, on dirait qu'il implore.

La servante avait d'abord haussé les épaules, puis, inquiète, en voyant les lèvres de son maître remuer convulsivement, elle toucha l'épaule de

Blaise et lui dit à l'oreille d'un ton hypocrite, en montrant dame Margot :

— Si elle s'éveille, vous l'aurez sur la conscience.

Le jeune garçon, s'arrachant à la contemplation de la figure étrange de ce moribond qui était son oncle, allait se retirer, quand d'une voix stridente, surhumaine, Claude Junod cria ce seul mot :

— Perrin !

Dame Margot, éveillée en sursaut, bondit sur ses pieds, et voyant devant elle Blaise, pétrifié, elle vint à lui les bras ouverts ; mais tout aussitôt la pensée de son mari arrêta cet élan de son cœur, et elle jeta vers le paralytique un regard angoissé et suppliant.

La figure rigide n'avait revêtu aucune expression, les lèvres ne remuaient plus, mais les yeux allaient sans cesse de dame Margot à Blaise. Que voulaient dire ces regards ? Défense ou pardon ?

— Hé ! ne voyez-vous pas, fit de sa voix sifflante la Bessonna, qui jusque-là était demeurée immobile et attentive, ne voyez-vous pas qu'il veut

chasser ce garçon de sa présence, comme il en chassa le père jadis ?

Blaise regarda la servante avec mépris.

– Vous ! fit-il d’une voix basse et concentrée, qu’avez-vous à commander ici ? Voilà les maîtres, qu’ils prononcent !

Et du geste il montra le cadavre vivant étendu sur le lit et dame Margot qui se tordait les mains d’angoisse et d’irrésolution.

Cependant, encouragée, stimulée par l’exemple de fermeté et de décision que lui donnait son neveu, la pauvre dame au cœur faible et timoré prit Blaise par la main et l’amena près du lit :

– Claude, supplia-t-elle, vois, c’est l’enfant de notre Perrin. Tu ne le veux point chasser, n’est-il pas vrai ?

– Perrin ! répétèrent faiblement les lèvres déformées du malade, pendant que deux larmes, jaillissant de ses yeux, roulaient lentement sur ses joues.

La Bessonna, qui s'était avancée, proféra une malédiction et sortit comme une furie, en tirant violemment la porte après elle.

— Enfant, enfant, tu veux bien nous pardonner, n'est-il pas vrai ? disait à mots entrecoupés dame Margot, qui, les yeux baignés de larmes, tenait les mains de Blaise, mais n'osait encore s'abandonner aux élans de tendresse qui la portaient vers l'enfant si longtemps délaissé de son fils d'adoption. Vois ton pauvre oncle, l'état misérable où il est réduit ! Vois et oublie !

Elle essuya la sueur qui perlait sur le front du paralytique, dont le regard ardent ne quittait pas Blaise d'un instant.

Profondément ému par cette scène, le jeune garçon, la gorge serrée, était incapable d'articuler un son.

Il se baissa vers son oncle et lui posa doucement la main sur le front. Ce geste valait bien des paroles.

Claude Junod comprit-il le sens de cette caresse muette, ou bien la faible lueur d'intelligence demeurée en son cerveau, continua-t-elle à lui

faire confondre, tout en effaçant le passé, le père qu'il avait renié et maudit, et le fils délaissé et méconnu ?

Toujours est-il qu'il ferma les yeux avec un sentiment évident de bien-être, pendant que ses lèvres murmuraient le nom de Perrin, et parut s'endormir.

– Le Seigneur Dieu soit loué, qui du mal a fait sortir le bien ! murmura avec ferveur dame Margot en attirant Blaise sur son cœur.

Chapitre 20

À quelques pas de cette scène émouvante de réconciliation, la Bessonna roulait dans son cerveau de noires pensées de haine et de vengeance.

– Ils peuvent oublier, eux, se disait-elle, implacable dans sa rancune, moi, jamais ! Cet être quasi mort, cette brute destituée de raison, prend le fils pour le père, et ne se souvient plus de rien autre. Elle, sotte couarde, geignante et sans ferme vouloir, qui toujours se laisse mener au frein comme une mule docile, la voilà qui va changer de maître, car ce jeune coq n'a pas de la voix seulement, mais bec et ergots tranchants. Et je verrais ce fils de sorcières commander là où j'eusse pu demeurer maîtresse souveraine ! Que je devienne

percluse comme Claude Junod, ou que la foudre m'écrase si je me plie à pareille avanie !

Accroupie sous le manteau de la cheminée, les mains nouées autour de ses genoux, la face convulsée et ses yeux noirs fixés dans le vague, cette femme semblait être la personnification du génie du mal.

Quand elle entendit dans l'escalier le bruit des pas de Blaise qui s'en allait, la Bessonna tourna la tête, et un éclair de haine satanique passa sur ses traits.

– Va, fils de Perrin Galland, gronda-t-elle sourdement. Le père m'a dédaignée : je l'ai vu chasser de ce logis. Je ne verrai pas le fils y entrer en maître, j'en jure sur ma tête !

L'instant d'après, elle était dans la chambre des époux Junod, et sans souci de troubler le sommeil du malade, elle interpella sa maîtresse dans ces termes arrogants :

– Ah ! ça, qu'est-ce à dire ? va-t-on laisser ce fils des sorcières de la Gravière avoir céans ses coudées franches, et trancher du maître comme il vient de faire ? S'il en est ainsi, je vais de ce pas,

sachez-le bien, divulguer quelle fut la cause véritable du coup de sang qui a fait de maître Junod l'être que voilà !

Dame Margot avait d'abord, suivant l'impulsion de sa faible nature, courbé la tête sous cette brusque attaque ; mais l'insolence inouïe de l'effrontée servante rendit à sa maîtresse le sentiment de sa dignité, et lui donna le courage de répliquer :

— Qui tranche du maître en cette maison, si ce n'est vous ? Et celui qui vient de sortir y a plus de droits qu'une servante. Au surplus, allez dire de moi ce qu'il vous plaira : mon mari lui-même a pardonné ; que m'importe le reste ?

La bonne dame avait parlé d'une voix tremblante d'indignation et d'émoi, et prononcé les dernières paroles en dirigeant vers le malade un regard empreint d'une reconnaissance touchante.

Les éclats de voix de la Bessonna avaient éveillé Claude Junod. Son regard allait de la maîtresse à la servante, et en se reposant sur celle-ci, exprimait évidemment l'aversion.

La déception et la rage convulsaient les traits de la Bessonna. Ses calculs étaient déjoués, le pouvoir allait lui échapper.

Quoi qu'elle fût, quoi qu'elle dût, l'opinion publique, elle le sentait bien, se tournerait contre elle. Courberait-elle le front et subirait-elle l'humiliation d'obéir au fils de Perrin Galland, qui, avant peu, commanderait dans cette maison ? Jamais !

Elle enveloppa son maître et sa maîtresse d'un regard de haine intense, fit de la main un geste menaçant, et sans rien dire sortit de la chambre.

* * *

Blaise était rentré à la Gravière, le cœur inondé d'une joie douce et pure, exempte de tout calcul intéressé. N'avait-il pas retrouvé une mère dans la personne de cette tante au cœur si tendre, qui venait de le presser dans ses bras, de lui parler avec tant d'amour, en s'humiliant devant lui pour l'abandon où elle l'avait laissé jusque-là ? Il com-

prenait maintenant, excusait cette nature timorée, qui avait mis l'obéissance conjugale au-dessus de tout autre devoir, tout en gémissant de ne pouvoir s'abandonner aux élans de son cœur compatissant.

Et cet homme, son oncle, auquel, peu d'heures auparavant, il ne songeait qu'avec une amère rancune, Blaise n'éprouvait plus pour lui que la pitié qu'il ressentait pour sa grand'mère. Il s'était senti vaincu par le regard suppliant de Claude Junod, par le cri échappé de ses lèvres, qui avaient recouvré la vie un instant, pour prononcer le nom du neveu qu'il avait aimé.

Combien le digne curé, qui, le premier, lui avait témoigné une si chaude sympathie, et avait mis tout en œuvre pour le rapprocher de ses parents, serait heureux d'apprendre que ses efforts avaient été couronnés de succès !

Blaise se disait tout cela après s'être acquitté avec une activité joyeuse de ses devoirs domestiques. Sa grand'mère qu'il avait soignée avec plus de sollicitude encore qu'à l'ordinaire, reposait maintenant sur son lit, et le jeune garçon, assis devant la mesure, contemplait, dans un sentiment

de paix infinie, la surface tranquille du lac, où la lune, presque à son plein, traçait un sillon d'argent.

Un souvenir, cependant, mit une ombre subite sur le front de Blaise. Cette femme, cette servante insolente et hardie, quel motif avait-elle donc de le poursuivre de sa haine implacable ? Pourquoi voyait-elle avec colère la réconciliation s'opérer entre ses maîtres et leur neveu ? Au souvenir de la figure haineuse de cette femme, de l'imprécation furibonde quelle avait lancée comme une menace à son départ, une crainte vague s'empara du jeune garçon et grandit peu à peu dans son esprit.

Cette Bessonna, il le sentait, était capable de tout. Personnellement, Blaise ne redoutait pas les effets de sa colère. Mais à quelles violences ne pouvait-elle pas se livrer sur ses maîtres, pour ainsi dire à sa merci !

Il se leva tout à coup, et aiguillonné par ses craintes, se dirigea vers le village où brillaient çà et là quelques lumières. Qu'allait-il faire ? Il ne le savait pas au juste ; à tout hasard se mettre aux écoutes, observer de la rue si rien de suspect ne se

passait chez son oncle, si la servante ne faisait pas quelque scène violente, auquel cas... Au fait, comment pourrait-il intervenir efficacement ? Comment pénétrerait-il dans la maison, surtout à une heure aussi tardive où portes et huis devaient être hermétiquement fermés !

Telle fut la réflexion décourageante que fit Blaise en s'arrêtant en face de la demeure de Claude Junod, dont une seule fenêtre, celle du malade, sans doute, était éclairée. On n'entendait aucun bruit, aucun éclat de voix à l'intérieur. Ce silence, qui eût dû rassurer le jeune garçon, ne lui parut que plus suspect, dans l'état d'inquiétude fiévreuse où l'avaient mis ses suppositions.

Il secoua la tête d'un air soupçonneux et essaya de pousser la porte d'entrée ; elle était solidement verrouillée, comme il devait s'y attendre, ainsi que la porte du pressoir, dont il éprouva la résistance sans plus de succès.

Heurterait-il ? Mais quel prétexte pourrait-il invoquer pour demander à entrer ? D'ailleurs la Bessonna se garderait bien de lui ouvrir, en constatant à qui elle avait affaire.

Aussi, comprenant qu'il ne ferait qu'ameuter tout le quartier et faire un esclandre inutile, Blaise, après s'être promené longtemps dans l'ombre de la rue, les yeux fixés sur la fenêtre éclairée, et l'oreille au guet, regagna lentement et à regret la Gravière.

Cependant, surexcité comme il l'était, il ne put se résoudre à rentrer dans la maison, et se mit à faire les cent pas aux alentours, comme un soldat en faction, tout en prêtant l'oreille aux bruits qui pourraient venir du village, et tenant ses regards attachés sur la ligne sombre et irrégulière qu'il formait à quelque distance.

Peu à peu la lune s'était voilée sous un rideau de brume. La silhouette des toits, de plus en plus indistincte, finit par s'évanouir dans l'obscurité devenue opaque.

Blaise secoua la tête.

— À quoi bon ! murmura-t-il, cherchant à se rassurer, je me suis mis martel en tête sans raison.

Et il se disposa à rentrer, en jetant un dernier regard du côté du village.

Une sourde exclamation lui échappa : une vague lueur, plus rougeâtre que celle de la lune, apparaissait, dessinant à nouveau les contours des toits et des cheminées.

– Le feu ! cria Blaise d’une voix étranglée.

Sans perdre son sang-froid, il courut se munir d’un seau, le remplit au lac et se précipita vers le village, en poussant des cris d’alarme.

C’était, ce ne pouvait être que chez son oncle ; il le sentait, il en était convaincu. La Bessonna s’était vengée !

– Au feu ! au feu !

Le regard rivé sur la lueur qui grandissait, il courait éperdûment, prenant garde, pourtant, de répandre en chemin le moins d’eau possible. Le voilà qui arrive à la première maison, la chétive demeure de Pierre Cornu, qui lui masque un instant la sinistre lueur.

– Au feu ! au feu ! crie-t-il plus fort en passant, et il s’engage dans la rue, au bout de laquelle s’élève le haut pignon de la maison de Claude Junod. C’est bien là qu’est l’incendie ; ses pressentiments ne l’ont pas trompé : là-haut, dans les

combles, par la baie d'une lucarne à toit aigu, sortent des langues de flammes, mêlées à des bouffées de fumée.

— Au feu ! au feu ! ne cesse-t-il de crier avec un redoublement d'énergie, en se précipitant vers la porte, fermée, hélas ! et qui résiste à tous ses assauts. Sa tante ne sait-elle donc rien encore ? Dort-elle si profondément, quelle ne vient pas à la fenêtre à ses appels désespérés, quelle n'entend pas le fracas des coups de heurtoir dont il martèle la porte ? La Bessonna, elle, n'ouvrira pas, la misérable ! elle a fui, sûrement, une fois son œuvre sinistre accomplie.

Cependant les clameurs de Blaise et le vacarme de ses coups de marteau ont donné l'alarme dans le voisinage. Les fenêtres s'ouvrent, s'éclairent ; les questions, les exclamations d'effroi se croisent ; on se précipite au dehors ; hommes et femmes à demi vêtus accourent de tous côtés, effarés, poussant des cris d'épouvante à la vue des flammes jaillissant de la lucarne et éclairant vivement la rue. Un petit nombre, qui n'a pas perdu toute présence d'esprit, s'est armé de seaux, de

haches et de crocs longuement emmanchés. Ceux-là courent à Blaise.

– Range-toi, qu'on jette la porte à bas !

Et à grands coups de cognée, deux robustes vigneronns attaquent la porte en chêne toute constellée de gros clous. Elle tiendra bon longtemps !



Blaise ne se possède plus d'angoisse et d'impatience. Ne pourrait-on atteindre une des fenêtres et aller ouvrir de l'intérieur ?

En ce moment, à son inexprimable soulagement, un homme, porteur d'une échelle, fend la foule qui hurle et s'agite impuissante. C'est Pierre Cornu.

— Ouais ! cria-t-il aux hommes qui s'acharnent sur la porte, vous y émousserez vos tranchants de cognées. Avec ceci, nous aurons plus tôt fait d'entrer pour la débarrer et déverrouiller.

À peine l'échelle eut-elle été dressée contre une des fenêtres, que Blaise voulut s'y élancer. Mais Pierre Cornu, qui l'avait reconnu, l'écarta sans rudesse.

— Après moi, garçon. Je connais les êtres du logis et saurai mieux me retourner que toi dans l'obscurité.

Trop lentement, au gré de l'impatience de Blaise, qui le suivait chargé de son seau, il grimpa à l'échelle, et à coups de genou et de pieds, il enfonça la fenêtre, en brisa les châssis, et se jeta à l'intérieur.

— De l'eau ! cria Blaise de l'appui de la fenêtre qu'il enjambait. Vite, emplissez les seaux.

L'instant d'après la porte était ouverte de l'intérieur et on se bousculait pour entrer ; mais Pierre Cornu et l'un des vignerons qui avaient fait l'assaut de la porte, repoussèrent tous ceux qui voulaient pénétrer dans la maison les mains vides.

— C'est d'eau qu'on a faite, criaient-ils, non de gens qui encombrent et de femmes qui ne font que piailler. À l'eau ! à l'eau !

Sur les indications de Pierre Cornu, Blaise avait gagné à tâtons l'étage où se trouvait la chambre du malade. Avant d'y arriver, son chemin s'éclaira d'une vive et soudaine lueur, qui lui fit précipiter sa course. L'incendie, sans doute, descendait des combles. Mais non : c'était un fagot, qui flambait dans le couloir où s'ouvrait la porte que cherchait Blaise. Ah ! la Bessonna avait bien combiné son plan pour empêcher ses maîtres d'échapper à la mort !

Le jeune garçon se précipita sur le fagot enflammé, l'éparpilla à coups de pieds et en aspergea les tisons avec le peu d'eau qu'avait gardé son seau. Il n'y avait pas de quoi les éteindre complètement. Mais Blaise entendait monter ; on allait

combattre l'incendie là et au-dessus, où la flamme crépitait avec un bruit sinistre.

Il fallait éveiller sa tante dont le silence étrange l'alarmait, emporter son oncle hors de cette maison où tous deux avaient failli périr.

La porte à demi carbonisée céda à l'effort de Blaise qui s'élança dans la pièce, éclairée par une petite lampe fumeuse. Sur un siège, près du lit, dame Margot dormait d'un sommeil léthargique d'où son neveu eut grand'peine à la sortir ; encore demeura-t-elle quelques instants comme hébétée, engourdie de corps et d'esprit comme sous l'effet d'un narcotique, et incapable de comprendre ce qui arrivait.

Dans les yeux grands ouverts du paralytique, au contraire, se lisaient l'horreur et l'épouvante, avec le sentiment angoissant de l'impuissance où il était réduit.

L'instant d'après, deux robustes vignerons dont Blaise requit l'assistance, l'enlevèrent de son lit et l'emportèrent dans une maison voisine, où sa femme le suivit en chancelant, soutenue par son neveu. Celui-ci, quand il les eut vus en sûreté, revint en hâte se mêler aux travailleurs qui luttaien-

contre l'incendie avec l'énergie désespérée de gens qui sentent leur propre demeure en danger.

En dépit de son jeune âge, Blaise fit preuve de tant de sang-froid, de décision et de savoir-faire, que ceux qui se trouvaient à ses côtés se mirent à suivre instinctivement ses avis et son exemple, bien que la plupart d'entre eux lui eussent naguère prodigué les moqueries, les avanies et les injures.

Aussi, quand par un travail acharné on fut parvenu à maîtriser l'incendie, à le circonscrire dans les combles où il avait pris naissance et finalement à l'étouffer, Pierre Cornu donna à Blaise une vigoureuse poignée de main, en lui disant cordialement devant tous :

– Sans toi, mon garçon, qui as vu le feu et donné l'alarme et besogné comme un homme, la maison flambait jusqu'aux caves et les maîtres avec, et la servante... Eh ! au fait, la Bessonna, qui l'a vue tout ce temps ?

Chacun se regarda surpris :

– Pas moi !

– Ni moi !

– Personne !

Blaise secoua la tête d'un air sombre.

– Sait-on comment le feu a pris ? dit-il en regardant autour de lui. Si la Bessonna était là, elle pourrait sûrement le dire, elle ! Vous n'avez pas vu le fagot qui flambait derrière la porte de ses maîtres et que j'ai trouvé en y arrivant, moi, premier ! Qui est-ce qui l'avait allumé là, sinon elle ?

Un concert de malédictions et de menaces à l'adresse de l'incendiaire éclata à l'ouïe de cette révélation. Il ne pouvait y avoir aucun doute : la Bessonna était la coupable, et elle devait avoir fui par les vergers, tandis qu'on forçait l'entrée de la maison.

Tout à coup une grande clameur monta de la rue :

– Au feu ! au feu ! criaient de nouveau les femmes et les enfants qui se passaient les seaux.

Un homme courut à l'une des lucarnes et se retourna en criant :

– C'est la Gravière qui flambe !

Affolé, hors de lui à la pensée de sa grand'mère, Blaise se précipita au dehors.

Il devait arriver trop tard. Le toit de la Gravière venait de s'effondrer avec fracas, en faisant rejaillir vers le ciel les jets éblouissants d'un gigantesque feu d'artifice. La mesure n'était plus qu'un brasier ardent, et cependant Blaise allait se jeter dans cette fournaise, en appelant sa grand'mère d'une voix déchirante, mais les hommes qui l'avaient suivi le retinrent de force, et l'empêchèrent de partager inutilement l'effroyable sort de la malheureuse vieille femme.

Après avoir lutté quelques instants avec rage contre ceux qui le contenaient, le jeune garçon s'affaissa sur le sable, privé de connaissance.

Chapitre 21

On s'apitoya sur Blaise Galland, qui avait gagné la faveur publique, mais la triste fin de sa grand'mère ne désarma pas l'aversion et la haine plus ou moins justifiées qui avaient pesé sur elle toute sa vie.

– C'est le jugement de Dieu ! déclara-t-on unanimement à Auvernier. Le grand Inquisiteur l'avait dérobée au châtiment : un jour ou l'autre elle devait finir par le feu ! C'est bien fait !

L'homme qui a tant besoin de support et de pardon est implacable vis-à-vis de ses semblables.

Jean Udriet fut plus miséricordieux.

À Guillemette, qui comme tout le monde trouvait cette mort méritée, il dit d'un ton de remontrance :

— Elle a beaucoup expié durant sa vie ; elle expie par sa mort. Le Seigneur la veuille recevoir à merci, et lui pardonner comme je lui pardonne.

Quant à la Bessonna, deux jours après la nuit où elle avait accompli sa sinistre œuvre de vengeance, son corps, roulé par les vagues, vint s'échouer dans les roseaux, non loin des décombres encore fumants de la Gravière.

Elle s'était fait justice à elle-même.

— La mort lui a été trop douce ! firent avec rancune les pêcheurs qui accrochèrent son cadavre avec leurs gaffes. Que ne l'a-t-on prise vivante ! c'est à petit feu qu'elle eût passé de vie à trépas !

* * *

Blaise avait retrouvé une famille.

Il serait naturel de supposer qu'entre cet oncle et cette tante qu'il avait sauvés de la mort effroyable dont sa grand'mère périssait dans le même instant, ses préférences iraient à la femme douce et tendre qui n'aspirait depuis longtemps qu'à lui servir de mère, et que s'il ne pouvait refuser sa pitié à l'être misérable qu'était devenu Claude Junod, il s'attacherait malaisément à lui, et ne pourrait oublier l'opprobre et les chagrins dont la rancune invétérée de cet homme avait été en bonne partie la cause.

Eh bien ! ce fut le contraire qui eut lieu.

Certainement l'orphelin chérissait dame Margot, qui lui témoignait un amour tout maternel ; certainement l'affection qu'il lui rendait était toute filiale, quoique teintée d'une nuance de protection, ce qu'expliquait la différence de leurs deux natures ; mais un lien particulier et plus fort l'attachait évidemment à cet impotent, qui n'avait plus de vivant et d'expressif que le regard, dont la voix ne formulait plus qu'un son, le nom de Perrin, qui revenait fréquemment sur ses lèvres, quand son neveu était auprès de lui.

Ce nom du père de Blaise, prononcé avec tendresse par le paralytique, ce regard qui semblait implorer la pitié, avaient pris le cœur de l'orphelin. La similitude entre l'état de dépendance où avait été sa grand'mère et celui où était maintenant son oncle, contribuait encore à l'unir étroitement à celui-ci, et Blaise disputait presque jalousement à sa tante les soins à donner au malade.

Elle s'en apercevait fort bien, dame Margot, et elle en était bien heureuse : son cœur débonnaire ne contenait pas trace d'égoïsme.

Il y avait quelqu'un qui ne jouissait pas moins qu'elle de voir quels rapports d'étroite affection s'étaient établis entre l'oncle et le neveu : c'était le bon curé Udriet. Ses paroissiens de Colombier auraient eu quelque sujet de se plaindre d'être un peu négligés par leur conducteur spirituel, dans les semaines qui suivirent l'incendie.

Il est de fait qu'on le voyait souvent descendre le chemin de la Saunerie, et qu'à Auvernier, c'était dans la maison de Claude Junod qu'il entrait de préférence et qu'il demeurait le plus longtemps. La réconciliation de l'oncle et du neveu n'était-elle

pas en partie son ouvrage, et n'était-il pas naturel qu'il aimât à jouir de ce spectacle réconfortant ?

Cependant Jean Udriet remarqua peu à peu chez son protégé les signes évidents d'une préoccupation soucieuse. Quand le paralytique sommeillait et que le curé conversait à voix basse avec dame Margot et son neveu, celui-ci s'approchait peu à peu de la fenêtre et semblait interroger d'un regard intense et mélancolique la surface du lac.

Dans une de ces occasions, le curé demanda à dame Margot qui l'accompagnait dehors :

– Blaise va-t-il encore à la pêche ?

La bonne dame regarda son interlocuteur d'un air surpris et même scandalisé.

Elle fit vivement un signe de tête négatif, et si elle l'eût osé, elle eût répondu que son neveu, son fils, pour mieux dire, n'avait plus à s'inquiéter des besoins de l'existence. Jean Udriet lut sans peine cette réponse dans son regard.

– Vous pensez que Blaise n'a plus faute de rien, présentement, dit-il avec un hochement de tête. Eh bien ! moi, je vous dis que le lac, sinon la pêche, lui fait défaut, et que sous peine de languir

d'ennui, il lui en faut humer l'air et la senteur de temps en temps.

— Las ! se peut-il ? s'exclama dame Margot pleine d'alarme. Que ne l'a-t-il dit ! ce n'est pas moi qui m'y fusse opposée.

— En sorte que si je lui demande, pour épargner mes jambes qui se font caduques, de me mener par eau jusqu'au port de Colombier...

— Je m'en vais le quérir, s'empessa de dire la bonne dame. Son oncle sommeille et ne s'apercevra point de son absence.

L'éclair de plaisir qui passa dans les yeux de Blaise prouva à sa tante que le curé avait touché juste. Il avait cependant une épreuve pénible à subir : il lui fallait passer près de l'amas de décombres qui marquait l'emplacement de la Gravière, et sous lequel aucun vestige de sa malheureuse grand'mère n'avait pu être retrouvé.

Il jeta sur ces ruines un regard rapide et navré et se hâta d'aller démarrer le bateau qu'il devait à la munificence du sire de Colombier.

— Je l'ai peu usagé, observa-t-il, tout en fixant les rames aux bordages de l'embarcation. Au sur-

plus, ajouta-t-il d'un ton mélancolique, je pense que mieux vaudra le rendre à Monseigneur Antoine, à qui il pourrait faire faute, puisque aussi bien...

Sans finir de formuler sa pensée, Blaise poussa le bateau en pleine eau et sauta dedans.



– Que veux-tu dire, mon fils ? demanda le curé en fixant un regard pénétrant sur son jeune ami. Ce qui est donné est donné. Rendre un présent, c'est offenser qui l'a fait.

Blaise haussa les épaules, et après un instant d'hésitation, répondit à voix basse :

– Dorénavant, je n'en ai que faire ; ne reste-t-il pas oisif à Auvernier comme il était jadis au port de Colombier ?

– Eh ! qui t'empêche d'en user désormais ?

Blaise parut embarrassé.

Son vieil ami vit qu'il fallait lui venir en aide.

– Tu penses, apparemment, que dame Junod, ta tante, ne verrait pas sans déplaisir son neveu faire métier de pêcheur comme devant ?

Blaise baissa affirmativement la tête.

– Je le pense comme toi, si c'était pour t'en aller çà et là tirer profit de ta pêche. Mais dame Junod ne mettra point obstacle, sois-en sûr, à ce que tu procures à l'occasion quelque belle truite ou palée à ton oncle, ou quelque volaille sauvage, et à ce que tu en fasses part à d'autres malades ou à des nécessiteux.

Le front de Blaise se rassérénait peu à peu. Cependant il y restait un nuage que le bon curé voulu dissiper complètement.

– Des filets ! je sais que tu n'en as plus. Mais mon fils, dame Junod n'est-elle pas ta mère, présentement ? ne dois-tu pas user vis-à-vis d'elle, en toutes choses, comme fait un fils, d'ouverture de cœur pleine et entière ? Ce serait fausse et fâcheuse fierté que d'en agir autrement.

Blaise remercia son sage conseiller d'un regard humide, et aspirant avec délices les senteurs du lac, imprima à son bateau une impulsion vigoureuse, qui le porta en peu d'instant sur la plage en partie couverte de roseaux et de saules du port de Colombier.

Le curé descendit sur le sable et avant de prendre congé de Blaise, lui dit amicalement :

– Grand merci, mon fils ! tes bras ont ménagé mes jambes. J'y aurai recours plus d'une fois.

– C'est moi qui vous ai grande obligation, répondit le jeune garçon avec chaleur. Je ferai ce que vous m'avez dit.

Jean Udriet le bénit du geste, et croyant voir que Blaise avait encore quelque demande à faire, qu'il hésitait à formuler, il lui dit avec bonté en lui mettant la main sur l'épaule :

– Enfant, si tu as quelque tourment d'esprit, confie-le-moi comme à un père. Peut-être pourrais-je te soulager.

– Ne savez-vous rien de Simonet ? demanda Blaise à voix basse, le regard ardemment fixé sur la figure bienveillante du curé.

Celui-ci fit un signe de tête négatif.

— Las ! je ne sais rien, fit-il d'un ton de regret. Madame de Colombier et sa fille sont de retour au château, et c'est un autre page qui les sert ; Madame Marguerite ayant été fort courroucée de la manière dont Simonet avait quitté sa maison, il n'eût servi de rien de lui demander quoi que ce soit à ce sujet. Quant à Monseigneur Antoine, lequel est sans cesse employé en ambassades, pour le fait de la guerre entre le duc de Bourgogne et les Suisses des Liges, on ne le voit plus en son logis de Colombier.

Mais, aie patience, mon fils, ajouta-t-il en réponse au regard chagrin de Blaise. Avant peu de jours, j'aurai affaire à Neuchâtel, et par le chanoine Dessoulavy, oncle de Simonet, j'apprendrai certainement ce qu'il est advenu du gentil page qui te tient au cœur.

Blaise dut se contenter de cette promesse et de cette espérance, mais sa patience ne devait pas être mise à une aussi longue épreuve qu'il le craignait.

Comme il regagnait Auvernier en ramant assez mollement, son attention fut attirée par la vue

d'un bateau de pêcheur qui en traînait un autre à la remorque et allait aborder. Intrigué, l'œil fixé sur les deux hommes occupant le premier bateau et dont un seul manœuvrait, Blaise fit force de rames, pressé de savoir s'il était arrivé quelque accident.

L'un des bateliers, remarque-t-il, malgré la distance, a bien la tournure et l'accoutrement d'un pêcheur, mais l'autre qu'il distingue moins bien, parce qu'il est assis à l'arrière et paraît de plus petite taille, est coiffé d'une toque de velours à plume, comme un jeune seigneur ; il a de larges manches bouffantes, toutes pareilles à...

Le cœur de Blaise lui saute dans la poitrine, et il n'ose achever sa pensée, tant il craint de voir son espoir déçu.

Mais oui, c'est bien lui, c'est Simonet, il n'y a pas à s'y méprendre !

Il parle à son compagnon, et le son familier de cette voix claire, sinon le sens de ses paroles, arrive glissant sur les eaux jusqu'à Blaise.

Oh ! quelle vigueur l'allégresse qui remplit le cœur du jeune garçon communique à ses bras ! Son embarcation glisse comme la flèche !

Simonet ne l'a donc pas oublié, et le voilà qui tient sa promesse. Ce bateau qu'il lui amène, Blaise n'en a plus besoin, mais n'est-ce pas la preuve que le cœur du page n'a pas changé à l'endroit du pauvre pêcheur, de celui qui le fut du moins, qu'il n'a pas repoussé avec mépris quand tous le honnissaient, et qu'il va se retrouver maintenant dans la situation honorée de neveu et héritier d'un des notables du lieu ?

À cette dernière pensée, Blaise hausse les épaules et sur ses lèvres sérieuses passe un léger sourire.

— Il ne m'en aimera ni plus ni moins ! murmure-t-il avec assurance.

Voilà le batelier et le page qui abordent et amarrent leurs deux embarcations.

Jusque-là, tout occupés de leur manœuvre, ni l'un ni l'autre n'avaient remarqué le bateau qui cinglait dans leur direction.

Tout à coup Simonet l'aperçut et s'exclama joyeusement :

— Holà ! par ma barbe à venir ! si celui-là n'est Blaise Galland, que je devienne à l'instant muet, sourd et aveugle ! Ça, voyez-vous, maître Bedeaux, voilà notre homme qui arrive comme marée en carême, et sur une nef flambante, malepeste ! Ou j'ai la berlue, ou c'est là le propre bateau de Monseigneur le lieutenant-gouverneur !

— Ah ! ça, Blaise, mon compère, as-tu pris ma place de page au château, que tu navigues sur la nef du sire de Colombier ?

Et il souligna son invraisemblable supposition d'un éclat de rire.

Blaise arrivait, souriant d'un air heureux, et attendant pour placer un mot, que le flux de paroles de son expansif ami prît fin.

Le page lui laissa à peine le temps de sauter de son bateau et le prit à bras le corps pour lui donner une chaude accolade.

— Gageons que tu m'as tenu pour mort, ou ce qui eût été pis, de courte et oublieuse mémoire ?

– Je ne savais que penser, dit Blaise à voix basse ; mais pour autant je n'avais pas perdu toute espérance qu'un jour ou l'autre...

– Tu me verrais paraître moi et la nef promise ! nous voilà tous deux et le père Bedeaux qui me l'a amenée. Ah ! ça, où donc est-il passé ?

Blaise lui montra silencieusement le batelier qui, à quelques pas de là, considérait les décombres de la Gravière.

Le page, frappé de la tristesse soudaine qui venait d'assombrir les traits de son ami, regarda plus attentivement qu'il n'avait fait jusqu'alors les restes de murs calcinés et l'amas de cendres qu'il avait sous les yeux.

Il comprit tout à coup, et mit avec affection la main sur l'épaule de Blaise.

– Mon pauvre garçon, dit-il à voix basse, ta maison était là, n'est-il pas vrai ? Le feu l'a donc dévorée.

Hors d'état de parler, Blaise ne put faire qu'un signe de tête affirmatif.

Le vieux batelier Bedeaux qui s'était approché avait entendu la question et vu la réponse.

Il hocha la tête avec sympathie.

— Te voilà sauf, Dieu soit loué, reprit le page en serrant la main de son ami. Et aussi, ajouta-t-il avec un certain malaise et en hésitant, comme s'il eût eu un pressentiment de la vérité, et aussi ta grand'mère ?

Il avait à peine fini sa question qu'il eût voulu la retenir. Blaise s'était détourné brusquement pour cacher ses larmes.

Le page et le batelier échangèrent un regard où se mêlaient la compassion et l'horreur.

Sans parler, Simonet entoura son ami d'un bras caressant, et ce ne fut qu'au bout de quelques minutes, quand il l'eût vu maître de son émotion, qu'il se hasarda à lui demander où il avait trouvé asile.

En quelques mots, Blaise le mit au courant de sa nouvelle position, et Simonet, avec sa mobilité d'impressions, faillit pousser un hourrah joyeux en guise de félicitations. Il se contint pourtant et se contenta de manifester d'une façon moins

bruyante mais aussi chaleureuse, le plaisir qu'il ressentait.

De son côté, le vieux Bedeaux murmurait avec un hochement de tête plein de déférence :

– Hum ! hum ! on sait que ce Claude Junod a du bien au soleil ! tant mieux pour le neveu !

– Ah ! ça, demanda tout à coup Simonet, et cette nef du sire de Colombier dont tu uses comme de ton bien...

– Elle est mienne, véritablement, répondit Blaise avec un léger sourire. C'est au bon curé Udriet que je la dois, autant qu'à Monseigneur Antoine qui m'en a fait présent sur sa prière, tôt après notre naufrage.

– En telle sorte, fit Simonet, la mine déappointée, que du bateau que je t'amène tu n'as plus que faire !

– Que si ! répliqua vivement Blaise. Celui-là je le garde ; l'autre je le rends, dût Messire de Colombier s'en offenser.

Le vieux batelier eut l'air aussi soulagé de la réponse que le page.

L'instant d'après, Blaise les faisait entrer dans la maison de son oncle.

Dame Margot ne pouvait manquer de faire l'accueil le plus cordial aux hôtes qu'amenait son neveu. Elle savait déjà par les récits de celui-ci quelle franche amitié lui avait témoignée, alors qu'il était honni de tous, le jeune page de la dame de Colombier.

Aussi le traita-t-elle avec les plus grands égards, et si sa timidité incurable ne l'eût retenue, elle lui eût témoigné une affection toute maternelle.

Après avoir fait servir une copieuse collation par la servante qui avait remplacé la Bessonna, elle dut retourner auprès de son mari qui s'était éveillé.

Tout en se restaurant, Simonet apprit à son ami qu'il était entré au service du seigneur de Valangin, le noble Jean d'Aarberg.

— Et là, ce n'est point à des cotillons que je serai attaché, par Saint-Guillaume ! fit-il d'un ton belliqueux. Messire d'Aarberg me prend à sa suite, et nous allons par ensemble faire de belles armes

et bailler derechef les étrivières à ceux de Bourgogne, qui n'en ont point eu leur comptant et veulent reprendre le jeu. À leur aise : avec ces braves gens des Liges, nous les allons frotter dos et ventre !

Le belliqueux page ne prenait pas un engagement téméraire. Aux mémorables journées de Grandson et de Morat, il se comporta en homme, et il en revint avec une large balafre et une belle part de butin.

Blaise Galland ne devait point avoir la vie mouvementée de son ami Simonet d'Engollon.

Son chemin était tracé maintenant, chemin uni et facile en regard de celui que la destinée lui avait fait jusqu'alors.

Le legs que lui avait laissé sa mère en mourant et qui lui avait été enlevé d'une façon si tragique, avait été remplacé aussitôt par un autre, demandant de lui les mêmes devoirs, mais combien plus faciles à remplir, grâce à l'amour maternel dont il était entouré tout à nouveau, grâce à l'existence exempte de peines, de soucis et d'humiliations qui était la sienne désormais.

Claude Junod languit deux ans encore dans le triste état où nous l'avons vu ; puis un jour, son regard qui seul semblait être resté vivant dans ce corps inerte, s'éteignit à son tour comme une lampe qui n'a plus d'huile.

Sa femme le pleura sincèrement.

Son neveu eut le cœur serré quand ce regard suppliant qui avait désarmé sa rancune ne chercha plus son regard, ne réclama plus sa présence et ses soins.

* * *

Les années passèrent. Dame Margot vieillissait doucement à côté de son Blaise dont l'amour filial embellissait le soir de sa vie.

Il ne manquait qu'une chose à son bonheur : elle n'eût pas voulu s'en aller de ce monde en laissant solitaire le fils de son adoption, mais n'osait le presser de faire choix d'une épouse.

Blaise Galland, héritier de Claude Junod, était un beau parti et le point de mire de plus d'une fille de notable à Auvernier et même Colombier. On

avait oublié le passé, mais Blaise, lui, se souvenait, et restait sourd et aveugle à toutes les avances.

Un jour, enfin, il dit à dame Margot comme avait fait son père quelque vingt ans auparavant à Claude Junod :

– Je veux me marier.

– Tu as raison, mon fils, répondit-elle d'une voix que l'émotion et l'attente faisaient trembler. Celle que tu as choisie est-elle bonne, douce et secourable aux malheureux ?

– Elle l'est, mère, et l'a été jadis à moi qui vous parle et à une autre qui n'est plus. Elle n'a, il est vrai, ni or ni argent, ni biens au soleil, mais le cœur vaillant, l'âme bonne et tendre. Vous la connaissez : elle s'appelle Manon Cornu.

Dame Margot pleura, mais c'étaient des larmes de joie qu'elle versait, car elle dit en baisant son fils adoptif au front :

– C'est bien, Blaise, tu n'oublies pas les bienfaits !

Ce livre numérique :

a été édité par :

**l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande**

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en janvier 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Marcel, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Oscar Huguenin, *L'héritage de Blaise*, Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, Paris : Grassart, 1897. La photo de première page, *Lac de Neuchâtel depuis Grandson*, a été prise par Sylvie Savary.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez

l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>,
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>,
<http://fr.wikisource.org> et
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.